

Mission D.C.

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ESPIONNAGE

G.J. ARNAUD



Mission D.C.

Editions "FLEUVE NOIR"

G. J. ARNAUD

MISSION D.C.

ROMAN D'ESPIONNAGE

EDITIONS FLEUVE NOIR

69, Bld Saint Marcel – PARIS XIII^e

© 1962 « Editions Fleuve Noir » Paris.

Tous droits réservés pour tous pays

Y compris L'U.R.S.S. Et les Pays Scandinaves.

Reproduction et traduction même partielles interdites.

CHAPITRE PREMIER

Juan Vico s'éveilla bien avant l'aube, le quatrième jour. Se dégageant doucement de son sac de couchage, il s'approcha de l'entrée de la grotte à quatre pattes, se redressa les mains sur les reins. Ce long séjour dans ce trou de blaireau l'avait ankylosé malgré les exercices qu'il pratiquait à la tombée de la nuit, quand personne ne pouvait plus le voir.

Avec de grandes précautions il alluma son briquet à mèche d'amadou, colla sur le point qui rougeoyait le bout de son Idéale. Protégeant sa cigarette de ses deux mains, il chercha le long de la Sierra Morena la lueur du soleil levant. Elle ne lui apparut pas tout de suite. Il était encore très tôt et le froid était vif.

Derrière lui quelque chose bougea.

— Qué va ? Tu fumes, alors ? Ce que je dis est de la c...rie ? Tu fumes et les *requêtes* (1) vont nous tomber dessus. Tu caches ta cigarette ? Et l'odeur ?

Un point rouge éclata à l'horizon et ils firent un pas en arrière, car en même temps l'obscurité se délayait et on y voyait à dix pas.

— Recule encore. Tu veux nous faire fusiller. Dis-le, va, que tu veux nous faire fusiller !

Vico haussa les épaules.

— Tu me fais c...

— Chacun son tour. Depuis que les autres m'emm... Il y a vingt-deux ans que les autres me font ça.

Accroupi à nouveau, Juan Vico écrasait sa cigarette sur le sol rocheux de la grotte.

— Si rien n'arriva aujourd'hui, déclara-il gravement, je rentre à Séville.

— Ce sera pour aujourd'hui, dit son ami. J'ai réfléchi toute cette nuit.

— En ronflant comme un porc, oui.

— J'ai réfléchi. On est là depuis quatre jours. Si ça avait dû se passer hier, jamais on n'aurait pu atteindre cette grotte. Jamais ! Ils installent les *requêtes* trois jours avant. On n'en a pas vu le premier jour. Voilà.

Vico s'allongea plus commodément. Luca se traîna vers le fond de la grotte et revint avec le sac.

— Non, dit Vico.

— Que ? Tu ne veux pas manger ?

— J'en ai marre du saucisson à l'ail et du vin. Cette grotte empest l'ail. Le vin aussi, mais l'ail pue encore plus.

Luca secoua la tête tout en tranchant une épaisse lamelle de saucisson, qu'il posa sur un morceau de pain dur comme de la pierre.

— Juanito, amigo mio, tu as pris de drôles d'habitudes chez les Américains. Alors tu bouffes des œufs et du jambon, et du café au lait ? Tous les matins ?

Vico ne répondit pas. Luca ne s'en formalisa pas. Il parlait pour le plaisir. Parce que, dans une heure ils seraient obligés de chuchoter comme dans une église.

— Prends au moins les jumelles pour examiner le plateau. Rend-toi utile. Il fait jour maintenant.

Vico suivit son idée. Il régla la molette. Miguel Lucas avait toujours été myope. À l'école il portait de gros verres et plus tard, pendant la révolution, on se fichait de lui dans les tranchées quand il chaussait ses lunettes pour tirer sur les franquistes. Ça ne l'empêchait pas d'être de première force au fusil.

— Alors ? Que vois-tu ? Des guapas aux belles fesses ?

— J'en ai repéré huit, dit Vico. Ils sont cachés dans les broussailles, mais les naseaux de leurs chevaux fument. Huit sur une distance de deux kilomètres. Il faut que l'affaire soit d'importance en effet.

Luca triompha et s'arrêta de pomper à l'outre de vin.

— Tu vois ? D'importance ! Ces salauds vont arriver. Tu vas voir ces gueules. Et cette tenue noire. Ces cheveux blonds. Tes amis américains seront contents. Tu vas gagner un gros paquet de dollars.

— C'est ce qui m'intéresse chez eux, dit Vico. S'il n'y avait pas les dollars, jamais je n'aurais accepté de revenir dans ce pays.

— Combien ils vont te donner ?

— Dix mille dollars, peut-être.

Luca grogna :

— Demandes-en douze. Mille pour chaque balle que tu as risquée en revenant dans ton pays.

Son ami reposa les jumelles. Lui reboucha l'outre de vin, rangea le saucisson et le pain.

— Tu devrais manger. Ensuite tu seras trop passionné pour pouvoir le faire.

— T'occupe pas.

— Je vais pisser.

La grotte n'avait qu'une dizaine de mètres de profondeur, et son plafond n'atteignait jamais un mètre cinquante. Ils vivaient là depuis quatre jours et n'avaient pas fait un seul pas au-dehors. Même pas pour leurs besoins. L'endroit commençait d'empester, surtout lorsque la chaleur pénétrait jusqu'au fond.

Un grondement naquit au loin, certainement sur le chemin qui conduisait au plateau.

— Des camions ! murmura Juan Vico.

— Oui, dit Luca en s'allongeant à nouveau à ses côtés. Celui qui m'a renseigné m'a dit qu'il en avait vu jusqu'à huit qui montaient jusqu'ici. Toutes bâches baissées. Les types doivent étouffer.

Vico calculait que cela représentait au moins cent cinquante hommes, peut-être deux cents.

Il les vit. Un à un, ils surgissaient à l'horizon, comme projetés du bas.

— Il n'y en a que quatre, dit Luca, déçu.

Les véhicules avancèrent jusqu'au centre du plateau et s'immobilisèrent. En quelques secondes, les deux hommes, stupéfaits, virent sauter au moins cent hommes. Ils se rangeaient immédiatement en cinq groupes de quatre rangs chacun.

— Garde les jumelles, dit Vico, je vois très bien.

— Moi aussi, dit Luca, vexé. Mais je te préciserai les détails. Oh ! Deux instructeurs par groupe, on dirait. Et tous des types jeunes. D'où ils sortent, ces enfants de nazis ?

— Il y a de plus en plus d'étudiants allemands qui viennent passer leur vacances en Espagne. Les statistiques françaises sont formelles là-dessus.

— Ils sont encadrés par d'anciens nazis interdits de séjour dans le monde ?

— On le croit. Ils effectueraient des stages d'un mois environ, mais l'entraînement y serait beaucoup plus psychologique que pratique. Je me demande ce qu'ils peuvent bien venir faire dans le coin.

Luca hochla la tête.

— Ce doit être assez surprenant en effet. Le plateau représente dix kilomètres carrés de pâturages à moutons. Il y avait huit troupeaux seulement l'année dernière. L'armée a décrété l'endroit terrain militaire. Il y a un poste de *requêtes* dans le village, et des patrouilles tous les jours. Quant aux écriteaux, n'en parlons pas. Pour arriver assez près pour pouvoir les lire, faut déjà risquer sa peau.

Vico mâchonnait une cigarette non allumée. Il avait fallu un hasard providentiel pour que la C.I.A. s'intéresse à ce qui se passait sur le plateau. Les manœuvres de l'armée espagnole à cet endroit n'avaient pas particulièrement retenu son attention. Un jour, un jeune garçon avait été blessé d'une balle en pleine poitrine. C'était un médecin de la région qui l'avait soigné. Le blessé se plaignait en allemand. L'affaire remontait à trois mois, aux vacances de Pâques exactement. Peu à peu la nouvelle avait voyagé jusqu'à un informateur sévillan du S. R. américain.

Lui, Vico, travaillait pour la C.I.A. depuis une dizaine d'années. Il

n'avait jamais effectué de missions très importantes. Mais il avait parcouru le Venezuela, Panama et l'île de Cuba. Quand on lui avait parlé de retourner en Espagne, il avait été tenté de refuser. Ayant accepté, il avait mal dormi pendant une semaine. Plus à cause de l'émotion que de la peur. Il ne risquait pratiquement rien, son passeport américain portant un nom typiquement innocent. Depuis quinze jours, il était dans le sud de l'Espagne. Son premier souci avait été de retrouver son vieil ami Miguel Luca. Ce dernier avait été assez habile pour se tirer des griffes des franquistes avec une chance unique. Ayant purgé cinq années de camp de travail, il avait retrouvé Séville depuis 1945. Son métier aussi, peintre en bâtiment.

Luca lui avait été d'un grand secours. Il avait localisé exactement le plateau, s'était soigneusement renseigné sur les possibilités de s'installer suffisamment près pour découvrir son secret.

Le glou-glou du vin dans la gorge de son ami le tira de ses réflexions.

— Tu bois trop.

— Y pués ? Que pouvons-nous faire maintenant dans ce pays ? Boire et oublier que le Caudillo nous gouverne.

Vico pensa alors à autre chose.

— Tu n'as jamais pensé que ça pourrait changer un jour ?

Luca eut un geste évasif de la main.

— On y croît toujours un peu. Ça complotte un peu partout, mais dans le sud, rien de sérieux. Plus au nord, peut-être. Mais on ne peut pas compter sur tes amis américains.

— Non, dit Vico. Surtout pas sur eux. Depuis des années. Ils ne soutiennent que des hommes comme Franco.

— Que va ! Et tu peux vivre avec eux ?

— Où veux-tu que j'aille ?

Luca et Vico chuchotaient sans quitter des yeux les cinq groupes d'hommes en chemise et pantalon noirs. Pour le moment, il ne se passait rien. Ils écoutaient un homme grand et robuste qui leur parlait.

Luca cracha de dégoût.

— Toujours des paroles. D'un côté comme de l'autre. Tu sais ce que j'aimerais ?

— Oui, dit Vico.

— On serait bien. Une bonne mitrailleuse installée ici. Il n'en resterait pas beaucoup.

— Encore trop, fit Vico, beaucoup trop dans le monde.

— Ay ! Voilà que tu parles trop, toi aussi !

— Toi encore plus. Tu n'as pas de mitrailleuse et au fond tu en es bien content !

Luca sourit.

— Tu devines tout. Je suis bien content. Et si un jour ça craque,

j'attendrai le dernier moment pour sortir de ma cave et prendre les armes.

— Tais-toi !

Il y avait du nouveau. Quelques hommes avaient disparu derrière un camion, et revenaient en portant plusieurs objets enveloppés de housses.

— Qu'est ce que c'est, crois-tu ?

— Attends !

Devant chaque groupe, ils installaient de curieux engins.

— On dirait des canons.

— Sans recul alors, dit Vico.

Luca, qui depuis longtemps ne s'intéressait plus aux armes, ne demanda aucune explication. Il était très passionné par ce qu'il voyait dans ses jumelles.

— Je crois que je sais ce que c'est, dit son ami.

— C'est drôlement fichu !

— Ce sont des bazookas.

Luca se tourna vers lui.

— Tu crois ? C'est la première fois que j'en vois, sauf au cinéma, dans les actualités, c'est contre les chats ?

— Un peu contre toute sorte d'engins. Contre un nid de mitrailleuses, aussi.

— Brrr ! fit Luca. Heureusement que nous ne l'avons pas, la mitrailleuse de tout à l'heure.

Vico sourit.

— Et ils font l'instruction de ces engins ?

— Oui. C'est curieux. L'Allemagne a une armée, maintenant. Ces garçons-là pourraient apprendre ça sur place, sans être obligés de venir en Espagne.

— Peut-être qu'ils sont trop jeunes pour aller à l'armée.

— C'est possible.

Luca suivit pendant quelques secondes l'installation des bazookas sur une sorte de trépied.

— Je croyais qu'on se servait de l'épaule du copain comme affût, dit-il enfin.

— Pour le bazooka classique, oui.

— Tu en as déjà vu comme ça ?

Vico chercha dans sa mémoire. Il avait certainement aperçu une photographie dans un magazine. Mais il ne se souvenait pas exactement.

— Ce matériel, d'où le sortent-ils ?

— De vieux surplus. Les trafiquants d'armes existent toujours, tu sais ?

— Je m'en doute. Seulement, ces engins n'ont pas l'air tellement

démodés.

Ce que disait Luca ne manquait pas de justesse. Brusquement Vico éprouva une sorte d'angoisse.

— Donne-moi tes jumelles.

Luca réprima une grimace. Sans elles il ne voyait plus que des taches informes sur le milieu du plateau. Il avait toujours crâné avec sa myopie. Avec l'âge, elle s'améliorait, bien sûr, mais elle restait quand même assez prononcée.

Il aurait pu lire sur le visage de son ami tout proche les réactions que son observation provoquait. Têtu, il s'obstinait à regarder devant lui, comme s'il distinguait parfaitement ce qui se déroulait sur le plateau.

Vico jura.

— Virgen puta !

Luca se mit à rire.

— Je te retrouve. Depuis quinze jours, j'attendais que tu jures comme avant.

Mais Vico se fichait bien d'être retrouvé. Il se fichait bien de l'amitié, de la révolution. De la Vierge et des p... !

Son ami le sentit qui tremblait à ses côtés.

— Que ? Tu as froid, hombre ?

— Ta gueule !

Luca se tourna vers lui et le dévisagea. Il ouvrit grands ses yeux.

— Je suis complètement fou ou je n'y vois plus. Juan, tu es vert comme une colique.

Vico balbutia :

— Davy Crockett.

Luca fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— L'engin, c'est un « Davy Crockett ». Il est tout récent. Les marines viennent d'en recevoir.

— Qu'est-ce qu'il a de particulier ?

Vico voyait l'engin du premier groupe installé sur son trépied. Sa gueule était dirigée vers eux. Droit sur le trou de blaireau dans lequel il se terrait.

— Il lance un projectile nucléaire à faible distance, et peut être manié par deux hommes. Un rocket nucléaire tu sais ce que ça veut dire ?

— Tu es fou ? ...

— Et il est dirigé vers nous.

Juan se dressa et sa tête cogna contre la cloison avec une violence inouïe. Luca frémit en entendant le choc. Son ami s'affala contre le sol.

— Tu as mal, Juan ? Juan ne me fais pas ça. Ne viens pas en

Espagne pour crever dans cette saloperie de grotte. Juanito ?

— Fous le camp ! murmura Vico. Mais fous le camp !

Luca vit bien la flamme de l'engin, mais il la prit pour un jeu de soleil sur une vitre de camion, ou un tesson de bouteille. Il entendit le ronflement de la petite torpille, mais il n'y prêta guère d'attention.

Il se penchait sur son ami. Son ami, qui savait qu'ils allaient mourir tous les deux.

CHAPITRE II

À côté de Serge Kovask le climatiseur ronronnait. Ce n'était pas le seul élément moderne dans ce vieil hôtel particulier espagnol. Il y en avait d'autres, beaucoup plus horribles, qui juraient atrocement avec l'ensemble.

Il était deux heures de l'après-midi et Cordoue était silencieuse comme une ville morte. Peut-être de rares passants se hasardaient-ils au-dehors, mais les *toldos*, toiles tendues pour apporter un peu d'ombre à la rue, les cachaient.

Un froissement de papiers le fit se retourner. Installé derrière son bureau, Duke Martel le responsable de la C.I.A. pour le sud de l'Espagne s'agitait. C'était un homme de taille moyenne au visage sanguin.

— Je me demande ce que fait Rivera. Il a quitté Séville à midi. La route est excellente. Il devrait être là. Cent trente-huit kilomètres se font en deux heures.

Serge Kovask consulta sa montre. La grande aiguille s'approchait de la demie de deux heures.

— Vous croyez que c'est inquiétant ?

Duke Martel fut tenté de hausser ses épaules. Par pure courtoisie il n'en fit rien. Il prit, un *puro* et l'alluma avec soin.

— Quel genre d'homme est Rivera ?

Comme l'autre hésitait, Kovask ajouta avec un demi-sourire :

— Puisque nous avons rendez-vous avec lui, vous ne trahirez pas votre organisation en me le décrivant au physique et au moral.

Martel se renversa dans son siège et posa un regard sans expression sur l'homme aux cheveux si blonds qu'ils en paraissaient blancs. « Brûlés par le soleil, pensa-il. Tout en lui indique sa profession. »

— Vous n'avez pas navigué depuis longtemps ? demanda-t-il sans se soucier de répondre à la question posée.

Kovask le renseigna sèchement :

— Très peu depuis que j'appartiens à l'O.N.I., et de moins en moins, je suppose, puisque me voilà détaché à la C.I.A..

— Vous regrettez ? fit Martel, un tantinet agressif.

— Jusqu'à aujourd'hui, on ne m'en a pas donné l'occasion, répondit Kovask tranquillement.

Duke Martel sourit.

— Je ne vais pas commencer. Donc, pour en revenir à Rivera, c'est

un homme très capable. Il est de taille moyenne, très maigre et très souple. Trente-cinq ans environ. Son métier de voyageur de commerce pour une marque américaine de machines de bureau lui permet de se déplacer dans tout le Sud en toute tranquillité.

— C'est à lui que Vico s'est adressé ?

— Bien sûr. Rivera avait eu vent de l'information, il y a quelques semaines. J'ai transmis à Washington qui m'a envoyé ce Juan Vico. Il y a dix-neuf jours de cela. Vico était parti pour un coin perdu de la Sierra Morena, en compagnie d'un ancien guérillero. Un certain Miguel Luca.

Serge Kovask alluma une cigarette.

— Un autre bourbon ?

— Merci.

Comme Martel se servait, il ajouta :

— On boirait sans arrêt dans ce pays. Même dans une pièce aussi bien climatisée que la vôtre.

Le responsable de la C.I.A. eut un geste vague de la main.

— Vous croyez que l'information importante de Rivera concerne Vico ? Sa capture par les Allemands qui s'entraînent clandestinement dans la Sierra Morena ? Sa mort, peut-être.

— Au téléphone il était difficile de préciser. Rivera paraissait très excité par son information.

Kovask se leva pour secouer la cendre de sa cigarette.

— Si, dans une demi-heure, il n'est pas là, je me rendrai à Séville. Je le rencontrerai, ou bien j'irai chez lui.

— Vous risquez de vous manquer.

Ce qui amena un sourire sur les lèvres du lieutenant de vaisseau.

— Rivera avait-il l'habitude d'être en retard à ses rendez-vous ? Non, n'est-ce pas ? Il sait que les bureaux sont vides jusqu'à quatre heures et qu'il vous mettrait en difficulté en venant trop tard. Je crois qu'il faut me donner des renseignements sur sa voiture et sur lui-même. Vous avez bien une photographie ?

Martel tergiversa pendant quelques secondes, puis quitta son siège, se dirigea vers le coffre-fort.

Pedro Rivera avait un visage osseux, presque momifié, mais ses yeux vifs trahissaient une intelligence au-dessus de la moyenne.

— Il circule dans une DS-19 française, d'un bleu très clair, au toit noir.

— Le numéro minéralogique ?

Duke Martel l'avait noté sur son calepin et il le répéta plusieurs fois pour s'en souvenir.

— Son adresse à Séville ?

Martel le regarda lourdement.

— C'est comme s'il était mort. Vous ne trouvez pas que nous

parlons de lui au passé ?

— Deviendriez-vous superstitieux en vivant ici ?

— Non. Il habite avenue de Rome, au numéro 187. Une villa.

— Marié ?

— Oui, sans enfant. Comment vous rendrez-vous là-bas ?

— J'ai loué une voiture. Une Mercedes. C'est la voiture à la mode dans ce pays.

Duke Martel consulta sa montre, soupira :

— Je crois que vous avez raison. Trois heures moins le quart. Il vaut mieux nous séparer. Vous me téléphonerez ?

— Ici ?

— Mon appartement est au-dessus. Les bureaux ferment à dix-neuf heures.

Kovask s'apprêtait à prendre congé.

— Une dernière question : la femme de Rivera est-elle au courant de ses activités ?

— Je ne sais pas.

— D'où vous a-t-il téléphoné ?

— Mais de chez lui.

Les bureaux de la *Compania Intenacional de Aceites* occupaient un vieil hôtel du *Paseo del Gran Capitan*, mais certaines fenêtres donnaient sur une rue perpendiculaire. Serge Kovask gagna la place José-Antonio, retrouva sa voiture et roula dans la rue Vélasquez en direction de Séville.

La circulation était très réduite, à l'exception de quelques taxis lymphatiques fuyant le client pour l'ombre de quelque ruelle.

Le Guadalquivir passé, il accéléra son allure. Une fois en rase campagne, il prit contact avec ce qu'était un après-midi andalou. Solitude et chaleur incroyables. Il ne rencontra qu'une voiture de touristes belges qui se traînait, ses quatre occupants cherchant désespérément, le visage décomposé, un peu d'air frais toutes vitres baissées.

Le bout de la Nationale 4 se noyait dans une gélatine jaunâtre.

À vingt kilomètres d'Ecija il aperçut une masse bleutée dans le fossé. Il ralentit, reconnut une DS accidentée ! Et s'arrêta.

La route était en plein soleil et il eut un mouvement de recul en sortant de la Mercedes. Il n'y avait personne autour de la Citroën.

C'était celle de Rivera. Le pare-brise n'existait plus, et il y avait une flaque de sang coagulé qui avait largement coulé sur le capot. La portière de gauche était ouverte. Il jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Il s'éloigna quand il entendit le moteur de la moto, alluma une cigarette, mais la première bouffée lui parut une brûlure.

Le motard immobilisa son engin, en descendit gravement, les yeux

sur Serge Kovask. Il salua militairement, parut attendre.

Kovask désigna la DS.

— Beaucoup de mal. Il y a des blessés ?

— Un mort, señor. Il roulait très vite quand le pneu a éclaté.

Le policier souleva son casque et s'essuya le visage. Kovask ressentait de petits picotements sur toute sa peau. Il allait se mettre à transpirer lui aussi, et c'était rare.

— Ne restez pas au soleil, señor. Dans notre pays, ça peut être dangereux.

Il remonta dans sa voiture, se demandant si c'était simple amabilité ou un avertissement plus menaçant. Il décida de gagner Séville.

Cinq minutes plus tard, il se rendit compte que le motard le suivait. Il poussa un peu, mais ne réussit pas à réduire la distance. Il continua à moyenne vitesse, attendant d'avoir dépassé Ecija pour juger cette filature. Le policier s'arrêta devant le siège de la police armée, et Kovask, à la sortie de cette ville, ne trouva plus personne dans son rétroviseur.

Au village suivant, il s'arrêta, mais la petite poste était fermée. Un gosse en haillons, les pieds nus et énormes, lui apprit, pour cinq pesetas, qu'elle n'était ouverte que le matin. Il continua.

C'est à Carmona qu'il put passer son coup de fil. Il trouva le numéro de Rivera dans l'annuaire. Une voix geignarde lui répondit.

— La señora Rivera ?

— Elle n'est pas là, dit la voix geignarde. Elle vient de partir pour Ecija.

— Je connais la triste nouvelle, murmura Kovask, comme s'il était un ami intime. Est-ce que la señora Rivera va ramener le corps ce soir ?

— Je ne sais pas encore. Il faut que je reste à la maison jusqu'à son retour.

Kovask eut une grimace puis remercia et raccrocha. Il avait espéré visiter le bureau de Rivera avant le retour de sa femme, mais la présence de la servante bouleversait ses plans.

À Séville, il retint une chambre à l'hôtel Inglaterra, plaza Nueva. Il n'était pas tout à fait six heures et il eut le temps de prendre une douche et de se changer avant de téléphoner à Duke Martel à Cordoue.

Ce dernier ne manifesta aucune surprise en apprenant la mort de Pedro Rivera. Sa voix trahissait cependant une certaine angoisse.

— Quelle marque de machines représentait-il ?

— Erwein.

— Où se trouve le magasin d'exposition ! Et le stock ?

— Calle de San Luis. Vous ne trouverez pas grand-chose là-bas. Rivera se méfiait des paperasses et ne gardait aucune archive. Il y a

bien un bureau, mais je vous l'ai dit, il était très souvent en déplacement.

Serge Kovask se présenta au magasin Erwein un quart d'heure plus tard. Un Espagnol d'une trentaine d'années, aux allures de torero, l'accueillit. Une jeune femme rousse tapait à la machine, les yeux rouges.

— J'ai rendez-vous avec don Pedro, dit l'Américain.

L'autre lui adressa un regard étrange.

— Rendez-vous ici ?

— Oui, dit Serge Kovask sèchement.

La jeune femme le regardait, comme si elle voulait lui dire quelque chose.

— Écoutez, señor. Don Pedro ne pourra pas vous recevoir. Ni aujourd'hui ni demain. Il vient d'avoir un accident mortel sur la route de Cordoue.

Kovask joua la surprise douloureuse.

— Mais ce n'est pas possible ! Ce matin encore, au téléphone, nous avons bavardé plusieurs minutes. Mon nom est Serge Kovask et je suis inspecteur des ventes chez Erwein. Je viens de Lisbonne et il est question d'inclure le sud de l'Espagne dans ma zone.

Inexplicablement, l'Espagnol lui paraissait sceptique.

— Don Pedro a dû vous parler de moi, insista Kovask.

L'autre secoua lentement la tête, puis sourit avec une certaine cruauté.

— De moi également. Je suis son fondé de pouvoir pour Séville.

Kovask secoua la tête.

— José Cambo. J'ai appris la terrible nouvelle il y a une heure. Depuis je suis entré en communication avec Madrid où se trouve le siège de la société. J'ai toutes les instructions pour les jours à venir en attendant qu'une décision définitive soit prise.

L'Américain sourit. Il avait d'abord pensé que l'Espagnol avait quelque chose à cacher, mais don José se méfiait surtout de lui comme d'un terrible concurrent pour le poste à pourvoir.

— Savez-vous si la señora Rivera se trouve chez elle ?

— Certainement pas. C'est elle qui m'a averti de l'accident. Elle se trouvait alors à Ecija.

Kovask réprima sa surprise.

— Il y a une heure ?

— Oui, l'accident s'est produit un peu après quatorze heures et la señora Rivera a été prévenue immédiatement.

L'Américain se souvenait de la voix geignarde de la servante l'informant que Mme Rivera venait de partir. Or il avait téléphoné vers cinq heures. José Cambo avait reçu son coup de fil à cette heure-là, mais d'une ville située à 90 km de Séville.

— Je vais me rendre avenue de Rome. Il y a certainement quelqu'un ?

— Non. La señora Rivera a pris un taxi pour se rendre à Ecija. Ils n'ont pas de domestique.

Kovask eut envie de jurer. Il venait de passer à côté d'une occasion unique. La femme à la voix geignarde fouillait certainement la villa en l'absence de la veuve.

— C'était d'ailleurs inutile, dit encore l'Espagnol. La señora Rivera accompagnait son mari dans ses déplacements et ils restaient parfois plusieurs semaines sans revenir à Séville.

Il avait demandé à Duke Martel si la femme de Rivera était au courant des activités, secrètes de son mari, et le responsable de la C.I.A. n'avait pu se prononcer. Si la jeune femme accompagnait son époux dans ses tournées, il y avait de grandes chances pour qu'elle soit, elle aussi, dans le bain.

— Les obsèques ont lieu à Séville ?

— Demain, répondit l'Espagnol. À dix heures du matin.

— Je vous remercie, dit Kovask.

— Je ne sais pas si Madrid enverra un représentant de la direction. C'est un peu rapide, mais dans notre pays, avec cette chaleur ...

Serge Kovask prit congé et roula en direction de l'avenue de Rome. Il voulait repérer la villa de Rivera. Il n'espérait plus y trouver la femme à la voix geignarde. Elle avait joué la comédie de la vieille servante éplorée, mais pourquoi avait-elle répondu à l'appareil ? Au cas où l'appel aurait pu lui fournir un renseignement ? Attendait-elle un signal d'un complice aux aguets à l'extérieur ?

La villa des Rivera était une construction assez récente, semblable à celles du quartier. Un jardin avec des palmiers et des orangers s'étendait de la grille à la porte principale.

Il ne remarqua rien de suspect. Il fit demi-tour un peu plus loin. Quand il revint, une fourgonnette noire était arrêtée devant la villa. Des employés des pompes funèbres sortaient des draps funéraires de l'intérieur.

Serge Kovask gagna le centre de la ville, se disant que rien ne pouvait arriver avant le lendemain dix heures. Il s'installa à la terrasse d'un café, calle de Sierpes. Il en profita pour consulter un guide américain sur la ville. Il lisait nonchalamment en regardant la foule et les jolies femmes, quand soudain il sursauta sur un passage de son livre.

Les veuves n'assistaient pas, généralement, aux obsèques de leur mari.

Il resta ensuite rêveur, le livre ouvert à la main. Il avait la certitude qu'il se passerait quelque chose le lendemain. Un événement grave, dangereux pour la señora Rivera. Même si elle ignorait tout des

occupations occultes de son mari. Les assassins de don Pedro n'allaient pas reculer devant un autre crime.

Il lui téléphonerait dans une heure ou deux, même s'il risquait de commettre la pire des inconvenances.

CHAPITRE III

Quand le professeur Enrique Hernandez remonta du sous-sol bétonné où il venait de passer deux heures à examiner le malade, il eut un sourire pour le ciel bleu, les palmiers et les orangers.

Un pas crissant sur le gravier rose du parc le sortit de son enchantement. Le propriétaire des lieux, Julio Lagrano, un riche Andalou, personnage politique très important, arrivait vers le célèbre professeur de médecine. Alors que le savant, maigre et un peu voûté, souriait facilement, Julio Lagrano, gros jusqu'à l'obésité, gardait toujours sur ses lèvres un pli dédaigneux.

À sa boutonnière se trouvait l'insigne des cinq flèches maintenues par un joug d'attelage. Le professeur aussi avait un insigne semblable, mais il ne le mettait plus depuis quelques années.

— Alors, professeur ?

Hernandez réprima un sourire. Alors que, dans les congrès internationaux, on le traitait avec le plus profond respect, ce grand d'Espagne lui parlait comme à un domestique. Dans ce pays, il ne servait à rien d'être un des plus grands spécialistes mondiaux de cancérologie.

— Le malade est gravement atteint. La leucémie est déjà déclarée et ...

Julio Lagrano eut un geste d'impatience.

— Je me fiche des symptômes ! Est-il en état de parler ?

— Non.

Le chef phalangiste se mit en face de lui pour plonger son regard dur dans les yeux du Professeur.

— Vous savez que c'est très important pour notre pays. Je me demande, professeur, si vous êtes bien pénétré de la mission que nous vous avons confiée.

Hernandez se rembrunit :

— Parfaitement. Mais en laissant cet homme dans cette cave, il est impossible de favoriser sa guérison.

— Je ne tiens pas à ce qu'il guérisse, mais à ce qu'il parle.

— Personnellement je suis contre, dit fermement le savant. Mon métier est de guérir les gens. C'est tout. Il y a deux jours que je suis ici et j'ai perdu beaucoup de temps. Il me faudrait rentrer à Madrid avec ce malade pour espérer obtenir un résultat.

L'Andalou haussa grossièrement les épaules.

— C'est impossible.

— L'homme est gravement brûlé. Il s'est trouvé tout près d'une importante source de radioactivité. Ses brûlures sont profondes. Aucun appareil de radiologie n'a pu les provoquer. Il faut ...

— Gardez vos conclusions pour vous, professeur. Il vaudrait même mieux que vous vous efforciez de ne plus y penser.

— Est-ce un secret touchant la défense nationale ?

— Restons-en là. Donc la seule solution pour vous, c'est le transfert de cet homme à Madrid ?

— Oui.

Enrique Hernandez paraissait soucieux cependant.

— Qu'y a-t-il, professeur ?

— Malgré vos conseils je pense à cette source de radioactivité. Il faudrait que de sévères mesures soient prises. Sinon la contamination sera rapide et il y aura des dizaines de malades.

— Tout a été prévu. Vous pouvez vous reposer dans le parc, professeur. Je vais réfléchir à votre proposition et vous rendrai réponse dans une heure.

Le gros homme s'éloigna en direction du corps de logis. Le professeur soupira et regarda autour de lui. Il était prisonnier en quelque sorte. Le parc était entouré de hauts murs et il avait compté trois gardes-chasses à la mine inquiétante. Lagrano lui avait demandé de ne pas sortir de la propriété. Séville se trouvait à une dizaine de kilomètres au sud. Il avait été véritablement enlevé, transporté de Madrid à Séville à bord d'un avion militaire. Sur ordre de la Phalange, dont il faisait partie. Il fallait que l'affaire soit grave.

Il alluma une cigarette, la savoura. Il fumait très peu, mais avec plaisir. Ses pensées s'enchaînaient sans arrêt. On ne pouvait l'empêcher de réfléchir, de faire des suppositions, des recoupements. Il évoquait les terribles brûlures du malheureux qui gisait dans la cave bétonnée. Son compteur Geiger s'était affolé, et il avait dû revêtir une combinaison spéciale. Sur les ordres communiqués par la Phalange de Madrid, il avait emporté tout ce matériel.

Une source importante de radioactivité. Un engin nucléaire sans doute. D'origine inconnue et certainement de puissance réduite. Sinon on l'aurait su. Les recherches espagnoles étaient pratiquement nulles dans ce domaine. Un seul pays avait pu fournir un tel engin. Les États-Unis. Mais l'Espagne ne faisait pas partie de l'O.T.A.N.. Elle postulait discrètement, mais il y avait des oppositions. Donc l'engin ne pouvait avoir été confié à l'armée espagnole par les Américains. Peut-être avait-il été volé par les services secrets qui avaient voulu l'examiner. Mais pourquoi cet homme blessé ? Et que pouvait-il savoir de si important ?

Lagrano, lui, rejoignait son bureau où l'attendait Martin Cramer.

L'Allemand, assis dans un fauteuil, buvait du whisky glacé. Vêtu d'un pantalon de toile et d'une chemise polo, il ressemblait à un inoffensif sportif.

— Alors ?

Lagrano se laissa tomber dans le fauteuil de son bureau, se servit un verre d'alcool coupé d'eau gazeuse.

— Hernandez veut le transporter à Madrid. Ici, il ne peut rien faire. L'homme est inconscient.

Martin Cramer fit tourner le glaçon contre le verre.

— Dangereux pour peu de chose. Ce Juan Vico ne peut rien nous apprendre d'autre. Il confirmerait ce que nous savons.

— Vous avez reçu un coup de fil au sujet de Pedro Rivera ?

L'Allemand sourit.

— Oui. J'oubliais de vous en parler. C'est fait. Il s'est tué au volant de sa voiture il y a une heure.

— Vous étiez certain de son activité secrète ?

— Oui. Responsable de la C.I.A. pour la région de Valence. Son départ pour Cordoue était inquiétant. Mieux valait le liquider.

— Qui allait-il voir ?

— Un certain Duke Martel, directeur de la Compania International de Aceites. Ce doit être lui le grand chef des services américains pour le sud de l'Espagne. Si Rivera était arrivé jusqu'à lui, cette double liquidation obligatoire aurait été très dangereuse. La disparition de Rivera est beaucoup moins grave.

— Les Américains vont envoyer un enquêteur, soupira Julio Lagrano.

— Certainement, mais il ne peut rien découvrir.

— La femme de Rivera ?

Martin Cramer sourit. Il avait des dents magnifiques qui éclataient de blancheur dans son visage doré par le soleil. L'Allemand était la personnification idéale de l'aryen pur.

— Demain, après l'enterrement. Elle ne pourra supporter la douleur et mettra fin à ses jours. C'est très romanesque, n'est-ce pas ? Les journaux de Séville en tireront certainement des articles émouvants.

Julio Lagrano lui lança un regard noir. Brutal et d'un seul bloc, il détestait le cynisme.

— Quand allez-vous reprendre vos entraînements ?

— Dès que nous aurons un nouveau terrain, puisque celui de la Sierra Morena nous est désormais interdit.

L'Espagnol s'accouda à son bureau.

— Ce sera très difficile. Déjà nous avons dû user de mille ruses pour que le gouvernement passe l'éponge et nous aide à faire disparaître les traces de cette lamentable affaire. Vous savez que notre mouvement, la Phalange, n'a plus autant d'audience que dans le passé.

— Vous vous êtes laissé avoir. Je n'ai pas à vous juger, mais on vous a habilement manœuvrés.

Lagrano ne protesta pas. C'était la vérité.

— Le gouvernement me tient à l'œil maintenant. Il a fallu lui expliquer que ce bazooka avait été volé à la base américaine de Cadix.

— Vous n'en avez avoué qu'un ?

— Le délégué était déjà horrifié par cette révélation. Ils sont à genoux devant les Américains. C'est fou le nombre de dollars qu'ils reçoivent tous à titre-privé. S'ils le pouvaient, ils nous liquideraient sans l'ombre d'un remords. Heureusement que nous avons pris nos précautions.

— Que disent vos chefs suprêmes du parti ?

— Ils sont d'accord, mais nous conseillent la prudence. Si vous réussissez chez vous en Allemagne, ils en profiteront pour reprendre les rênes. Le Caudillo se fait vieux.

Un temps de silence suivit. Lagrano remplit une nouvelle fois les verres.

— Combien de jeunes attendez-vous cet été ?

— Quatre cents à cinq cents. Le recrutement est assez difficile, mais une fois qu'ils sont venus, ils n'ont plus les moyens de se dédire par la suite. C'est ce système qui a du bon. Nous avons déjà formé quinze cents à seize cents garçons. De toutes les régions. Beaucoup sont appelés à de brillantes situations dans tous les rouages de la vie économique, politique et sociale. C'est un travail de longue haleine.

— Qui va durer combien de temps ?

— Deux ans encore. Le temps que nos éléments soient bien en place. Il ne faut rien de prématuré. Pas de coups de force brutaux non plus. C'est insensiblement que nous bouleverserons notre pays. Mais, évidemment, il faut des troupes de choc. Je pense à ce bazooka « Davy Crockett ». Imaginez la panique que quelques rockets occasionneraient dans un centre hostile. La peur atomique sera notre principale alliée. Et les risques seront tout de même limités. Une torpille crée une zone dangereuse dans un cercle de deux cents à trois cents mètres seulement.

L'Espagnol pensait qu'au cours de la révolution cette arme aurait permis un déblayage rapide.

— Si nous pouvions en fabriquer sur ce modèle, ce serait vraiment le rêve. Mais c'est impossible. Il nous faudra continuer à les voler. Notre seule crainte, c'est que les livraisons à destination de l'Europe s'interrompent pour un motif ou un autre. Par exemple, si une disparition est signalée. Nous venons de mettre en place un réseau qui opérera dans tous les pays de L'O.T.A.N..

— Mais, ces disparitions finiront par être découvertes.

— Nous espérons que ce sera le plus tard possible, et nous nous

efforçons même qu'il en soit ainsi. Ça nous coûte cher, mais le système est bon.

— Mais les troupes américaines utilisent ces engins pour leur entraînement ?

— Détrompez-vous. Elles n'en ont pas l'autorisation. L'entraînement se fait au moyen de rocket-guns classiques. Dans le fond, c'est le même système.

Lagrano fronça le sourcil et Martin Cramer éclata de rire. Il secoua la tête ensuite, l'air bonasse :

— Je sais ce que vous pensez. Que nous aurions dû en faire autant. Nous avons des bazookas classiques, mais je voulais voir l'effet d'un de ces rockets. Je ne me doutais pas que deux hommes se cachaient dans ce trou de blaireau. La précision de cet engin est remarquable. Si ce Juan Vico n'était pas sorti de là en hurlant, nous n'aurions jamais soupçonné que nous étions découverts.

— Vous estimez que c'est une chance ?

— Pour nous, oui. Le camp secret d'entraînement était connu. Imaginez que cet homme ait pu prendre des photographies ? Le gouvernement de Washington aurait demandé des comptes au vôtre, ce qui aurait amené la ruine de nos efforts.

— N'empêche qu'il vous faut nettoyer le terrain, supprimer certaines personnes pour que tout soit net.

Martin Cramer eut un geste d'insouciance.

— Les aléas du métier.

— Que décidons-nous pour ce Juan Vico ? On le confie au professeur ?

L'Allemand eut une moue méprisante :

— Vous n'avez guère confiance en lui, n'est-ce pas ? Bien qu'il appartienne à la Phalange ?

— C'est un tiède, un intellectuel. Il voyage beaucoup, participe à nombre de congrès. Nous le surveillons. Il discute volontiers avec ses collègues soviétiques dans ce genre de réunions. Dans un pays comme le nôtre, les intellectuels sont toujours suspects. Il ne faudrait pas qu'il maintienne Vico en vie. La justice nous le réclamerait. Il a été condamné à mort par contumace, en 1939. Il est devenu citoyen américain. Tout cela ferait trop de bruit. Si vous dites qu'il importe peu qu'il parle ! ...

— L'enquête sur son séjour à Séville nous a suffi. C'est ainsi que nous avons découvert Rivera. Je ne crois pas qu'il puisse nous donner d'autres détails.

— Si, comment Rivera a appris l'existence du terrain d'entraînement.

— Bah, qu'est-ce ça donnerait ? L'arrestation d'un paysan de l'endroit ou d'un berger ? Le type va suffisamment trembler pendant

des années pour que nous nous contentions de ce châtiment.

Julio Lagrano paraissait soucieux. L'Allemand lui demanda ce qui le tracassait.

— Le professeur. C'est un homme à la probité professionnelle très élevée. Je me demande s'il acceptera d'abandonner son malade.

Martin Cramer éclata de rire, et l'Espagnol le regarda le visage empourpré.

— Je ne me moque pas de vous, mon cher, mais il me semble que le problème est simple !

Comme Lagrano ne paraissait toujours pas comprendre, il ajouta :

— Vous allez trouver le professeur pour lui dire votre accord. Il peut emmener Vico à Madrid.

— Quoi ! Vous venez de dire ...

— Attendez. Je ne vois pas comment le cadavre de Vico pourrait lui être utile ...

Lagrano sourit, visiblement soulagé par cette solution.

— Je vois.

— Vous vous en occupez ?

— Bien sûr.

— Demandez-lui aussi – une fois qu'il aura constaté le décès, bien sûr – les meilleures précautions à prendre pour se débarrasser du corps.

— Il va certainement découvrir que la mort n'est pas tout à fait naturelle.

— Tant pis. Il est assez intelligent pour ne pas s'arrêter à ce détail-là. Au fait, n'oubliez pas une chose.

Lagrano s'arrêta à la porte, perplexe.

— Les honoraires !

Ils éclatèrent simultanément de rire. Une heure plus tard, le professeur Enrique Hernandez quittait la propriété dans une voiture noire, en compagnie de son hôte. Le célèbre médecin était très pâle et, appuyé contre le dossier, il fermait les yeux sans se soucier du paysage.

Sur l'aérodrome, le professeur marcha comme un automate vers l'avion personnel de Julio Lagrano. Ce dernier lui tendit la main au dernier moment.

— Au revoir, professeur, et bon voyage !

Enrique Hernandez regarda la main, puis le riche propriétaire. Il secoua doucement la tête et escalada la petite échelle de la carlingue.

Lagrano piqua un puro entre ses lèvres, et recula les yeux fixés sur le hublot derrière lequel la face blanche du médecin venait d'apparaître. Lui était encore rouge de l'affront subi.

— *Hijo de puta !* murmura-t-il entre ses dents.

Puis il se demanda s'ils ne venaient pas de commettre une faute.

Avec ces intellectuels, on ne savait jamais ce qui pouvait arriver.

D'un pas rageur, il regagna sa voiture. Le chauffeur, figé devant la portière, l'ouvrit avec précipitation.

— En ville, dit Lagrano. Au club.

Il avait rendez-vous avec José Cambo, le fondé de pouvoir de Pedro Rivera. Un phalangiste dévoué, celui-là.

CHAPITRE IV

Serge Kovask s'était attendu à rencontrer une veuve tragique comme savent l'être les Espagnoles. Il fut surpris et soulagé de voir comment la señora Rivera supportait son deuil. Elle n'avait fait aucune difficulté pour le recevoir le soir même, alors que, normalement, elle devait veiller son mari toute la nuit.

Une femme âgée, certainement une voisine, accueillit l'Américain à la porte. Tout d'abord, elle le conduisit à la chambre mortuaire où des cierges dégageaient une fumée lourde, tandis que des fleurs rendaient irrespirable le peu d'air qui restait.

— Vous arrivez juste avant la mise en bière, dit la vieille duègne.

La tête du mort était étroitement bandée, et seuls son nez et sa bouche étaient visibles. Kovask le détailla. C'était bien Rivera tel qu'il l'avait vu sur la photographie de Duke Martel.

— Doña Isabel vous attend.

La jeune femme se trouvait dans le bureau de son mari. Vêtue de noir, les cheveux coupés court, son visage était paisible, surprenait par sa sérénité.

— Merci, dona Manuela. Asseyez-vous, señor.

La vieille femme hésita. Les convenances imposaient sa présence, mais devant l'expression de la jeune veuve elle se retira.

La jeune femme se leva, s'approcha de la porte et vérifia si personne ne se trouvait derrière. Revenant au bureau elle prit un paquet de cigarettes, en offrit une à Kovask, en piqua une dans ses lèvres sans fard.

— Je vous écoute, señor. Vous connaissiez mon mari ?

— De nom seulement.

Il avait décidé d'attaquer avec franchise.

— Nous travaillions pour le même employeur, le gouvernement américain.

Elle ne marqua aucune surprise. D'un geste, elle le convia à poursuivre.

— Nous devons nous rencontrer à Cordoue. Chez le señor Martel. Ne le voyant pas arriver, j'ai pris la route. J'ai trouvé la DS accidentée. C'est un assassinat. Savez-vous pourquoi il avait demandé à voir Duke Martel ?

La jeune femme désigna les paperasses sur le bureau :

— Je cherche. Depuis mon retour d'Ecija, je cherche. C'est ce matin

que mon mari a pris cette décision.

Elle lui tendit une feuille de papier :

— Là-dessus, j'ai noté les activités de mon mari, ce matin. Même les plus ordinaires, comme son lever, sa douche et son déjeuner.

Il approuva de la tête. C'était une femme organisée. Il parcourut la liste.

— Le journal ?

— Les journaux, rectifia-t-elle, l'« A.B.C. » et « Madrid », le journal du soir, que nous avons le lendemain matin. J'y ai pensé, mais Pedro les a à peine parcourus.

— Le téléphone ?

— Deux appels. Une communication demandée par lui, sans compter celle qu'il a eue avec Martel.

On frappa à la porte. La jeune femme écrasa tranquillement sa cigarette avant d'autoriser la personne à entrer. C'était la vieille duègne. Elle s'approcha de doña Isabel et lui chuchota quelque chose.

— Je vais y aller, dit-elle. Kovask l'interrogea du regard.

— La mise en bière. Restez ici. Faites comme chez vous.

Ce qui lui valut un regard noir de la vieille femme. Seul, il resta rêveur devant la dignité de la jeune femme. Aimait-elle son mari ? Ne pensait-elle plus qu'à le venger ?

Il s'installa au bureau et compulsait les paperasses. Il ne trouva rien d'intéressant, relut la liste établie par doña Isabel. Rivero n'avait pas quitté son domicile, le matin.

L'absence de la jeune femme dura une demi-heure. Quand elle revint, ses yeux étaient rouges. Kovask resta silencieux, attendant qu'elle parlât la première.

— Vous n'avez rien trouvé ?

— Non. Vous n'avez pas de servante à la voix geignarde ?

Elle secoua la tête, les yeux fixés sur lui. Il lui expliqua pourquoi.

— Si on a fouillé, dit-elle, c'est avec beaucoup de soin. Je n'ai rien remarqué.

— Parlez-moi de ces deux coups de fil reçus.

— L'un était de José Cambo, le fondé de pouvoir du magasin.

Kovask lui raconta sa rencontre avec le jeune homme.

— L'autre venait de l'aérodrome.

— Vous avez écouté ?

— Non, j'étais à la cuisine et mon mari parlait avec l'appareil du hall.

Kovask lui offrit une cigarette.

— Avait-il un informateur là-bas ?

Elle sourit tristement.

— Je savais qu'il travaillait pour la C.I.A., mais j'ignorais tout.

— Sauf le nom de Martel. Le plus important.

Son sourire demeura.

— Une erreur de Pedro. La seule que je lui aie vu commettre. Il le regrettait d'ailleurs.

— Son autre coup de fil, celui qu'il a donné, lui.

— Il a appelé Madrid.

— Le siège de la société Erwehn ?

— Je suppose. Je suis sortie pour faire mes courses dans le quartier.

Il se demanda si elle éludait ses questions ou si elle était franche.

— Qui connaissait-il à l'aérodrome ?

La jeune femme réfléchit puis se leva.

— Attendez. Je vais demander un nom aux femmes qui veillent.

— Ne vont-elles pas s'étonner ?

— *Y pues ?*

Elle revint un quart d'heure plus tard. Il avait trouvé le temps long, mais le mari de cette femme gisait dans un cercueil dans la pièce voisine. Les circonstances étaient exceptionnelles, et il devait se féliciter de trouver une veuve lucide et dépourvue de sentimentalisme.

— Toutes les semaines, un jardinier vient s'occuper des arbres et des pelouses. Il travaille à l'aérodrome. Son nom est Perico. On l'appelle *El Machote*, le maillet. Il habite Triana de l'autre côté du fleuve. Vous ne trouverez pas.

Kovask était familier de ces tournures espagnoles. Les gens commencent par dire ainsi. « Vous ne trouverez pas, c'est impossible. » Ils attendent. C'est un test pour juger la volonté de l'interlocuteur.

— J'essaierai.

— Les gens de Triana vont vous envoyer à l'autre bout de la ville. Écoutez-moi bien.

Il écouta.

— Vous allez prendre le tram. Un taxi vous classerait comme touriste. Vous irez jusqu'à la *calle de San Jacinto*. Un peu plus loin, il y a une maison de danse, « La Camote ». C'est sale et puant, mais les filles ne dansent pas plus mal qu'ailleurs. Les touristes n'aiment les danses que dans la crasse et la fumée des cigares. Vous boirez et applaudirez comme les autres, puis vous passerez dans la cour. C'est facile. Suivez la rangée de barriques. Si on vous arrête, dites que vous allez un moment dans la cour. Tout le monde y va pour ses besoins. Il y a un escalier en bois, tout au fond. Vous verrez une cuisine où on cuit les pestinos dans des chaudrons d'huile. Deux vieilles sorcières travaillent pour la maison de danse. Montez l'escalier jusqu'au deuxième étage. *El Machote* habite là.

— Si je dois passer pour un touriste à la maison de danse, pourquoi ne pas commencer tout de suite en prenant un taxi ?

Elle secoua la tête :

— Vous serez suivi du taxi à la maison de danse. Des gosses et des

mendiants. Parmi eux, il y a toujours un indicateur de la police. Je ne crois pas qu'*El Machote* vous soit bien utile. C'est un brave homme, anarchiste et anticlérical. Ici, on ne pardonne pas ces deux façons de penser, mais il est considéré comme inoffensif.

Quand il descendit du tram, le quartier vivait pleinement. Ça sentait la friture et le vin. Il se mêla à la foule sans se faire remarquer. Il était dix heures du soir, mais l'air était épais de poussière et de chaleur. Il comprit ce qu'avait voulu dire doña Isabel en voyant un taxi pris d'assaut par un groupe de gosses et de mendiants. Les passagers s'épouvantaient avec un bel accent wallon.

La salle de danse était pleine. Une pièce carrée, blanchie à la chaux. Des guéridons sur le devant, des bancs de bois en arrière. Un jeune garçon s'essayait au flamenco et enflammait les joues d'une Anglaise par d'audacieux regards. Serge se laissa glisser en direction des barriques. Un verre de vin lui vint à la main.

— *Veinte.*

Il paya, goûta le manzanilla. Il était frais et bon. Une fillette lui apporta une assiette de pestinos comme s'il les avait commandés. Les beignets au miel étaient encore brûlants.

Dans le cercle étroit, ça s'animait. Une gitane dansait avec ardeur. Il but un autre verre de vin, en commanda d'autres qu'il fit couler sur le sol. Aucune importance, il y en avait des flaques.

Une heure il patienta, applaudissant et faisant semblant de boire. Quand il se leva pour longer les barriques en direction de la cour, personne ne lui demanda où il allait.

L'odeur de friture le guida. Les deux sorcières annoncées titubaient de fatigue, et peut-être d'ivresse, devant les chaudrons où bouillait l'huile des beignets. La fillette les empilait sur des assiettes. À côté de l'escalier, fermentait un relent d'urine.

Le bois des marches craqua, gonflé de chaleur. Il heurta une danseuse qui descendait, jupes relevées en haut des cuisses. Elle avait un visage maigre et laid, luisant de sueur. Elle lui éclata de rire au nez, secoua ses jupes avec une obscénité fusant de ses lèvres.

Au deuxième, un homme barrait le passage sur la galerie. Assis sur une chaise, il avait le visage enfoui dans ses deux bras posés sur la barrière.

— *Perdoneme*, dit Kovask.

L'autre se redressa.

— *No pasara el fasismo !*

— *Viva la anarquia*, répondit Kovask, pris d'une inspiration subite. Mais l'homme restait méfiant.

— Don Perico ?

— *El Machote*, pour vous servir, grogna l'autre. Qui êtes-vous ?

— C'est la señora Rivera qui m'envoie.

— Comme ça. Pourquoi pas le Caudillo ?

Kovask sourit :

— Surtout pas lui ! Ce matin vous avez téléphoné à don Pedro. C'est bien vous ?

— Et puis, si c'est moi ?

— C'est important.

L'autre lui jeta un long regard, tourna la tête derrière, se pencha sur le gouffre de la nuit d'où montaient des vapeurs d'huile chaude.

— C'est pour la Cause ?

Kovask se dit que Rivera devait faire marcher le jardinier en lui laissant entendre qu'ils complotaient ensemble pour la prochaine révolution.

— Oui, je suis un de ses bons amis.

— Don Pedro avait dit que le jour où je lui annoncerai quelque chose d'intéressant, j'aurais droit à un billet de mille pesetas.

Kovask sortit un billet de cinq cents.

— Un autre, si c'est vraiment intéressant.

— Venez.

El Machote habitait une pièce qui n'ouvrait que sur la galerie. Le moins souvent possible, semblait-il. Une ampoule mourante faisait couler sur le taudis une lumière désolée.

— J'ai du valdepenas.

Il emplît des tasses épaisses.

— Ce coup de téléphone ? demanda Kovask.

— Ce matin. Mais parce que je me suis souvenu d'une chose au sujet de l'avion militaire qui avait atterri la veille. J'étais au terrain au lever du soleil, et voilà que cet appareil vient se poser pas très loin de moi. J'aime bien les avions. Pendant la révolution, j'aurais bien voulu être mitrailleur. Rrrra ... Rrrra ... sur ces sales fascistes. Ça doit faire plaisir.

— Alors, cet avion ?

— C'est à cause du vieux. Je ne l'ai pas reconnu tout de suite. Mais j'ai pensé à lui toute la nuit. Je savais que c'était quelqu'un. Un bon type. Ce vieux-là il me donnait envie de pleurer et je ne savais pas pourquoi. Et j'ai cherché pendant la journée, la nuit. Ce matin, c'est venu d'un seul coup.

— Vous travaillez toute la journée à l'aérodrome ?

L'autre s'indigna.

— *Que va !* Le matin seulement.

— Alors, ce vieux ?

El Machote siffla sa tasse de vin avant de continuer.

— Je suis allé voir ma cousine Maria. Elle habite sur le bord du

neuve. Une vieille chipie, mais qui sait bien faire le gazpacho.

Kovask sortit ses cigarettes. Le jardinier renifla la sienne avec dégoût. Il finit par l'allumer.

— Maria n'a plus qu'un sein, dit El Machote. C'est drôlement marrant, parce qu'elle se met les vieilles chaussettes de son mari à la place. Faut dire qu'elle a un pecho comme ça ...

Il arrondissait sa poitrine creuse, la développait imaginaiement de ses mains, comme s'il palpait des citrouilles.

— J'ai toujours voulu qu'elle me le montre, mais c'est une bigote. Elle me traite de tous les noms dans ce cas. Il vaut mieux que je me prive.

— Pourquoi n'a-t-elle qu'un sein ?

— Parce que le vieux lui a coupé l'autre.

Kovask soupira. Il avait lâché cinq cents pesetas pour apprendre qu'une vieille femme avait perdu un sein.

— Et ça a intéressé don Pedro ?

— Sûr. Il m'a promis deux mille pesetas.

Lui ne voyait pas le rapport entre l'affaire et le vieux monsieur.

— Qui est ce vieux ?

— Un médecin, le meilleur de l'Espagne et du monde. Il coupe les seins, les nez : tout, quoi ! Pour guérir du cancer.

Kovask fronça les sourcils.

— Son nom ?

— *Que va !* Vous n'avez jamais entendu parler du professeur Enrique Hernandez ?

Kovask hocha la tête :

— Si, en effet. Il est très célèbre. Et c'est lui qui descendait d'un avion militaire ?

— Voilà ! Le journal qui n'en parle même pas ! Ici, à Séville, quand un homme comme lui arrive, le journal l'écrit sur toute sa largeur. Et ils l'ont entraîné vers le chemin de terre. Une voiture l'attendait là. Ils ne sont même pas passés devant les bâtiments. Et je me suis fait engueuler.

— Par qui ?

— Un type en civil. Un sale flic, certainement. Il m'a dit que je n'avais qu'à tenir ma langue. Alors, j'ai fait le bête. J'ai dit que je n'avais rien vu. Même pas l'avion. Il m'a filé deux pesetas.

Il hocha la tête :

— Même pas un journaliste pour l'attendre. Même pas un discours. Le plus grand professeur du monde. Celui qui a coupé le sein de la Maria, il y a vingt ans. Il n'était pas aussi célèbre, alors, mais quand même ! Il était en vacances ici, et Maria était allée le voir. Le lendemain, elle n'avait plus qu'un nichon. À cette époque elle n'avait pas quarante ans. C'était triste pour son mari.

CHAPITRE V

Serge Kovask s'était levé tôt. Il avait eu la chance de trouver une librairie ouverte, et le vendeur lui avait conseillé deux ouvrages. L'un était une biographie du professeur Enrique Hernandez, l'autre s'intitulait : « *Proposiciones por una profilaxis de la edad atomica* ». Il les parcourut tous les deux, apprit que le professeur s'intéressait particulièrement à la médecine nucléaire.

Installé à un guéridon de café, *calle de Sierpes*, il prenait son petit déjeuner tout en lisant des extraits des deux livres. Le traité était d'ailleurs signé du professeur Enrique Hernandez. Il ne voyait pas ce que le voyage incognito du professeur avait d'étrange. L'illustre bonhomme avait peut-être décidé de se reposer quelques jours dans la région. L'étonnant était que ce soit un avion militaire qui l'ait emmené jusque-là, et que le vieux *El Machote* se soit fait interpeller par un policier en civil.

L'Espagne était libre de poursuivre des recherches nucléaires. Il n'ignorait pas qu'elles n'étaient même pas à l'état de balbutiement. Israël, par exemple, en comparaison, avait une avance prodigieuse. Pedro Rivera avait cru utile de noter l'information, mais peut-être n'avait-elle qu'un rapport lointain avec l'affaire du camp clandestin d'entraînement des jeunes allemandes néonazies.

Maintenant, il lui fallait s'occuper de Miguel Luca, l'homme qui avait accompagné Juan Vice dans sa mission. Il avait son adresse, une pension de famille dans le quartier de Santa Cruz.

Il s'y rendit à pied, effectua quelques manœuvres pour vérifier ses arrières. Il ne paraissait pas être suivi, mais n'en avait aucune certitude ferme.

Le quartier de Santa Cruz, au nord-est de Séville, est en grande partie composé de demeures d'aspect aristocratique. Ce n'est qu'une apparence de la construction. Actuellement, ces vieux hôtels ont été divisés en appartements pour loger les familles modestes. Beaucoup ont été transformés en *casas de huéspedes*, en pensions de famille. On aime beaucoup ce genre de vie à Séville. Certaines *casas de huéspedes* sont luxueuses, et leurs locataires y mènent une vie tranquille et respectable. Les autres, moins confortables, sans doute, accordent à leurs clients une plus grande liberté de mœurs.

Celle qu'avait occupée Miguel Luca était située au fond d'une impasse sordide. Du linge séchait à toutes les fenêtres et les radios

hurlaient. Dans l'escalier, des gosses se bousculaient. Au premier étage, une fillette boiteuse dansait toute seule dans le corridor, vêtue d'un simple jupon décoloré. Elle le regarda effrontément.

— Je cherche Miguel Luca.

Elle secoua la tête.

— Il n'est plus ici. Il est parti en laissant toutes ses affaires. La *vieja* a tout chipé et a mis quelqu'un à sa place.

— Tu ne sais pas où il est ?

— Si, au diable, certainement ! dit-elle en s'enfuyant. Sa jambe plus courte ne l'empêchait pas de courir vite.

Il sourit, se décidait à redescendre quand, pris d'une idée, il alla jeter un coup d'œil à la fenêtre. Il attendit quelques secondes. Le jeune garçon portant un blue-jean et un maillot rayé passa trois fois devant l'impasse, jetant chaque fois un regard perçant à la pension de famille.

Kovask descendit, un billet de cinq pesetas à la main. Le premier gosse qui aperçut l'argent s'immobilisa devant lui.

— C'est pour moi ?

— Oui, si tu me fais sortir par la cour.

— La *vieja* ne veut pas. C'est là qu'elle met son vin et son charbon de bois.

— Tant pis ! dit Kovask en faisant mine de ranger le billet dans son portefeuille.

— *Que va !* En passant par la cave ? Mais vous allez vous salir.

— Ça ne fait rien.

Il suivit son guide, s'enfonça dans l'ombre moisie du sous-sol. Puis il aperçut une lueur, arriva devant un soupirail. Le muchacho, d'un geste précis, arracha les barreaux. On voyait passer des jambes de pantalon, des mollets bruns de femmes.

— Je sors le premier et je vous donne la main.

Un curé s'écarta juste comme il surgissait de terre, lui jeta un regard indifférent avant de poursuivre son chemin. Il donna deux billets au gamin. Il se trouvait non loin de Caballerizas, où il trouva un taxi. Sa voiture l'attendait à l'hôtel, mais il craignait de renouer avec son suiveur, en allant la chercher.

Tandis qu'il roulait vers l'avenue de Rome, il cherchait à comprendre l'erreur qu'il avait commise. La veille il n'avait pas eu conscience d'être suivi. Avait-on commencé le matin même, à partir de son hôtel ?

Malgré l'heure matinale, huit heures trente, il y avait déjà beaucoup de monde dans le jardin et dans la maison. Il se glissa parmi les groupes qui parlaient à mi-voix. La duègne habituelle le repéra tout de suite et le conduisit au bureau.

— Doña Isabel viendra dès qu'elle le pourra.

Quand elle fut partie, il s'approcha du téléphone, vit qu'il n'était pas

branché sur l'extérieur. Il allait se rendre dans le hall, quand la jeune femme entra.

— Excusez-moi, mais José Cambo était là.

— Justement, dit-il. Parlez-moi de lui.

Son visage était tiré. Elle avait veillé toute la nuit.

— Il n'y a pas grand-chose à en dire. Je crois qu'il est phalangiste. Avez-vous vu *El Machote* ?

— Oui.

Elle écouta son récit, puis alla chercher un ouvrage dans la bibliothèque. C'était celui d'Enrique Hernandez : « *Proposiciones por ...* »

— Votre mari s'intéressait à la médecine ?

— Oui. Il aimait ce genre d'ouvrages sur la médecine, l'histoire, les découvertes.

Brusquement, il se décida :

— Je vais certainement rester toute la journée ici. On va essayer de vous tuer.

Elle n'eut aucune réaction.

— Mais dès ce soir il vous faudra quitter la ville et ne pas dire où vous allez. Je ne peux veiller continuellement sur vous. Je dois poursuivre mon enquête.

— Je comprends très bien. Où me conseillez-vous d'aller ?

— Ce soir, je vous le ferai savoir. Serez-vous seule après les obsèques ?

Elle prit un air résigné.

— Pas tout de suite, hélas ! Mais je vais essayer de me débarrasser de toutes ces vieilles femmes.

— Laissez croire que j'ai quitté la maison. Pouvez-vous me brancher sur l'extérieur ? J'ai quelques coups de fil à donner.

Quand ce fut fait, il appela Duke Martel. Il le mit rapidement au courant de la situation.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda son interlocuteur.

— Que vous vous mettiez en rapport avec Madrid pour savoir si le professeur est rentré. Si oui, essayez de l'approcher et de lancer la conversation sur Séville. Pour connaître sa réaction.

— Ce n'est pas très facile. J'espère que là-bas ils ont un médecin, ou au moins quelqu'un qui soit en relation avec Enrique Hernandez. Où puis-je vous toucher ?

— Ici, chez Rivera.

Doña Isabel entra. Il se demandait où elle puisait son énergie pour garder autant de sérénité malgré son air épuisé.

— L'envoyé de la direction de Madrid est là et discute avec José Cambo. Je crois qu'il parle de vous.

— Je me suis présenté comme faisant partie de la société Erwein.

Cambo se renseigne. C'est normal. Ne vous inquiétez pas.

Elle posa la main sur la clé de la porte.

— Enfermez-vous. Ces vieilles femmes furèrent partout et pourraient vous découvrir. Quand je voudrai venir, je manipulerai l'inverseur téléphonique. Il se produit un claquement suffisant pour vous faire comprendre que j'arrive.

À nouveau seul, il appela l'entreprise de peinture où travaillait Miguel Luca. On lui apprit que depuis une dizaine de jours, il n'avait pas reparu à son travail. On ignorait ce qu'il était devenu.

Ensuite il se plongea dans le livre du professeur Enrique Hernandez, sans grande conviction, cependant. Le médecin prévoyait un service civil sanitaire en cas de guerre atomique, mais il indiquait que, même en temps de paix, l'augmentation progressive de la radioactivité exigerait, dans un avenir immédiat, la création de centres de décontamination, bien entendu, mais aussi des examens périodiques. Ces derniers devenant obligatoires dans les dix prochaines années.

Caché derrière les rideaux, il assista au départ du convoi funèbre. Il aperçut José Cambo en compagnie d'un homme à cheveux gris, certainement le délégué de la société Erwhein. Il était dix heures. Doña Isabel était restée à la maison en compagnie de quelques voisines. Elle n'osait certainement pas lui rendre visite.

Brusquement, il pensa que si Duke Martel téléphonait, la jeune femme irait prendre la communication. Il avait oublié de l'en avertir. Il se rassura en partie en se disant que le contact avec le professeur demanderait certainement du temps. Mais la sonnerie retentirait dans le hall comme dans le bureau.

Vers onze heures le volet du téléphone commença de claquer. Il alla ouvrir et Isabel le rejoignit.

— Il ne reste que quatre femmes, mais après l'enterrement beaucoup vont revenir. Vous n'avez besoin de rien ? Jusqu'à une heure je ne pourrai pas revenir.

— J'attends un coup de fil.

— Bien, dit elle, je ferai semblant d'aller décrocher dans le hall.

Elle dut surprendre son regard car elle ajouta :

— Ne vous inquiétez pas, on ne peut s'interposer entre les deux personnes qui se parlent.

Pour la première fois, il regarda ses jambes quand elle sortit. Elles étaient très belles. Ses hanches gardaient quelque chose de provocant malgré sa dignité de veuve.

Duke Martel téléphona à midi. Depuis quelques instants, les gens qui revenaient de l'enterrement s'arrêtaient à la villa. Il avait vu José Cambo et le délégué de Madrid y pénétrer.

Martel paraissait surexcité.

— De bonnes nouvelles ! dit-il. Par chance, un attaché d'ambassade de Madrid flirte avec la fille du professeur. Il a réussi à l'avoir au bout du fil ce matin.

— Et alors ?

— Pour sa famille, Hernandez n'est pas allé à Séville, mais à Valence.

— Qu'a-t-il donné comme raison ?

— Aucune. La fille pense qu'il s'agit d'une histoire de femme. Son père est veuf.

Kovask n'était pas satisfait.

— C'est insuffisant. Il faut qu'on accroche le professeur lui-même. Voir sa réaction exacte si on lui parle de Séville.

Martel s'énerva :

— Vous croyez que c'est commode ?

— Si vous ne pouvez m'aider, rétorqua Kovask, je téléphone moi-même au professeur.

— Bon, ça va. Je vais voir ce qu'on peut faire.

Il ajouta :

— Je vous téléphone toujours au même endroit ?

Kovask réfléchit quelques secondes.

— Non, je vous rappellerai en fin de journée, entre cinq et six heures.

— Miguel Luca ?

— Disparu lui aussi. C'était à prévoir.

— Vous croyez qu'il n'y a aucun espoir ?

— Oui.

En raccrochant, Kovask se demanda si une table d'écoute pouvait surveiller les communications de la villa. Il aurait fallu une collusion entre le réseau allemand et la police espagnole. Ce n'était pas impossible, par l'intermédiaire de la Phalange. De toute façon, il ne pouvait quitter la villa et avait eu besoin de ces renseignements. L'avenir dirait s'il avait été imprudent.

On frappa à la porte et il s'écarta du champ de vision du trou de serrure.

— Ouvrez, c'est moi, dit la voix de doña Isabel.

— Excusez-moi, dit-elle en entrant, mais j'ai oublié de faire fonctionner l'inverseur. Tout le monde est parti.

Elle passa une main fatiguée sur son front.

— Ce n'est pas sans mal. Tous ces gens sont épuisants.

— Que feriez-vous si vous étiez seule ?

— J'irais m'allonger un moment.

Il sourit :

— Allez-y. Vous récupérerez.

— Je comptais vous offrir à déjeuner.

— Ne vous faites pas de souci.

— Venez à la cuisine. Il y a tout ce qu'il faut dans le réfrigérateur.

Elle lui offrit un whisky, en prit un également additionné d'eau.

— Personne ne sait que je suis resté ici ?

— Non. Ce serait un scandale. Comme je ne compte pas rester à Séville peu m'importe. La vieille femme d'hier m'a bien posé quelques questions. C'est une curieuse.

Elle but avec une sorte d'avidité, remplit à nouveau les verres.

— Vous croyez que la maison est surveillée ?

— Certainement.

— Ils savent que vous êtes là dans ce cas.

— Peut-être pas. Des dizaines de personnes se sont succédé ici ce matin. Même un œil exercé ne peut toutes les observer.

Elle posa son verre.

— Je peux aller me reposer ?

— Allez-y.

Sans appétit il grignota quelques olives, un bout de fromage. Il passa dans le hall, jeta un coup d'œil par le trou du microviseur à champ de vision intégral. Il découvrirait tout le parc et la grille. L'avenue était déserte et blême de chaleur.

La sonnerie du téléphone retentit une demi-heure plus tard. Il se raidit, perplexe. Isabel sortit de sa chambre, un peignoir sur le corps. Elle avait certainement pris une douche car sa peau était plus fraîche.

— Je réponds ?

— Bien sûr.

Il décrocha l'écouteur. Une voix d'homme parla :

— Passez-moi le señor Kovask, de la part de Duke Martel.

Il se sentit devenir livide. En même temps, il secoua énergiquement la tête.

— Je regrette, señor, mais le señor Kovask n'est pas ici.

Un court silence, puis la voix reprit :

— Vous savez où il se trouve ?

— Absolument pas.

Kovask lui fit signe de raccrocher. Isabel le regarda, très pâle elle aussi.

— C'était un piège ?

— Oui. Un peu grossier, peut-être, mais il aurait pu fonctionner.

— Ils connaissent Duke Martel ? Votre nom aussi ?

Une courte fureur le rendit muet pendant quelques secondes. Il se reprit.

— Ils sont très forts.

— Que va-t-il arriver ?

— Je ne sais pas. Nous avons évité le pire, dit-il. Si je n'avais pas décroché l'écouteur, vous auriez été tenté de m'appeler. Du moins

vous auriez hésité.

— Ils vont venir ?

— Oui. Retournez vous reposer.

Elle secoua la tête.

— Non. J'ai peur.

CHAPITRE VI

Le soir tombait. L'après-midi avait été sinistre. À cause de cette chaleur infernale et de la lumière cruelle. Isabel, épuisée, sommeillait dans un fauteuil du hall. Kovask la regardait, les nerfs à fleur de peau. Il consulta sa montre alors qu'une pendulette en face de lui indiquait sept heures. Enfermé depuis le matin, avec l'impression de perdre son temps, de tout compromettre, il n'en pouvait plus mais réussissait encore à le cacher.

Une seule visite. La voisine fouineuse. Elle se doutait certainement de quelque chose. Isabel l'avait presque flanquée dehors.

Brusquement, elle se leva et revint avec deux verres de whisky.

— Vous buvez trop, dit-il.

— Je n'ai pas peur de mourir, dit-elle. C'est cette attente. Pourquoi attendent-ils ?

— C'est moi qu'ils veulent pousser à bout. Ils ne sont pas certains que je sois là. Ils attendront jusqu'à la nuit.

— S'ils avaient la certitude que vous n'êtes pas là, croyez-vous qu'ils n'attendraient plus ?

— Oui.

— Très bien, dit-elle. Je vais m'habiller et sortir.

Il fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas.

— Je vais demander un taxi par téléphone et me rendre à votre hôtel. Là-bas, on m'apprendra que vous n'avez pas reparu depuis le matin. Je reviendrai ici. Après avoir été certainement suivie.

Il fit quelques pas en fumant une cigarette.

— Ils ne vont quand même pas me tirer dessus en pleine rue ?

— Imaginez qu'ils aient une table d'écoute et que le taxi soit conduit par un de leurs hommes ?

— Pedro en connaissait un qui stationne toujours en face d'un café où il allait souvent. Je peux appeler celui-là.

Kovask réfléchissait.

— Pour plus de vraisemblance, il faudra que vous attendiez un peu dans le hall de l'hôtel.

— Très bien.

Elle téléphona, et par chance le chauffeur était libre. Il s'annonça pour dix minutes plus tard. Isabel alla se changer et quand l'homme sonna à la porte elle était prête. Kovask suivit son départ. Aucune

voiture ne les accompagna. Ils devaient être plus loin.

Pendant son absence il chercha une cachette facile d'accès, et d'où il pourrait surveiller l'entrée. Au fond du couloir il y avait un placard, mais la porte en était fermée à clé. Au dessus un espace plus petit, ouvert celui-là, contenait un vieil aspirateur et des cartons à chapeaux. Les empilant, il se ménagea un espace.

La jeune femme revint au bout de trois quarts d'heure. Elle était moins nerveuse qu'au départ.

— J'ai été suivie, dit-elle. Une Dauphine noire. Aller et retour.

— Vous êtes-vous retournée ?

— Non. J'avais une glace dans mon sac.

Il y avait encore pour une demi-heure de jour.

— Si vous étiez seule, que feriez-vous ?

— J'irais dans son bureau.

— Allez-y.

Il lui montra la cachette.

— Je serai là.

— Si on sonne ?

— Allez ouvrir normalement. Vous ne risquez pratiquement rien. Ils ne chercheront pas à vous assassiner froidement, mais voudront maquiller le crime en suicide.

Isabel frissonna. Il monta dans le réduit, s'installa le plus confortablement possible. Quand la sonnerie retentit, il sortit le petit 6,35 qu'il portait toujours sur lui.

Il comprit ensuite son erreur en entendant Isabel répondre au téléphone.

— Maintenant ? s'étonnait-elle. Bien, si vous voulez.

Kovask avait entrouvert son réduit. Elle raccrocha et vint à lui.

— José Cambo me téléphonait.

Elle était pâle et tremblait un peu.

— Vous croyez que c'est lui ? Il me dit qu'il a quelque chose de grave à m'annoncer.

— Il faut faire comme si c'était lui, dit Kovask.

Elle s'appuya contre le mur.

— Je ne peux pas. Je vais m'effondrer devant lui ou me mettre à hurler.

— Isabel, vous avez été forte toute la journée. C'est dur, mais il le faut. Pedro vous le demanderait.

Le visage de la jeune femme se durcit et son regard étincela.

— Vous avez raison. Il me le demanderait. Si c'est ce méprisable voyou ! ... Pedro l'a beaucoup aidé et lui a fait confiance. Uniquement pour ce qui concernait ses activités professionnelles.

— Il ne va pas tarder.

Il referma la porte de son réduit, ne laissant qu'un fil de jour pour

voir le hall, le couloir et la cuisine. L'attente dura un quart d'heure.

Quand la sonnerie de la porte retentit, Isabel passa devant lui. Elle avait tout son calme et il l'admira. José Cambo entra. Il avait l'allure dansante d'un torero, et ses vêtements ajustés accroissaient cette impression. Ses cheveux plaqués luisaient sous la lumière.

— Bonsoir, doña Isabel. Pouvez-vous me pardonner de venir à cette heure et après cette terrible journée ? Mais il le fallait.

Kovask remarqua qu'il était très pâle et que son regard cherchait autour de lui.

— Venez, dit la jeune femme.

Elle passa devant lui. Alors il sortit un chiffon de sa poche, fit une clé au cou d'Isabel. Elle poussa un cri, mais il lui appliquait le chiffon sur la bouche. Elle se débattit quelques secondes. Peut-être le temps de maudire Kovask qui ne bougeait pas.

Quand elle tomba, José Cambo la retint puis l'entraîna vers la cuisine. L'Américain constata qu'il portait des gants. De sa cachette, il voyait une partie de la pièce. Surtout le bloc cuisinière à gaz. Il devina ce qui allait suivre.

José Cambo abandonna sa victime sur le carrelage et vint chercher deux chaises. Il allongea le corps de la jeune femme dessus, ouvrit le four à gaz et poussa la tête d'Isabel à l'intérieur. Il ouvrit ensuite les robinets.

Kovask sentait son cœur battre à grands coups dans sa poitrine. Il ne pouvait laisser la jeune femme ainsi plus d'une minute. Mais s'il était obligé d'intervenir avant le départ de Cambo tout était certainement perdu. L'homme n'était pas venu seul et des complices devaient couvrir son action.

Cambo jeta un regard autour de lui, sortit une lettre de sa poche et la déposa sur la table. Il éteignit les lumières et Kovask apprécia. Si quelqu'un intervenait dans le courant de la nuit, le seul fait de manœuvrer un commutateur ferait exploser le gaz. Toute trace du crime serait ainsi effacée. C'était du bon travail.

La porte se referma. Il commença de se laisser glisser hors de sa cachette, entendit la grille claquer imperceptiblement.

Il fonça vers la cuisine. L'odeur était déjà forte. Il coupa le gaz, prit la jeune femme dans ses bras et la transporta dans sa chambre. Il la coucha sur le sol, commença de pratiquer la respiration artificielle.

Ce fut très long. Il s'acharna, ruisselant de transpiration dans l'étuve qu'était la villa. Enfin elle respira plus normalement, mais sans reprendre connaissance. Il lui fit avaler un peu de whisky et elle ouvrit les yeux.

Tout d'abord, elle resta hébétée, cherchant sa respiration.

— Il est parti ?

— Oui.

Soudain elle se mit à pleurer. Il la laissa tranquille pendant quelques instants, en profitant pour aller aérer la cuisine.

Quand il revint, elle avait eu la force de se traîner sur le lit et de s'y allonger.

— Que s'est-il passé ?

Elle écouta.

— C'est affreux. Pourquoi lui ?

— Il appartient à la Phalange ? Et puis c'est le seul qui pouvait se présenter aussi tard chez vous.

— On l'avait placé auprès de Pedro pour l'espionner ?

Kovask approuva de la tête.

— C'est lui qui a tué Pedro ?

— Certainement pas, puisqu'il était au magasin dans l'après-midi.

— Non, il n'ouvre qu'à seize heures.

— Je crois savoir comment votre mari est mort. Il avait l'habitude de rouler vite ?

— Oui. Toujours très vite.

— Les pneus s'échauffent plus rapidement. On utilise une sorte de pétard thermique. Il explose à une température donnée et ne laisse pas de trace. La roue éclate. Ils devaient le suivre à courte distance et se sont assurés de sa mort, au besoin ont aggravé ses blessures.

— Pedro laissait souvent la voiture devant le magasin. José Cambo a pu poser ce pétard.

— Où habite-t'il ?

— *Avenida José Antonio*, numéro 17.

— Il est marié ?

— Oui. Il occupe un appartement donnant dans un patio. Il faut aller au fond du couloir, traverser le jardin. Il habite au premier étage.

— Montrez-moi sur le plan de la ville.

Ils passèrent dans le bureau.

— Vous comptez vous rendre chez lui ?

— Cette fois, j'ai une piste sérieuse. Je vais faire vite.

— Je ne veux pas rester seule ici.

— Vous retiendrez une chambre dans un hôtel et dormirez en paix.

Elle restait songeuse.

— Il nous faut quitter la villa le plus vite possible. Prenez quelques affaires.

— Si vous vous attaquez à la Phalange, ses membres vous traqueront dans le monde entier.

Il haussa les épaules :

— Je ne fais pas de politique. J'ai une mission à mener à bien. La Phalange est allée un peu trop loin dans cette affaire, du moins certains de ses dirigeants.

Dans le fond, il n'était pas sûr d'être suivi par ses chefs. C'est

pourquoi il voulait agir le plus vite possible avant de rendre des comptes. Ensuite il espérait qu'il serait trop tard pour faire machine arrière. Puisque le gouvernement espagnol désirait adhérer à l'O.T.A.N., il lui fallait donner des preuves de sa bonne volonté. Même si quelques têtes du fameux parti devaient tomber.

— S'il devait vous arriver quelque chose, dit-elle, je porterai plainte contre José Cambo. Rien ne pourra m'en empêcher, et la police sera bien forcée de mener son enquête.

Brusquement, il pensa à la lettre déposée sur la table et alla la chercher. L'enveloppe n'était pas fermée. Isabel sortit une feuille de papier et poussa un léger cri d'étonnement.

— C'est mon écriture. Mais je n'ai jamais écrit ça.

En quelques lignes « elle » indiquait que, ne pouvant supporter sa douleur à la suite de la mort de son mari, elle préférait mettre fin à ses jours. Elle demandait qu'on n'accuse personne de cette mort et implorait le pardon de Dieu et de ses amis.

— Mon Dieu ! On dirait que c'est moi qui ai écrit ça.

— José Cambo avait-il un spécimen de votre écriture ?

Elle chercha.

— Certainement une carte postale. De temps en temps, j'en expédiais une à sa femme. Oui, ce doit être à partir de ces quelques mots écrits rapidement qu'ils ont reconstitué mon écriture.

— Cachez ça ici, mais ne l'emportez pas avec vous.

Comprenant ce qu'il voulait dire, elle frissonna, et glissa la lettre dans un livre de la bibliothèque.

— Dépêchons-nous, dit Kovask.

— Vous croyez qu'ils peuvent revenir ?

— Peut-être. José Cambo est certainement allé faire son rapport. Ils viendront vérifier.

Ils trouvèrent un taxi en maraude et Kovask accompagna la jeune femme jusqu'à l'hôtel Madrid. Au moment de le quitter elle le remercia.

— Je serais certainement morte si vous n'étiez pas arrivé hier à Séville.

— Et vous êtes heureuse de ne pas l'être ? Malgré la fin tragique de votre mari ?

Elle le regarda, rougit légèrement, et suivit le garçon d'étage. Kovask quitta l'hôtel et chercha un restaurant. Il n'avait pas fait de repas sérieux depuis la veille. Il avait tout le temps. La journée commençait réellement à Séville. À dix heures du soir. Il lui faudrait patienter quelques heures avant de se rendre chez José Cambo.

Tout en mangeant avec appétit il pensait à Isabel Rivera. Une étrange fille. Sa volonté était admirable, touchante même, mais extraordinaire aussi. Trop parfois. Toute la journée il était resté sur le

qui-vive, comme si brusquement elle allait faire volte-face et lui révéler que la comédie avait assez duré. Oui, il avait attendu pendant des heures un coup de théâtre dont elle aurait été l'instigatrice.

Peu à peu les faits l'avaient persuadé de sa sincérité, mais il restait encore troublé. Peut-être n'aimait-elle pas son mari, du moins pas comme il l'avait imaginé. D'où cette aisance pleine de dignité.

Brusquement, il pensa à Duke Martel. Il avait complètement oublié de le rappeler. Les événements s'étaient précipités en fin d'après-midi.

Il l'appela depuis le restaurant et devina son soulagement quand il l'eut au bout du fil.

— Eh bien, mon vieux, je commençais à me faire des cheveux blancs et n'étais pas loin de penser que vous aviez rejoint Pedro Rivera.

Kovask eut un petit rire.

— Du nouveau ?

— Oui. On a réussi à contacter le professeur et quelqu'un a parlé de Séville devant. Hernandez est un homme célèbre pour son sang-froid dans la vie et dans les salles d'opération, mais il paraît qu'il a réagi étrangement. Il a affirmé qu'il n'y avait pas mis les pieds depuis plus d'un an. Les services de Madrid font une enquête discrète sur son déplacement en avion militaire. Demain j'aurai certainement du nouveau à ce sujet. Et vous ?

— Je suis sur une piste. Je vous expliquerai demain.

La voix de Martel devint plus sèche.

— Vous connaissez la consigne ? Si vous disparaissiez nous ne pourrions nous accrocher à rien.

— Bien, retenez ce nom : José Cambo, 17, avenida José Antonio.

— C'est tout ?

— Oui.

Il raccrocha. Il n'avait pas voulu signaler que Cambo était un phalangiste. Duke Martel aurait certainement réagi défavorablement. Il voulait avoir les mains libres à son sujet, du moins pendant quelques heures.

Revenu dans la salle, il but une tasse de café très fort et fuma une cigarette.

À nouveau il pensait à Isabel Rivera, réfléchissait sur certains détails.

CHAPITRE VII

La façade du 17 de l'avenue José Antonio donnait à l'immeuble un style mauresque avec ses ferronneries aux balcons, les ciselages de pierre autour des ouvertures. Dans le hall des parfums d'orangers venant du patio. Celui-ci était très grand, dallé de pierre blanche. Des roses grimbaient le long de lattis. Un lampadaire diffusait une lumière douce. Dans un coin quelques fauteuils de rotin abandonnés, des rocking-chairs. Les locataires étaient couchés depuis peu.

Chaque appartement donnait sur une large galerie protégée du soleil par des plantes grimpantes. Les fenêtres étaient ouvertes chez José Cambo.

Le léger bruit d'une respiration lui parvint. Le lampadaire du patio donnait un peu de clarté. Il arriva à distinguer l'intérieur de la pièce. Deux lits jumeaux, dont un seul était occupé. La jeune femme de Cambo dormait. Il distingua la forme de son corps, le reflet d'un pyjama soyeux.

Le fondé de pouvoir n'était pas encore rentré. Il n'était pas loin de minuit. Quatre heures plus tôt, il avait essayé de tuer Isabel Rivera. Lui avait-il fallu si longtemps pour faire son rapport ? Ou alors, en bon Espagnol, courait-il les bars seul, laissant sa femme à la maison ?

Une autre idée naquit dans la tête de Kovask. Et si le phalangiste se trouvait au magasin Erwein, *calle de San Luis* ? Le moment était bien choisi pour fureter dans les papiers de Rivera. Pendant la journée il ne pouvait trop s'y risquer. De plus la présence du délégué de la direction de Madrid exigeait de ne pas perdre de temps. Que pouvait-il chercher là-bas ? Rivera ne conservait presque pas de papiers compromettants.

Dans l'avenue, il héla un taxi. Il y avait encore beaucoup de promeneurs et de véhicules. Il se dit que les Sevillans devaient s'user à cette vie là.

La grille du magasin était en place, mais la porte du corridor voisin ouverte. Il sortit son automatique et tourna doucement la poignée qu'il trouva sur sa gauche. Elle céda. Il pénétra dans une arrière-boutique obscure, éclairée par une lumière venant d'un bureau proche.

Devant un coffre-fort, José Cambo compulsait des documents. Sur le coffre il y avait une épaisse liasse de billets de banque.

— Assassin et voleur ! En quelques heures, vous collectionnez les

forfaits, dit Serge Kovask d'une voix douce.

L'Espagnol sursauta, se retourna. Il regarda l'automatique, puis Kovask.

— Que faites-vous ici ?

Kovask hocha la tête :

— Je vois. Vous voulez bluffer jusqu'au bout.

— Cessez de me menacer avec cette arme ou j'appelle. Il y a des *serenos* (2) chargés de surveiller le magasin.

— Ne vous emballez pas. Isabel Rivera n'est pas morte. Elle a quitté sa villa et se réserve le droit de porter plainte contre vous.

Une lueur panique troubla le regard du fondé de pouvoir.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

En quelques enjambées rapides, Kovask le rejoignit et le gifla violemment. Jusqu'à ce que l'autre enfouisse son visage dans ses mains.

— J'ai assisté à la scène. Vous risquez gros, Cambo, malgré votre appartenance à la Phalange.

L'autre s'appuyait contre le mur, le regard haineux. Il remit en place les mèches calamistrées de ses cheveux.

— Mais la police ne récupérera qu'un cadavre si vous continuez. Inutile de jouer ! Vous savez qui je suis. Pourquoi je suis en Espagne. Votre gouvernement nous doit des garanties. Que lui importe la vie d'un José Cambo et de quelques autres phalangistes ?

Le fondé de pouvoir l'écoutait. Il suçait ses lèvres tuméfiées.

— Pour commencer, je peux téléphoner au délégué venu de Madrid et lui demander de faire un tour ici.

Il pointa le menton en direction de l'argent.

— Très habile de voler cet argent. Faire endosser à un mort la responsabilité d'un trou dans la caisse. Vous avez une certaine logique. Après la tentative de meurtre, vous avez risqué le tout pour le tout. Tout a raté. Maintenant, il faut payer. Voici ce que je vous propose.

José Cambo haussa les épaules.

— Rien ne pourra me convenir. Isabel ne me dénoncera pas.

Kovask consulta sa montre.

— Il est minuit et demi. Dans une demi-heure, elle appelle la police. À moins que je ne lui passe un coup de fil. Elle sait que c'est vous qui avez saboté la voiture de son mari.

Cambo perdit contenance.

— C'est faux.

Mordant, Kovask continuait :

— Je lui ai expliqué comment on avait fait éclater le pneu de la voiture grâce à une thermo bombe. Rivera laissait souvent sa DS ici, devant la porte. Rien ne vous était plus facile que de la saboter.

— Non. Ce n'est pas moi.

— Qui, alors ?

L'homme se tut et essuya la sueur de son visage avec sa manche.

— Vous couvrez certainement d'autres phalangistes. C'est normal. Je sais que vous risquez la mort en parlant. Mais d'un autre côté ce sera l'arrestation, le scandale. Peut-être établira-t-on la complicité de votre femme.

— Vous êtes fou. Maria n'a jamais trempé dans ces histoires.

— Admettons. Il reste la lettre apocryphe. On retrouvera le faussaire. Vous savez que la Phalange n'a plus la même audience ? L'ambassade américaine insistera pour que toute la clarté soit faite sur cette affaire. Il faudra un bouc émissaire. Vous. Et, même en prison, croyez-vous pouvoir échapper à vos amis ?

Cambo courba imperceptiblement les épaules.

— Comprenez-moi bien, Cambo. Je ne cherche pas à connaître le nom de vos chefs. Il n'y a qu'à demander cette information à Madrid pour connaître le nom du responsable local de votre parti. Vous êtes au courant des jeunes Allemands qui viennent s'entraîner dans ce pays ?

L'Espagnol baissa les yeux, prit un air blasé :

— C'est une vieille histoire. Une légende. La presse de certains pays s'est excitée sur ce sujet.

Kovask fit quelques pas vers lui.

— Vous êtes en train de vous moquer de moi. Je ne le supporterai pas. Une autre question. Qu'est venu faire le professeur Enrique Hernandez ici à Séville, avant-hier et hier ?

Le visage de Cambo exprima l'incompréhension totale.

— Le professeur Hernandez ? J'ignore complètement de quoi il s'agit. C'est un spécialiste du cancer, je crois.

— Et des lésions causées par la radioactivité. Ce voyage incognito, clandestins, est étrange. Pouvez-vous me donner une précision à ce sujet ?

— Non. Il se peut que le célèbre médecin soit venu à Séville, mais vous me l'apprenez.

— Préférez-vous répondre à ma première question ? Au sujet des jeunes gens allemands entraînés secrètement à la guerre subversive dans le sud de l'Espagne ?

Cambo resta silencieux. Brusquement, Kovask le prit par la cravate et l'attira à lui.

— Qu'espères-tu, mon petit salopard ? Tu cherches un moyen de te défilier au mieux pour ta tranquillité ?

— Lâchez-moi, vous m'étouffez !

Kovask continua de le secouer comme un prunier.

— Tu as un sacré culot. Tu as entendu parler de ce camp ?

— Je ne sais pas. Oui, peut-être ...

Il ne lâcha pas pour autant.

— J'ignore complètement où il se trouve. Non ... Arrêtez !

Son visage rougit violemment tandis qu'il ouvrait la bouche pour happer l'air. Il rua violemment avec ses jambes, mais Kovask le frappa avec le canon de son arme, lui éraflant une joue.

— Certainement dans la Sierra Morena, balbutia-t-il alors que Kovask relâchait son étreinte.

— Où ?

— Je ne sais pas exactement. Il y a quatre ou cinq camps de manœuvre dans la Sierra. L'un d'eux a certainement été utilisé.

— Non. Surtout pas un camp militaire. Plus sûrement un terrain moins connu.

Cambo soufflait comme un phoque. Il porta la main à sa joue, la retira pleine de sang. Il s'essuya avec sa pochette.

— Cherche bien dans tes souvenirs. As-tu vu certains de ces jeunes ?

— Il y avait un camp de vacances organisé par une société sportive allemande non loin d'ici, sur la rive droite du Guadalquivir. Non loin de la mer. Mais il ne s'y passait rien de spécial. Seulement des groupes de jeunes s'en allaient pour trois ou quatre semaines. Sous prétexte de visiter le pays.

— Continue.

— Les départs avaient toujours lieu en camion, vers le Nord.

Kovask sortit son paquet de cigarettes. L'homme refusa d'en prendre une.

— Trois ou quatre semaines ? Il faut loger ces jeunes gens. Leur présence ne peut passer inaperçue.

— Il y a des villages abandonnés dans la Sierra Morena. Certains sont inclus dans ces zones militaires interdites. Vous ne connaissez pas la Sierra. Vous pouvez faire trente, quarante kilomètres sans rencontrer âme qui vive. Il n'y a pas de route. Des chemins difficiles.

Kovask décida de pratiquer le système de la douche écossaise.

— Pourquoi as-tu tué Rivera ?

— Ce n'est pas moi.

— Qui alors ?

— Ce n'est pas la Phalange.

Kovask se rapprocha menaçant.

— Mais pour sa femme, c'était bien la Phalange ?

— J'étais le seul à pouvoir l'approcher sans être remarqué. J'ai reçu l'ordre hier au soir. Tout a été arrêté définitivement cet après-midi.

— L'ordre, d'où venait-il ?

— Je ne peux pas vous le dire. Vous l'apprendrez tôt ou tard.

— Ton chef local ?

Cambo se tut.

— Il y a collusion entre les Allemands instructeurs de ces jeunes et la Phalange ?

— Oui. Ce sont tous d'anciens camarades de combat. Nos chefs sont tous des vétérans de la Division Azul. Je n'ai jamais eu affaire avec les Allemands qui habitent ce pays. Je n'ai guère d'importance à la Phalange.

— Tu fais partie des troupes de choc ?

Cambo détourna le regard.

— Tu as trente-cinq ans. Trop jeune pour avoir participé à la Révolution. Mais par la suite, ton parti organisa des chasses aux rouges. Longtemps après la fin de la guerre. Pour entretenir le moral, en quelque sorte. Tu es un tueur. Vous arriviez à huit ou neuf chez un pauvre type choisi au hasard, parce qu'il avait été fiché quelque part sur un effectif de l'armée républicaine. Ils t'ont placé chez Rivera pour le surveiller ?

— Non, c'est par hasard que je me suis rendu compte de ses activités secrètes. J'ai prévenu mes chefs et nous avons découvert plusieurs choses.

— Lesquelles ? Qu'il appartenait à la C.I.A., le nom de son chef direct ?

— Oui.

— Et Juan Vico ?

Cambo haussa les épaules.

— C'est ensuite qu'on a su qu'ils avaient été en contact.

— Où est Vico ?

— Il doit être mort.

— Comment le sais-tu ?

Kovask avait compris la psychologie assez sommaire de cet homme. Ne pas exiger de lui le nom de son chef. Tourner en rond, en spirale plutôt, pour se rapprocher de la vérité et la cerner.

— Par hasard.

— Et Miguel Luca ? Aussi ? Que sont devenus leurs corps ?

— Je ne sais pas. On ne m'a pas tenu au courant de cette affaire.

— Ils avaient découvert le camp secret d'entraînement ?

— C'est possible.

— Quelle est la femme à la voix geignarde qui se trouvait chez les Rivera en leur absence et qui se faisait passer pour leur servante ?

À un signe imperceptible il devina qu'il avait fait mouche. Il fit un geste vers l'Espagnol.

— Une sympathisante, certainement.

— Nous allons partir tous les deux pour la Sierra Morena.

Cambo eut l'air effaré.

— C'est de la folie ! Nous ...

— Nous partons immédiatement. Vous avez une voiture ?

L'autre ne répondait pas. Kovask écrasa sa cigarette dans un cendrier.

— Écoute-moi, Cambo. Doña Isabel meurt d'envie de venger son mari. J'ai eu beaucoup de mal à l'empêcher de porter plainte. Il va bientôt être une heure. Que choisis-tu ?

Il précisa ses intentions :

— Si tu préfères cette solution, voici ce que je ferai. Je t'assomme et je téléphone à mon tour à la police qu'elle pourra te trouver ici. Ne compte pas avoir le temps de t'échapper.

— Jamais elle ne pourra prouver que j'ai essayé de la tuer.

— Je serai le témoin à charge et je mettrai tout le poids possible. En même temps, je ferai savoir à ton parti que tu t'es en partie déboutonné. Ils te laisseront tomber, trop heureux de trouver un bouc émissaire.

Cambo regarda autour de lui, comme s'il cherchait une issue à cet étai qui se refermait sur lui.

— Si tu réussissais à t'enfuir, en admettant que je sois assez maladroit pour que tu y arrives, n'oublie pas que dona Isabel n'est pas morte. La Phalange ne va pas te le pardonner.

L'homme se tourna vers un coin du bureau, et désigna une carte du sud de l'Espagne.

— Rivera avait marqué l'emplacement du camp là-dessus.

Mais Kovask ne le quittait pas des yeux.

— Si c'est une astuce pour essayer de t'esquiver, je vais te rouer de coups.

— Non. Regardez.

Il marcha vers la carte, pointa son doigt vers la partie de la Sierra au nord-ouest de Cordoue. Kovask s'approcha et aperçut un petit carré, d'un centimètre de côté environ, tracé sur la carte. Il passa son doigt dessus, mais le dessin était ancien, ne laissait pas de traces.

— Depuis combien de temps l'avez-vous découvert ?

— Hier matin. Rivera n'était pas ici. J'ai machinalement regardé la carte et j'ai vu ça.

— Et vous avez compris ce que ça signifiait ?

— Oui.

Kovask fronça le sourcil.

— Vous en avez parlé à vos chefs ?

— Tout de suite. En leur annonçant que Rivera m'avait annoncé qu'il ne serait pas là l'après-midi.

— C'est à la suite de votre coup de fil qu'ils ont décidé de le supprimer ?

— Certainement. Rivera rentrait d'une tournée de quelques jours, et sa voiture était en révision au garage Citroën. Il était facile de la saboter.

— Qu’avez-vous comme voiture ?

— Une Volkswagen.

Kovask pointa son arme.

— Tournez le dos.

Cambo obéit avec un regard affolé. Kovask feuilleta l’annuaire pour chercher le numéro du Madrid. Quand il l’eut, il frappa l’Espagnol sans trop de violence. Pendant qu’il titubait, il demanda rapidement l’hôtel. Cambo ne pouvait avoir entendu. Il frottait son oreille droite écrasée par la crosse.

Isabel lui répondit tout de suite. Elle parut heureuse de l’entendre.

— Tout va bien, dit-il, mais je m’absente de Séville jusqu’à demain matin.

— Bien, dit-elle.

— Ne bougez pas d’où vous êtes. Je vous téléphonerai demain matin vers sept heures.

— Demain, sept heures, répéta-t-elle.

— Si je ne le faisais pas vous pourrez téléphoner à la police au sujet de José Cambo.

Elle hésita à peine.

— Bien. Je le ferai.

— Merci. À demain.

Il raccrocha.

— Je veux bien désormais vous considérer comme un allié plus ou moins sincère. Je serai correct avec vous, mais j’espère que vous avez entendu cette conversation ?

Cambo se retourna lentement.

— Doña Isabel tiendra parole. Personne ne peut rien pour vous. Elle ne risque pas d’être découverte.

Il désigna le coffre :

— Refermez-le et partons.

— Je voudrais boire un verre d’eau. Il y a un lavabo dans l’arrière-boutique.

— D’accord. Autre chose.

Kovask sourit :

— Je suis bon tireur.

CHAPITRE VIII

Ils suivirent la Nationale 630 pendant une bonne demi-heure avant de s'engager dans la *carretera* 421. Cambo conduisait bien, et Kovask, assis à côté de lui, consultait sa carte de temps en temps. De Séville au camp clandestin, il évaluait la distance à cent vingt kilomètres, dont quatre-vingts de bonnes routes. Ensuite, ils ne pourraient emprunter que des voies communales.

Sur la carte prise dans le bureau de Rivera n'étaient mentionnées que les routes principales. Il devait se reporter à une carte routière. Il contrôlait leur avance grâce au totalisateur. Quand celui-ci indiqua qu'ils se trouvaient à soixante-quinze kilomètres de leur point de départ, il demanda à l'Espagnol de ralentir.

— Nous devons prendre une petite route sur notre gauche. Elle s'enfonce dans la montagne avec des montées de douze pour cent.

À la sortie de Séville il avait fait faire le plein et s'était assuré du niveau de l'huile. La voiture était récente et en parfait état.

Cambo s'était dépouillé de ses réticences et de sa frousse au fur et à mesure qu'il s'éloignait de Séville. Kovask restait quand même sur ses gardes. Ce pouvait être une attitude pour endormir sa méfiance.

— Nous allons trouver quelques villages, un petit centre de mines de plomb, puis plus rien. Quelques misérables fermes et des troupeaux.

Il raconta un souvenir personnel du temps où il venait camper dans la montagne.

— Nous sommes tombés sur un troupeau endormi en plein milieu de la route. Nous avons une vieille Hispano qui s'essouffait dans les côtes. Le berger dormait au milieu du troupeau et refusait de nous laisser le passage. Ils s'étaient installés là parce que la route conservait mieux la chaleur du jour. Dans la nuit, il n'est pas rare qu'il gèle, même en plein été.

Arrivé à un carrefour il s'arrêta et Kovask chercha sur sa carte.

— À droite.

— Vous avez vu la route ?

Les phares éclairaient une sorte de chemin à flanc de montagne. Il devait avoir quatre mètres de large environ.

— Si nous rencontrons un autre véhicule, je ne sais pas comment nous ferons.

— Allez toujours.

Ils roulaient à vingt à l'heure et la suspension de la Volks souffrait beaucoup.

— Le retour sera encore pire, murmura Cambo. Il nous faut être à Séville à sept heures. À moins que, comme récompense, vous ne me réserviez une surprise désagréable.

— Je tiendrai parole, dit Kovask. Il suffit d'atteindre un centre civilisé pour pouvoir téléphoner.

Ils passaient le long d'une maison accrochée à la montagne.

— Je connais ces gens, dit Cambo. Ils nous ont vendu du lait de chèvre, l'an dernier.

— Cette maison est abandonnée, dit Kovask.

— Il n'y a qu'un an alors. Je suis passé ici avec ma femme l'an dernier. À pied.

Kovask lui lança un regard perçant :

— Je croyais que vous ne connaissiez pas cette route.

— Ça vient de me revenir brusquement.

— Arrêtez-vous.

L'autre obéit, se tourna vers lui.

— Qu'y a-t-il ?

— Descendez. Et attention à vous !

Dans le vide-poche, il avait repéré une lampe-torche et la prit.

— Nous allons à la maison.

Ils revinrent en arrière, cinq cents mètres environ. Kovask éclaira une porte entrouverte, à moitié arrachée de ses gonds.

— Cette maison est abandonnée.

À l'intérieur, la pièce principale était vide. La couche de poussière n'était pas très épaisse.

— Il n'y a pas très longtemps, dit Cambo en désignant un calendrier.

Le feuillet indiquait la date du 8 juin, soit dix jours plus tôt.

— Curieux, dit-il. Ces gens ont tout laissé. Pourtant, ils paraissaient vouloir finir leurs jours ici. Ils avaient un grand troupeau.

— Nous sommes à une vingtaine de kilomètres du camp, dit Kovask. Y a-t-il d'autres maisons plus loin ?

— Une sorte de hameau. Une poignée d'habitants. L'un d'eux tient une sorte de posada infecte.

— Combien de kilomètres ?

— Je l'ignore. Une bonne demi-heure de route.

Un peu plus loin, un kilomètre environ, il freina brusquement. Un tronc d'arbre barrait la route. C'était un pin et il avait gardé toute sa verdure.

— La foudre, peut-être, dit Cambo.

Ils descendirent de voiture. La lampe de Kovask éclaira le pied. Il gratta de la pointe du soulier les traînées de terre qui cachaient les

coups de hache.

— Abattu depuis quelques jours. Je suppose qu'il a fait aussi beau ici qu'à Séville et que ce n'est pas la foudre.

— Que voulez-vous faire ?

— Continuer.

Cambo restait immobile.

— Vous croyez que c'est prudent ?

— Pour le moment, oui. On ne nous présente que des obstacles naturels. Il se peut que plus loin nous trouvions un rocher sur le chemin. Le touriste ordinaire se découragerait et ferait demi-tour.

Il désigna la nuit derrière lui.

— Ne venons-nous pas de dépasser un endroit plus large où un véhicule peut manœuvrer ?

— Justement, en continuant nous prouvons que nous ne sommes pas des touristes ordinaires.

Kovask eut un rire sec.

— Je n'ai aucune inquiétude. Je suis en compagnie d'un Phalangiste. Dans l'armée – en supposant que ce soit l'armée qui surveille le coin – ils aiment bien le parti.

Cambo haussa les épaules.

— Phalangiste ou pas, ils ne nous laisseront pas passer. Surtout vous.

— Aidez-moi à pousser cet arbre. Ce ne doit pas être impossible.

Il leur fallut une vingtaine de minutes pour le déplacer suffisamment. Cambo consulta sa montre. Kovask en fit autant. Il était trois heures et demie.

— Jamais nous ne serons à Séville pour sept heures.

Nous trouverons bien un endroit pour téléphoner. On continue.

Un peu plus loin la route s'encaissait dans un col, avant de descendre pendant deux ou trois kilomètres. La sortie de la passe était barrée.

Kovask trouva des traces de pneus. Les camions pouvaient passer, mais une voiture particulière non. Cambo parut satisfait de cette constatation, mais l'Américain le fit déchanter.

— Nous continuons à pied.

— Il nous faudra des heures.

— Le camp ne se trouve plus qu'à sept ou huit kilomètres. Ce hameau dont vous m'avez parlé ?

— En bas. À cinq minutes.

— Allons jusque-là.

Ils approchaient des maisons qui formaient une masse sombre, dans la nuit plus claire à l'approche de l'aube, quand une voix cria :

— *Alio ahi ! Quien vive ?*

La culasse d'un fusil fut manœuvrée. Cambo expliqua qu'ils étaient

des touristes et cherchaient un gîte.

— *La contrasena* ? répondit la sentinelle.

Cambo protesta, demanda à parler au chef de poste. Le soldat sortit un sifflet à roulette dont les roulades se répercutèrent dans toute la montagne.

— *Que posa* ?

C'était le sous-officier qui arrivait, une puissante lampe électrique à la main.

— Tâchez d'obtenir le maximum de renseignements, dit Kovask à l'oreille de Cambo.

Ils furent pris dans le faisceau du réflecteur.

— Avancez ici. Que faites-vous dans cette zone ? Vous n'avez pas vu les écriteaux ?

— Non.

C'était vrai.

— Qui êtes-vous ?

Cambo se nomma, présenta Kovask.

— Nous nous sommes égarés et nous cherchions une auberge. Il a fallu que nous abandonnions notre voiture un peu plus haut, à la passe.

— Vous avez des papiers ?

Kovask sortit son passeport. Cambo lui, prit sa carte du parti dans son portefeuille. En la voyant, l'homme se radoucit.

— Excusez-moi, señor, mais les ordres sont formels. Personne ne peut pénétrer dans cette zone. Il faudrait un laissez-passer du Ministère de la Guerre.

— Mais, enfin, je suis déjà venu ici l'an dernier et ...

— La région a été évacuée depuis, señor.

— Mais pourquoi ?

— Des glissements de terrain très dangereux. Il paraît que plusieurs maisons ont été déjà englouties.

La raison était excellente puisqu'il y avait eu des cas semblables dans la région après de fortes pluies. Seulement la saison était très sèche.

— Alors, il nous faut retourner ?

— Oui, señor.

— Mais pour aller à Bermez ?

— Il faut faire le grand tour, señor. Tous les chemins sont interdits à vingt kilomètres d'ici.

Cambo joua le jeu jusqu'au bout.

— Mais pourquoi une autorisation du Ministère de la Guerre et non de l'Intérieur ?

Le visage du sous-officier se ferma.

— Je ne sais pas, señor. Nous pouvons vous aider à faire demi-tour.

- Nous nous débrouillerons tout seuls.
- Je dois m'assurer de votre départ, señor.

Cambo s'accrocha :

- Êtes-vous un poste autonome, ou y a-t-il un P.C. ?
- Le colonel est installé à quelques kilomètres d'ici.

Ils évitèrent de relever cette dernière précision. Elle suffisait à établir que l'affaire était d'importance.

— Normalement, je devrais vous retenir et attendre l'arrivée d'un officier. Je vais prendre vos noms et vos adresses.

La carte de la Phalange avait quand même bien arrangé les choses. Le sous-officier nota scrupuleusement tous les renseignements avant de les accompagner jusqu'à la passe. Le demi-tour fut favorisé par la présence des soldats dans cette passe étroite.

Cambo poussa un soupir de soulagement quand ils eurent roulé jusqu'à l'arbre coupé.

— Cette affaire viendra certainement aux oreilles de mes chefs. Je risque très gros. Il ne me reste plus qu'à quitter l'Espagne le plus vite possible.

— Ce sera préférable à une arrestation, dit tranquillement Kovask.

— Je ne m'attendais pas à ça, sinon j'aurais refusé de vous accompagner, malgré vos menaces. Un régiment et un colonel pour surveiller cette zone ... Il faut que ce soit terriblement important.

— C'est ce que je pense, dit l'Américain. Je crois que nous avons mis le doigt en plein mille. Je vous suis reconnaissant de ce résultat, Cambo. Je vous aiderai peut-être à vous en sortir. Si j'arrive à mes fins, la Phalange va se trouver dans de grandes difficultés et ils penseront plus à sauver leur propre peau qu'à vous poursuivre. Il sera inutile de quitter l'Espagne. La société Erwein vous enverra dans une ville du nord.

Cambo restait soucieux.

— Vous ne me croyez pas ?

— Si. Mais seul contre la Phalange, vous ne réussirez pas.

— Vous oubliez que j'ai derrière moi mon pays. L'affaire est très grave. Votre pays veut participer à l'O.T.A.N.. Si je prouve que la Phalange entretient des camps pour néo-nazis, votre gouvernement va prendre des sanctions énergiques.

Cambo roula quelques minutes en silence, avant de déclarer d'une voix morne :

— C'est la seule chance qui me reste. Que soit détruit cet idéal pour lequel j'ai vécu depuis une vingtaine d'années. C'est pire qu'un lavage de cerveau. Je ne pourrai plus jamais penser comme hier sans me faire l'effet d'être un velléitaire. Tout recommencer de zéro !

Kovask n'écoutait pas. Il brûlait d'impatience de découvrir l'avenir. Il pressentait vaguement quelque chose d'extraordinaire.

— Cinq heures, dit Cambo. Il nous reste juste deux heures.

— Nous aurons bientôt meilleure route. L'heure est matinale et nous ne rencontrerons personne. Vous pousserez à fond.

La nuit fondait rapidement. Cambo conduisait comme un fou sur le chemin à flanc de montagne. Un peu plus loin, l'état de la chaussée s'améliorerait. Kovask alluma une cigarette.

— Votre femme vous aura attendu toute la nuit, dit-il soudain.

— Elle a l'habitude... dit Cambo entre ses dents...

Kovask eut une illumination.

— C'était elle, n'est-ce pas, chez Rivera ? Elle qui fouillait les lieux, parce qu'elle les connaissait bien ?

— Oui, dit Cambo.

L'Américain sourit. Les progrès avaient été nets au cours de cette nuit. Cambo jura et la voiture dérapa soudain.

— Crevé !

À terre ils constatèrent avec stupeur que les quatre pneus étaient à plat. Comme Kovask se redressait, un choc brutal l'écrasa au sol. Il jura en pensant à Cambo dont il ne s'était pas suffisamment méfié.

CHAPITRE IX

Son inconscience ne parut durer que quelques secondes, mais quand il eut repris ses esprits, il découvrit qu'on l'avait transporté dans une sorte de grange. Elle ne devait pas être très éloignée du chemin.

L'homme qui le surveillait, une mitraillette à la main, n'était pas Cambo. Ce dernier était collé contre le mur de terre de la grange, l'air inquiet. Il n'était pas attaché cependant.

Leur gardien avait une matraque attachée à la ceinture. Ainsi le fondé de pouvoir n'était pour rien dans cette agression. Il pensa ensuite aux quatre pneus crevés. Ils étaient tombés dans un guet-apens.

Un homme grand et gros entra. Son visage était lourd, dédaigneux, une réplique de celui du général Franco. Ses yeux étaient cernés. À la boutonnière de son veston il portait l'insigne de la Phalange. Le joug et les flèches. Il bombait le torse. Il était fier de son appartenance au Parti.

Il regarda Kovask qui avait réussi à s'asseoir malgré ses mains liées dans le dos. Puis il se tourna vers Cambo.

— S'il m'avait fallu jurer d'une fidélité, c'est de la tienne que je l'aurais fait.

Cambo le regardait fixement.

— Je n'ai pas trahi, don Julio. Cet homme m'a menacé.

— Tu as commis plusieurs bêtises cette nuit. D'abord, la femme de Rivera n'est pas morte et, de plus, elle a disparu.

— Oui, don Julio. C'est pourquoi j'ai été obligé d'accepter les propositions de l'Américain. Doña Isabel doit téléphoner à la police si nous ne sommes pas de retour à sept heures.

Julio regardait Cambo d'un air songeur.

— Lui seul sait où elle se trouve.

— Tu n'étais pas obligé de l'emmener jusqu'au camp. Tu aurais pu te débrouiller différemment.

— Il est très rusé, señor Lagrano. Il fallait que nous soyons de retour avant sept heures.

Kovask notait le nom. Julio Lagrano. Il était intrigué par l'attitude du fondé de pouvoir. Ce dernier ne l'accablait pas tellement. Le menace suspendue sur sa tête le faisait certainement réfléchir.

— Que sait-il exactement ?

— Peu de chose. La plus grave concerne le professeur Enrique

Hernandez.

Malgré son flegme, le gros homme tressaillit.

— Où en est-il ?

— Il a appris que le professeur avait séjourné quarante-huit heures et incognito à Séville. C'est tout.

Julio Lagrano jeta un coup d'œil à Kovask. Ce dernier resta impassible.

— C'est quand même beaucoup. Toi, que lui as-tu révélé ?

— Simplement l'emplacement du camp.

— Bon. Tu voulais revenir à Séville sans que cette femme ait téléphoné pour porter plainte. Que comptais-tu faire ensuite ?

Cambo répondit du tac au tac :

— Rechercher cette femme et la tuer. Lui aussi, je l'aurais tué. J'ai eu peur, je l'avoue, mais j'ai quand même limité les risques.

Julio Lagrano l'écoutait avec attention et Cambo parut reprendre du courage.

— C'est pourquoi je n'ai pas hésité à donner mon nom et celui de l'Américain au sous-officier qui commande la passe dans la montagne. Si j'avais voulu vraiment trahir, je n'aurait pas montré ma carte du parti.

— Tu sais que j'ai été tout de suite prévenu.

— Je n'en espérais pas tant.

— Le sous-officier a fait un rapport immédiat. Par chance, le colonel est phalangiste. Il savait comment me toucher rapidement. Je suis parti tout de suite. Je savais que vous perdriez du temps dans la montagne. Nous sommes arrivés ici quelques minutes avant vous. Nous entendions votre moteur dans la Sierra. Le temps de jeter des poignées de clous et de nous cacher, vous étiez là.

Il sortit un cigare de sa poche et l'alluma.

— Maintenant, quand tu dis que tu n'en espérais pas tant, tu te vantes un peu, non ? Doña Isabel ne verra pas revenir l'Américain et avertira la police. Tu sais que nous ne collaborons plus aussi étroitement, elle et nous. Ils seront obligés de t'arrêter, de te questionner sur cette tentative de meurtre, sur la mort de Rivera.

Le visage de José Cambo se décomposait.

— J'ai essayé l'impossible.

— À moins que nous ne lui fassions dire où se trouve cette femme.

Cambo ne regarda pas Kovask.

— Je crois que ce sera difficile.

— On peut essayer.

José cassa son bras pour regarder l'heure.

— Cinq heures trente. S'il tient seulement une demi-heure, il aura gagné. Il nous faudra bien une heure pour joindre Séville.

Le chef phalangiste laissa peser sur lui son regard inquietant.

— Désires-tu le prévenir ? Tu fais comme si tu avais intérêt à ce qu'il ne parle pas.

— Vous savez bien qu'il n'en est rien.

L'homme à la mitraillette était indifférent à cette conversation. Immobile devant la porte, il surveillait Kovask et couvrait son chef par rapport à Cambo. Le reste paraissait peu lui importer. Il portait la chemise bleue des phalangistes.

— Quelle preuve possède cette femme contre toi ?

— Son témoignage et la lettre où son écriture a été imitée.

Julio Lagrano fronça le sourcil.

— Évidemment. On ne peut descendre tout le monde pour te sauver la mise. S'ils retrouvent le faussaire, tu es perdu ?

— Oui, puisque c'est à moi qu'il a remis cette lettre.

C'était à se demander si José Cambo était complètement idiot. Ne comprenait-il pas que ses amis s'étaient arrangés pour qu'en cas de pépin tout retombe sur lui ? Il ne paraissait pas en être persuadé.

— Cet homme assistait à la scène, dit le fondé de pouvoir en désignant Kovask.

— Tu en es sûr ? C'est un témoin à charge, alors.

L'Américain, avec un frisson intérieur, soupçonnait le gros homme de vouloir amener Cambo à une évidence. Sans se hâter, il s'efforçait de lui faire oublier la menace suspendue sur sa tête, jusqu'à ce que l'autre accepte de recommencer sa tentative de meurtre, mais sur lui, Kovask. Cambo était un instrument dans les mains du parti. Il finirait par se soumettre une fois de plus.

— Pour plusieurs raisons nous ne pouvons laisser cet homme en vie, continuait le gros homme. D'abord il connaît beaucoup trop de choses nous concernant. Il y va de l'avenir de notre pays. L'emplacement du camp doit être ignoré de tous. Ce qui s'est passé là-bas ne regarde que nous.

Kovask dressa l'oreille à ces dernières paroles. Que signifiaient-elles ? Il avait supposé quelque chose d'énorme et ne paraissait pas s'être trompé.

— S'il disparaît, doña Isabel ne pourra prouver ta culpabilité. Nous tâcherons de fermer la bouche du faussaire.

Cambo l'écoutait avec intérêt. Il paraissait même reprendre du poil de la bête.

— On peut même te trouver un alibi, prouvant qu'à l'heure de cette agression tu te trouvais ailleurs en compagnie de plusieurs personnes dignes de foi ! On la prendra pour une mythomane dont l'esprit a été détraqué par la mort brutale de son mari.

Le visage de Cambo s'éclairait progressivement. Kovask se tenait à quatre pour ne pas le traiter d'idiot.

— Vraiment, ce serait possible ? balbutia le fondé de pouvoir.

Croyez-vous que ce serait possible ?

Julio Lagrano ne s'engagea pas beaucoup :

— Pourquoi pas ?

— Il faut le tuer. Faire disparaître son corps.

— C'est très facile ici. Derrière la grange il y a un puits à sec. Il n'y aurait qu'à jeter quelques cailloux dessus pour qu'on ne le retrouve jamais.

Cambo eut un regard fuyant pour Kovask ... Ce dernier n'eut aucune réaction. Il contrôlait sa respiration pour garder tout son calme. Dans quelques minutes, tout serait fini. Cambo allait comprendre ce qu'on attendait de lui. C'était tout ce qu'il était capable de comprendre, d'ailleurs. Il était aveuglé au point de ne pas se rendre compte qu'il n'était qu'un jouet entre les mains du gros Julio Lagrano.

Lui clamer la vérité n'aurait servi à rien. Maintenant, il était trop tard. Si Cambo reculait, ce seraient les autres qui opéreraient à sa place.

Lagrano sortit l'automatique de Kovask, vérifia le chargeur.

— Un joli petit engin. De faible portée, mais dangereux quand même à courte distance.

— Oui, don Julio.

— Tu es un bon tireur. Tu nous l'as souvent prouvé !

Cambo eut un rire plein de vanité. Devant la porte l'homme à la mitraillette s'intéressait à la conversation.

— Tu acceptes de le descendre ?

— Oui. C'est le seul moyen de me racheter.

Kovask avait l'impression très nette que Cambo en rajoutait un peu trop. Lagrano lui tendit le pistolet.

— Tiens. Inutile d'attendre plus longtemps.

Cambo regarda l'arme, ôta le cran de sûreté et marcha vers Kovask. Le phalangiste était très intéressé par ce qui se passait. Le fondé de pouvoir n'était plus qu'à deux mètres de sa victime. L'Américain bougea.

— Attention, Cambo, il va essayer de te foncer dessus !

José ricana. Il s'approchait toujours.

— Vous êtes un imbécile, Cambo. Ce sont eux qui vous ont possédé.

Lagrano s'énervait, trouvait que ça durait.

— Tire, mais tire donc !

Alors Cambo pivota brusquement et tira sur le phalangiste à la mitraillette. Ébahi, Kovask vit l'homme s'écrouler en avant, une balle entre les deux yeux.

Le gros chef phalangiste se mit à courir vers la porte, mais une autre balle l'arrêta net. Il poussa un cri et tomba en travers de la sortie.

Cambo fit sauter l'automatique dans sa main.

— Une arme de précision !

Se tournant vers Kovask :

— Je ne suis pas aussi bête que j'en ai l'air, señor. Depuis le début, c'est moi qui ai mené Julio Lagrano à me faire cette proposition.

En défaisant les liens de l'Américain, il expliquait :

— J'ai très bien compris qu'ils se débarrasseraient de moi ou me laisseraient tomber avec, en plus, votre cadavre sur les bras. Un coup de fil anonyme à la police, et on aurait découvert votre corps au fond du puits, plus, certainement, quelque objet compromettant m'appartenant. La police aurait pensé que je m'étais débarrassé d'un témoin gênant de ma tentative sur doña Isabel.

Kovask frottait ses poignets.

— Vous allez rester ici. Je vais me servir de leur voiture pour téléphoner à la jeune femme. Y a-t-il un endroit où ce soit possible ?

— Une station-service à l'embranchement de la C. 421 et de la Nationale 630. Vous pouvez y être en une demi-heure.

Kovask se pencha sur Lagrano. Il espérait le trouver en vie mais la balle avait dû atteindre le cœur.

— Bigre, vous tirez bien ! Dommage, car il nous aurait certainement fourni quelques renseignements.

— Je les fais disparaître dans le puits pendant votre absence ?

Kovask fouilla l'homme mais ne trouva rien d'intéressant. Seulement un revolver à crosse de bois sous l'aisselle gauche.

— Je crois qu'il vaut mieux s'en débarrasser. Je pense aussi à une chose, je vais emporter les quatre pneus de la Volkswagen.

Cambo regarda sa montre.

— Ce sera vite fait, dit l'Américain. Nous ne pouvons laisser votre voiture ici. Nous reviendrons avec les deux et laisserons celle de Lagrano dans un coin désert.

Les quatre pneus furent démontés en dix minutes. La voiture reposait sur ses planches trouvées dans la vieille grange. La voiture de Lagrano était une Porsche Carrera. Rien d'étonnant à ce qu'ils soient venus si vite à leur rencontre. Elle pouvait atteindre le deux cents sur route.

De fait, il atteignit rapidement la station-service. Le pompiste lui indiqua le téléphone. Il était six heures quarante-cinq.

Isabel Rivera lui répondit d'une voix ensommeillée.

— J'ai fini par m'endormir, dit-elle, comme si elle s'excusait.

— Vous avez bien fait. Je vais rentrer à Séville. Pourrai-je vous voir avant midi ? Je pense que vous pouvez regagner votre domicile.

— C'est ce que je comptais faire, dit elle.

Le pompiste avait l'air affolé, devant la montagne de pneus.

— *Madré mia !* Que vous est-il arrivé ?

— Des gamins avaient dû jeter des clous sur la route, au village précédent.

L'employé démonta une roue, fit la grimace.

— Il y a certainement plusieurs trous. Il vaut mieux changer les chambres. Je crois que j'en ai quelques-unes.

Finalement, il n'en trouva que trois, et encore n'étaient-elles pas tout à fait du diamètre.

— En roulant doucement, ça ira.

Quand Kovask retrouva Cambo il était huit heures. L'Espagnol avait remonté la roue de secours pour gagner du temps.

— J'ai cru que vous ne reviendriez pas.

— Pourquoi ?

— Maintenant, je ne vous suis d'aucun intérêt. Quand les amis de Lagrano vont découvrir sa disparition, je vais devenir un homme traqué.

— Je vous ai promis de vous aider. Je le ferai.

Cambo désigna le chemin.

— Je l'ai balayé. Les deux corps sont dans le puits. Je l'ai rempli de pierres. Il n'était pas très profond. J'ai jeté de la terre et secoué les graines d'une plante dessus. Si personne ne vient d'ici à quelques jours, l'endroit sera invisible.

— Qui était l'homme à la mitraillette ?

— Un des gardes de la propriété de Lagrano. Il possède un immense *cortijo* à quelques kilomètres de Séville. Il est très riche. Au point d'avoir un avion personnel.

— C'est le chef responsable de la Phalange ?

— Pour toute la région de Séville, et il a beaucoup d'audience à Madrid. Il fréquentait beaucoup d'Allemands. Soit d'anciens nazis réfugiés en Espagne depuis la défaite, soit de nouveaux venus : industriels ou hommes d'affaires.

Ils remontaient les roues tout en discutant.

— Je peux obtenir une liste des principaux chefs nazis réfugiés en Espagne. Pourriez-vous en pointer quelques-uns ayant eu des relations avec Lagrano ?

— Certainement.

— Les jeunes gens allemands transitaient-ils par chez lui ?

— Oh, non ! Il était trop prudent pour se compromettre de la sorte. Vous avez pu le juger. Il avait une mentalité de lâche. La balle l'a frappé dans le dos. J'en suis très satisfait, d'ailleurs. Tout à l'heure, avant qu'ils ne nous capturent, je vous disais que ce serait dur d'oublier. C'est faux. Je crois, au contraire, que je vais revivre. Si mes anciens amis m'en laissent la possibilité.

L'un derrière l'autre, ils rentrèrent à Séville. Kovask abandonna la Porsche dans le faubourg nord et monta à côté de José Cambo.

— Vous allez rentrer chez vous, prendre vos affaires les plus précieuses, avertir votre femme. Je vais téléphoner pour vous trouver

un abri momentané.

Il lui donna rendez-vous dans une heure et demie.

— Devant la cathédrale.

Cambo le laissa à quelques centaines de mètres de son hôtel. Quand il l'atteignit il vit la silhouette d'un jeune voyou en blue-jean et en marinière. Il sourit et pénétra dans le hall. Une fois dans sa chambre, il se rase, prit une douche et commanda un déjeuner très confortable.

Ce n'est qu'ensuite qu'il téléphona   Duke Martel, le mit au courant des derniers événements. Martel commença de le prendre mal :

— C'est de la folie ! Vous ne savez pas à qui vous vous attaquez.

— Si, mais il ne pouvait en être différemment. Maintenant,  coutez-moi bien. Il faut qu'un avion de la base de Cadix survole le camp.

— Les autorités espagnoles vont protester.  a va faire un sacré scandale !

Kovask poursuivait, inébranlable :

— Que le pilote prenne des photographies et emporte un scintillomètre avec lui. Pour ce dernier point, je ne suis pas certain, mais que ce soit fait. Il me faudrait les résultats avant la nuit. J'irai les chercher moi-même à Cadix.

—  coutez, Kovask, êtes-vous sûr de vous ?

— Absolument ! C'est très grave et nous allons, j'en mettrais ma main au feu, faire une découverte spectaculaire. Laquelle ? Je n'en sais rien moi-même.

Ensuite il parla de Cambo, expliqua sa situation. Martel lui demanda quelques secondes, puis lui communiqua une adresse à Madrid.

— Qu'il s'y rende sans tarder et attende la suite des événements. Je vais toucher la société Erwein pour qu'elle ferme les yeux pendant quelque temps. Croyez-vous qu'il soit récupérable pour nous ?

— C'est possible. Mais « donnez du temps au temps ». C'est un proverbe du cru, je crois.

Il raccrocha, descendit dans le hall en pensant à son suiveur. Il retrouva sa Mercedes au garage, sortit sans essayer de se cacher. Il vit le garçon à la marinière sursauter et se mettre à courir. Il appuya sur l'accélérateur et se noya dans la circulation.

Quand il aperçut la voiture de José Cambo, il chercha un endroit pour stationner et revint à pied. L'Espagnol était au volant avec sa femme à ses côtés. C'était une jolie fille, mais, pour l'heure, son visage était triste. Ce départ précipité devait la décontenancer.

Cambo écouta les instructions que lui donnait Serge Kovask. Ce dernier conclut en lui demandant s'il avait de l'argent. L'autre rougit à ce rappel involontaire de son fric-frac de la nuit dernière.

L'Américain le prit à part.

— Y avait-il des papiers importants dans ce coffre ?

— Non, absolument pas. Il ne contient que des documents concernant la compagnie Erwehn.

La Volkswagen se perdit rapidement parmi les autres voitures et l'Américain regagna la sienne. Au moment de démarrer, dans le rétroviseur il aperçut, juché sur une petite moto rapide, le garçon au blue-jean et à la marinière.

Néanmoins, il décida de se rendre chez Isabel Rivera. Son suiveur resta fidèlement derrière lui. Mais quand il s'arrêta ostensiblement devant la villa de l'avenue de Rome, il avait disparu. Kovask en resta songeur.

CHAPITRE X

Après une sieste de cinq heures qui le remit complètement en forme, Serge Kovask prit la route de Cadix à la fin de l'après-midi. La chaleur était encore lourde, mais la lumière, elle, se tamisait et il fit un voyage agréable. Il s'arrêta devant l'immeuble de l'Amirauté, d'une blancheur éclatante comme toute la ville à la tombée de la nuit.

En croisant les uniformes dans le hall il se sentit ragaillardi. Un regret fugace l'effleura. Depuis deux ans, il n'appartenait plus au personnel navigant. D'abord le Service de Renseignements de la Navy, l'O.N.I., maintenant la C.I.A.. Un planton lui désigna l'étage et le bureau du Commander Brandt, chef de la section espagnole de l'O.N.I..

L'homme l'attendait dans son bureau climatisé, une courte pipe vissée à des dents presque toutes recouvertes d'or, le cheveu ras et gris, la gueule énergique.

— Salut, transfuge ! Heureux de vous connaître.

Il lui désigna un fauteuil.

— On boit le verre de l'amitié naissante avant de commencer le boulot ?

— Si vous voulez, dit Kovask en souriant.

— Saurez jamais ce que vous me devez. Envoyer un « Skywarrior » survoler la *Sierra Morena* pendant une demi-heure ! Ça hurlait dans tous les coins.

Depuis le bureau, on apercevait, ancrées au large, quelques unités de la Navy, dont un porte-avions, un croiseur et deux destroyers.

— Le contre-amiral est venu dans ce bureau. Oui, mon vieux. Sans prendre l'ascenseur, tellement il était hargneux. Heureusement, d'ailleurs, car, arrivé ici, il n'a pu piper un seul mot. Finalement, au bout d'une demi-heure, ils étaient cinq ou six gros bras qui s'agitaient devant moi. Deux Commodores, plus quelques Captains qui hurlaient avec les loups. Derrière moi, le pilote qui avait été choisi se fendait drôlement la poire.

Il leva son verre et le but d'un trait.

— Choisi pour la diversité des sanctions prises contre lui depuis son affectation au porte-avions « McDonald ». Le genre de type capable de survoler la cathédrale de Séville et d'y lâcher quelques drapeaux rouges au passage. Un fondu, quoi, mais un as ! Il sait ce qui l'attend, maintenant. Il faudra marquer le coup.

Le Commander Brandt haussa les épaules.

— Remarquez que personne ne sera dupe, d'un côté comme de l'autre. Maintenant ...

Il regarda Kovask en se frottant le menton.

— Il faudra bien, si on me le demande, que je donne l'origine de cette affaire !

— C'est-à-dire moi ?

— Oui. Et je crains que ça ne barde pour vous.

Kovask fronça les sourcils.

— Que voulez-vous dire ?

— Les photographies ne révèlent pas grand-chose. Des terres dénudées, quelques camions dissimulés sous du feuillage. Rien de passionnant.

Il prit une chemise sur son bureau, la lança sur les genoux du lieutenant de vaisseau. Ce dernier l'ouvrit. Elle contenait une vingtaine de clichés format 24 X 18. Le Commander, qui le surveillait du coin de l'œil, fut surpris par l'expression satisfaite de son visage.

— Hey ? On dirait que ça vous convient. M... alors, moi qui croyais ...

Kovask étudiait une sorte de plateau dont quatre photographies reconstituaient la totalité. Il devait faire une dizaine de kilomètres carrés. Ce que découvrait Kovask, c'étaient de profondes excavations dont l'une creusait la rocaïlle, semblable à un gouffre. À côté, on apercevait un point sombre, comme de la ferraille entremêlée.

— Pouvez-vous faire agrandir ce point-là ?

— Facile. Dans un quart d'heure ce sera fait.

Un planton vint chercher photographie et instructions.

— Ce pilote avait bien embarqué un scintillomètre ?

— Oui, dit Brandt. Mais la mission a eu lieu dans l'après-midi, et les gars de la section nucléaire sont en train de mettre en clair les résultats du baldwinographe. Le pilote ne pouvait se servir d'un appareil ordinaire.

Il regarda Kovask.

— N'allez pas me dire que les Espagnols ont inventé la bombe atomique et l'essaient dans la Sierra ?

— Non. Je n'ai encore aucune idée précise. Seulement, si ce que j'attends se confirme, vous allez avoir un sacré travail, Commander. Voulez-vous téléphoner à la section nucléaire ?

— Elle travaille à bord du « McDonald ». Je vais essayer de les faire activer.

Il décrocha son téléphone, attendit une minute avant d'entrer en communication avec le porte-avions. Son visage mobile prit une expression de contentement.

— Très bien. Nous les attendons.

Il raccrocha, s'adressa à Kovask :

— Les résultats sont en route. Le gars ne m'a pas précisé leur nature.

La photographie revint. Le point précis avait été suffisamment agrandi pour que les deux hommes distinguent l'objet.

— Un véhicule incendié. Un camion, on dirait.

— Oui. C'est bien ce que je pensais.

Le Commander Brandt hocha la tête.

— On m'avait bien dit que vous étiez un petit futé. Dommage pour l'O.N.I., tant mieux pour la C.I.A. ! Au fait, ils sont bien, ces terriens ?

— Pas trop mal. Je m'attendais à pire, dit Kovask regardant toujours la photographie.

Le rapport de la section nucléaire arriva, apportée par un midship. Les techniciens avaient fait un effort pour exposer les faits en termes clairs.

En bref : le baldwinographe installé à bord du « Skywarrior » avait enregistré la présence de rayons gamma de trente à cent roentgens. Une dose déjà inquiétante. L'appareil volait alors à cinq cents mètres d'altitude, le pilote prenant ses photographies.

Origine de ces rayons : explosion d'une masse d'uranium 235. Importance de cette explosion : un cinquième de kilotonne.

— Hé ! Déjà pas mal ! dit Brandt. La première bombe d'Hiroshima faisait vingt kilotonnes. Il s'agit d'un petit engin cent fois moins important.

La section nucléaire précisait encore qu'au sol la radioactivité devait être dangereuse pour l'homme, dans un rayon de deux cents à cinq cents mètres à partir du point A. Le point A étant le plus gros cratère au bord duquel subsistait la carcasse d'un camion.

Kovask alluma une cigarette. Brandt tirait sur sa pipe d'un air béat, et il s'en voulut de ce qu'il allait dire. Le brave Commander allait se retrouver plongé dans une situation explosive.

— Dites-moi, connaissez-vous la puissance des rockets du « Davy Crockett » ?

Le Commander parut tomber de haut.

— La puissance ? Je crois qu'elle est tenue secrète.

— Une évaluation approximative ...

— Je ne sais pas moi : une tonne, peut-être ?

— C'est ce que je pense aussi. Un beau petit engin tout de même ?

— Oui. Mais où voulez-vous en venir ?

— Imaginez qu'une centaine de rockets, pour une raison inconnue, aient explosé dans la Sierra Morena.

Brandt se projeta vivement en avant, les mains sur ses genoux, l'air féroce.

— Hey ! Doucement ! Nous n'avons livré aucun de ces bazookas à

nos alliés. Encore moins à l'Espagne.

— Bien sûr, dit doucement Kovask, mais si quelqu'un nous en avait fauché ?

Le Commander se figea.

— Impossible, dit-il sèchement. C'est impossible.

— Les marines en disposent ?

— Bien sûr. C'est une arme d'infanterie.

— Et il y a un corps de marines à Cadix ?

— Il y a un camp d'entraînement et surtout de transit, en effet.

Brandt se leva et fit quelques pas autour du fauteuil de Kovask.

— Écoutez, mon vieux, j'ai beaucoup de sympathie pour vous, mais qu'insinuez-vous ? Êtes-vous venu dans vos anciennes terres pour semer la m... ? Z'avez été perverti par ces maudits terriens ?

L'autre le regardait avec un sourire sans joie.

— Trouvez une autre solution, Commander. En réfléchissant bien, vous verrez qu'il n'y en a pas.

Continuant de faire les cent pas dans son bureau, le capitaine de frégate ne répondit pas. Peu à peu cependant, il perdait de son animosité. Kovask suivait sur son visage l'évolution de ses réflexions. Il finit par se planter devant lui.

— Et si vous aviez raison, que faudrait-il faire ?

— Se rendre immédiatement à ce camp et faire une enquête. Je suppose que des types de chez nous ont organisé le vol et la revente d'armements. Certains d'entre eux doivent, à coup sûr, mener joyeuse vie. Je ne crois pas que l'enquête sera très longue.

— Je voudrais savoir ce que vous cherchez exactement ?

— Le vol des « Davy Crockett » m'intéresse, évidemment. Je suis certain que nous allons faire des découvertes inattendues, mais il y a une bande de types, fortement dangereux, qui veulent se servir de ces engins-là.

— Et c'est la peau de ceux-là qu'il vous faut ?

— C'est le but essentiel de ma mission. Cette nuit, je suis arrivé dans une impasse. J'espère que ça va redémarrer grâce à l'enquête que nous allons mener dans ce camp.

Brandt frottait son menton d'un air ennuyé.

— Vous savez que la sécurité intérieure chez les marines est organisée par eux. Vous allez trouver des quantités de peaux de banane sous vos pas.

— J'ai un ordre de mission du Département d'État.

— Est-ce grave à ce point ?

— Plus que vous ne l'imaginez. Il s'agit de donner une virginité nouvelle à l'Espagne. Vous n'ignorez pas qu'il est question de son adhésion à l'O.T.A.N.. Jusqu'à présent, la plupart des autres membres restent méfiants. Ce pays a hébergé, protégé beaucoup de criminels de

guerre. Il doit se dédouaner, prouver que des revanchards allemands ne complotent pas sur son territoire. Adenauer le premier exige des garanties à ce sujet.

— Et ... ils existent, ces comploteurs ?

— Oui, ils sont même dangereux. Dans un avenir assez proche, ils peuvent déclencher une offensive contre le gouvernement de Bonn. Le chancelier est vieux. À sa mort, ça risque de craquer.

Il ralluma une cigarette.

— La Phalange favorise ces néonazis. Le gouvernement voudrait bien nier l'évidence. Si nous lui donnons un coup de main, il en sera secrètement satisfait.

— Par la compromission du Parti ?

— Voilà...

Brandt hocha la tête.

— D'autres seront contents. Les véritables démocrates. Ceux qui croient qu'un régime républicain est possible en Espagne. Dans le fond, ça nous ferait de la bonne propagande, nous qui avons soutenu jusqu'à présent des gangsters comme Batista, Mendérès et compagnie.

Il se leva et alla décrocher sa casquette au porte manteau.

— Convaincu, mon vieux. Je vous accompagne au camp Wake. Il se trouve à une quinzaine de kilomètres d'ici, sur la route d'Algesiras.

À la porte, il hésita.

— Pas la peine de prévenir les gros bras, hein ?

Kovask sourit.

— Vous doutez encore ?

L'autre leva les bras aux cieux.

— C'est tellement gros ! Ah, une dernière chose ; c'est le colonel Jackson qui commande le camp Wake. Un dur à cuire. Si jamais vous avez porté des accusations ... hum ... à la légère, il se chargera de vous le faire regretter.

— Vous oubliez une chose, Commander.

Brandt attendait.

— Si mes accusations sont fondées, le colonel Jackson risque fort de perdre son commandement. Les chances sont ainsi égales.

CHAPITRE XI

Au poste de garde une déception les attendait. Le colonel Jackson venait de partir pour la ville. C'était le capitaine Harry qui le remplaçait.

Au premier coup d'œil, en voyant cet homme âgé de quarante-cinq ans environ, Kovask estima qu'il ne pourrait jamais arriver à un résultat avec lui. Il était du genre scrongneugneu et rempilé sentimental.

— Il faut que le colonel Jackson revienne immédiatement au camp. C'est une question vitale.

L'autre grogna.

— Vous rendez-vous compte ? Il est dans sa villa du Parque Genovés.

Excédé, Kovask sortit son ordre de mission et le lui colla sous le nez.

— Vous pouvez demander confirmation si vous voulez. Téléphonez au colonel.

Le capitaine s'y résigna. Une voix vibrante sortit de l'appareil quand la communication fut établie.

— Inspection ? ... à cette heure ? ... me prennent pour qui ? ...

— Mais, mon colonel, il ne s'agit pas d'une inspection. C'est une affaire très spéciale. Ces messieurs ne veulent rien me dire. Oh ! ...

Kovask venait de lui arracher le téléphone des mains.

— Colonel Jackson ? Je vous demande de venir le plus rapidement possible. Dans le cas contraire, je me verrai dans l'obligation d'appeler immédiatement Washington, en signalant votre attitude.

Il plaqua l'appareil sur la fourche. Le capitaine s'essuyait avec un grand mouchoir et levait les yeux au ciel.

— Vous ne le connaissez pas. Ça va faire un beau raffut d'ici un quart d'heure.

Sortant en vitesse il commença de hurler des ordres. Kovask regarda le Commander Brandt.

— Dites donc, on dirait que le colonel n'a pas l'habitude de venir au camp durant la nuit.

— C'est aussi mon impression, dit Brandt.

Le capitaine entra.

— Vous avez un détachement de spécialistes nucléaires ici ?

— Bien sûr. Un lieutenant, deux sous-officiers et quatre brevetés.

— Ce sont eux qui s'occupent des stocks de rockets à charge

spéciale ?

L'officier se mordit les lèvres, hésita :

— Je préférerais que le colonel soit là.

— Ce ne sont que des questions ordinaires qui nous permettront de débayer plus rapidement le terrain. Alors ?

— Oui, ils s'en occupent. Quatre vérifications par jour à l'aide de compteurs.

— Et la garde ?

— Un service spécial. Mais théorique. En fait tout le monde y participe.

Kovask fit la grimace. Comment retrouver les coupables parmi plusieurs milliers d'hommes et de gradés. Le seul espoir restait du côté des brevetés nucléaires.

— Les Espagnols ont-ils accès au camp ?

— Quelques-uns, mais très peu.

Une voiture s'immobilisa devant les bureaux et le capitaine pâlit.

— Voilà le colonel.

C'était un grand type maigre, au visage de loup, aux yeux d'un gris acier très durs. Son regard effleura Brandt, ignora le capitaine, chercha le regard de Serge Kovask. Tout de suite il avait flairé l'homme qui lui cherchait des histoires, et sa façon de l'examiner disait assez qu'il acceptait le combat, mais que ce serait coriace.

— Serge Kovask. Lieutenant de vaisseau, en mission spéciale par ordre du Département d'État.

Jackson se tourna vers son capitaine et ce dernier sortit rapidement.

— Le but de cette mission ?

— Ce serait trop long. Ma visite de ce soir n'est qu'un épisode inattendu.

En quelques mots il expliqua au colonel pourquoi il supposait que des torpilles à charge nucléaire avaient été volées dans le camp, et avaient explosé dans un camp clandestin de la *Sierra Morena*.

— Pourquoi auraient-elles été volées ici ?

— Où auraient-elles pu l'être ?

— Au Portugal. Il y a des camps d'infanterie, là-bas aussi.

Kovask encaissa avec le sourire.

— Peut-être. Mais avant de me rendre dans ce pays, j'ai voulu commencer par ce camp.

Jackson resta immobile, les yeux fixes.

— Une vérification sera facile.

— Oui. S'il est découvert que des « Davy Crockett » ont été volées ici, moi, je saute.

— Pas nécessairement, dit Kovask.

Jackson ricana :

— Vous ne pensez pas sérieusement que j'accepterais d'être soutenu

par un flic ?

Le lieutenant de vaisseau resta impassible, mais chaque syllabe se détacha nettement de ses lèvres :

— Tout homme qui en met un autre devant ses responsabilités est un flic.

Sans lui laisser le temps de s'indigner :

— Il m'a suffi d'une demi-heure pour me rendre compte, par exemple, que vous ne mettez jamais les pieds ici la nuit.

Cette fois, il fit mouche. Jackson tressaillit. Par le fait, il atténua lui-même ses paroles.

— Mais trêve de chamailleries. Je veux les feuilles comptables des « D.C. » et des rockets, la liste du personnel de la section nucléaire.

— Capitaine Harry ?

L'autre surgit comme par miracle. Le colonel lui demanda de fournir ces différents documents.

— Réveillez les responsables. Il faut faire vite. Autant en finir rapidement.

Il eut un sourire désabusé.

— Quand je rencontre un type comme vous, Kovask – et c'est rare – je ne me trompe guère. Je suis à peu près certain que vous avez vu juste.

Puis il parla du matériel spécial.

— Ne vous étonnez pas de la quantité, nous sommes à la fois camp d'entraînement et camp de transit. Certaines unités se ravitaillent directement ici. Je crois que nous devons avoir en stock pas loin d'une centaine de « D.C. » et de deux mille rockets.

Quand les documents arrivèrent, il ne s'était trompé que de peu. Cent cinq tubes et deux mille cent fusées. Pour plus de sûreté, ils vérifièrent les comptes des entrées et sorties, ce qui leur prit une bonne demi-heure. Le compte était exact.

— Avant de poursuivre votre enquête, dit le colonel, il faut que je vous mette au courant des particularités de ces fusées. Vous savez qu'elles se composent de trois parties, comme celles des bazookas ordinaires.

Il expliqua d'un ton quelque peu ironique :

— Il y a la tête, ou coiffe balistique, avec ses deux masses critiques d'uranium séparées par une courte barre de cadmium. C'est dans la deuxième partie que se trouve le percuteur agissant sur le cadmium. Enfin, une troisième partie avec l'étoupille balistique, les tuyères divergentes-convergentes ...

Il marqua un temps d'arrêt.

— Par mesure de sécurité, ces trois parties ne sont jamais stockées ensemble. La fusée est démontée, et chacune des trois pièces se trouve à cent mètres des autres. Nous avons trois casemates. La plus robuste

est évidemment celle qui contient la tête nucléaire. Et là, des précautions extraordinaires sont encore exigées.

— Les tubes ?

— Ils sont stockés avec la deuxième partie, pour éviter qu'un loustic ne s'amuse à faire des feux d'artifice avec la charge propulsive. D'ailleurs, ce sont des tubes qui ne se distinguent des autres à charge creuse que par une double position de sûreté. C'est compréhensible.

— Il peut y avoir des incidents de tir ?

— Tout comme pour l'autre. Il suffit que le champ magnétique que provoque le contact soit interrompu, ou encore que le filament de mise à feu soit détérioré. C'est assez fragile comme système.

Le capitaine se présenta :

— Le lieutenant de la section nucléaire est à vos ordres, mon colonel.

— Nous y allons.

Le lieutenant se nommait Gilman. Il ne paraissait pas autrement ému par cette visite nocturne du matériel dont il avait la charge.

— Nous allons commencer par les tubes.

La casemate était sous terre, accessible par un tunnel d'une dizaine de mètres. Sur des étagères, ils étaient soigneusement rangés, côte à côte. Le lieutenant compta. Il y en avait cent cinq.

— On a certainement remplacé les tubes de « P. O. » par ceux de vieux bazookas.

— Faut-il tout ouvrir ?

Les tubes étaient démontés en deux parties. Chacune enveloppée d'un papier paraffiné, d'une toile imperméable, et le tout avait été plongé dans un bain d'une cire spéciale.

— Ce sera long.

— Commençons par examiner chacun. Lieutenant, pouvez-vous appeler vos hommes ?

Vinrent un sous-officier et deux brevetés.

— Il faudra nous signer une décharge, dit le lieutenant.

— Ce sera fait, dit Kovask. Allons-y.

Une heure plus tard, le résultat était catastrophique. Il manquait douze bazookas « D.C. ». On les avait remplacés par des lance-rocket ordinaires. Toutes les enveloppes avaient été ouvertes. Le colonel gardait son flegme. Le lieutenant Gilman était très pâle.

— Il suffira de vérifier la partie nucléaire des fusées pour savoir le nombre des disparues.

Si la casemate des tubes n'était gardée que par un homme, deux veillaient devant celle des têtes nucléaires. Un sous-officier se trouvait à l'intérieur devant un compteur Geiger. Kovask se demanda si c'était la consigne ordinaire ou si tout avait été mis en place pour lui. Ils durent signer sur le registre des visites aux pages numérotées.

Les sinistres têtes nucléaires se trouvaient dans des alvéoles, comme des œufs. Chaque Alvéole était scellé.

Kovask, qui avait une certaine pratique de ce genre de falsifications, essaya de déceler les imitations, n'en trouva pas. Les voleurs étaient plus habiles qu'il ne l'avait supposé. Ils devaient recevoir des consignes sévères.

Tous les alvéoles furent ouverts. Cent cinquante contenaient une masselotte en plomb du poids de la tête nucléaire. Le colonel et le lieutenant étaient catastrophés. Le Commander Brandt hochait la tête, en signe d'admiration, qui pouvait s'adresser aux voleurs ou à Kovask. Ce dernier réfléchissait.

— Vous êtes certainement un camp très important ?

— Le plus important du Sud-Europe.

— Autorisé à stocker du matériel atomique ?

— Accord secret de juin 1958, juste pour les engins de petite puissance, dit le colonel.

— Il faut croire que le secret a transpiré. On a incité certains de vos hommes à voler. Je dis certains, car un seul n'aurait pu y arriver.

— Le stock a commencé en janvier 1961. Depuis, des centaines d'hommes ont monté la garde aux casemates. Des dizaines de sous-officiers.

— La complicité d'un gradé est à peu près obligatoire. Cela limite les recherches ?

— Trente-quatre sous-officiers. Je ne parle pas des sergents, puisque ce sont eux qui participent au service de garde.

— Sous la direction d'un officier, certainement, ajouta Kovask.

Le colonel lui demanda de revenir au bureau. Ils signèrent le registre de sortie, marquèrent l'heure exacte sous la surveillance du sergent.

— Peut-être aurons-nous besoin de ce livre, dit Kovask.

— Depuis janvier, nous en sommes au cinquième, je crois, fit le colonel.

Les trois hommes s'enfermèrent dans la pièce tandis que la capitaine restait à côté pour effectuer les liaisons.

— Je vais faire un premier pointage parmi les sous-officiers, dit le colonel. Je connais parfaitement leur curriculum vitæ. Certains sont assez bambocheurs, mais notre homme peut très bien cacher son jeu.

— L'enquête l'affolera peut-être, dit Brandt, qui se passionnait pour cette affaire.

— Attendez, dit Kovask, je crois que j'ai une idée.

Les autres attendaient.

— Voici. Pour la garde des casemates vous « usez » deux sous-officiers par jour ?

— Trois. Pour la casemate où sont les têtes nucléaires il y en a un

de jour et un de nuit.

— Donc vos trente-quatre sous-officiers défilent en un peu plus de onze jours ? Y a-t-il, dans le service de santé, un organisme de décontamination ?

Le colonel fit signe que oui.

— Et bien avant que nous ayons reçu cette saloperie. Les hommes affectés à la garde y passent assez souvent. Au moins une fois par mois.

— Très bien, dit Kovask. Il faut que dans les heures à venir vous organisiez une visite de ce genre.

Jackson sursauta, puis soupira.

— Il faudrait laisser courir le bruit que la radioactivité s'est brusquement développée sans que les appareils l'aient indiqué. Mieux, que les sous-officiers croient que les appareils étaient déréglés. Demander au médecin de poser une question à chacun. Qu'il s'inquiète si l'un d'eux a manipulé les rockets dernièrement.

Le colonel ne paraissait pas très emballé, mais après la découverte qu'il venait de faire, il ne pouvait qu'obéir à cet envoyé de Washington.

— Il faudra isoler les hommes qui nous ont aidés ce soir. Qu'il n'y ait pas de contact entre eux et les sous-officiers passant la visite médicale.

— Mais si, justement, le coupable se trouve parmi eux ?

— Il voudra certainement savoir ce qui se passe au service de santé. Nous les surveillerons.

— Alors, mon pointage ?

— Il nous permettra de mieux localiser notre homme. Il faudrait même le réduire encore un peu, souligner ceux qui paraissent dépenser largement.

Brandt intervint :

— Nous pouvons demander à la Navy Police et à la Military Police. Elles patrouillent dans les quartiers réservés et doivent se souvenir de certaines têtes.

— Pouvez-vous vous en occuper ?

Brandt décrocha l'appareil et commença son travail. Le colonel appela le capitaine et lui demanda de convoquer le personnel médical le plus rapidement possible.

— Et surtout, pas trop de mystère. Nous ne pouvons cacher à nos hommes que certains d'entre eux ont été exposés à des radiations dangereuses. Au besoin, expliquez-leur qu'à l'heure actuelle nous sommes suffisamment équipés pour éviter toute suite fâcheuse.

Le capitaine ouvrait de grands yeux.

— Bien, mon colonel.

— De toute façon, les faux bruits vont faire le tour du camp. Autant

que les sous-officiers que nous allons examiner ne soient pas impressionnés par eux. Me comprenez-vous parfaitement, capitaine ?

— Oui, mon colonel, parfaitement.

Il se hâta de disparaître. Le colonel refusa la cigarette que lui offrait Kovask. Brandt plaisantait avec l'un des officiers de la M.P..

— J'ai hâte de connaître ce salopard ! dit tranquillement Jackson.

CHAPITRE XII

Le colonel avait isolé cinq noms de sous-officiers, et pendant ce temps Brandt recevait de la M.P. et de la N.P. des renseignements importants. Quand les deux hommes comparèrent leurs notes, trois sergents avaient leur nom mentionné de part et d'autre.

Dans le camp régnait une activité fébrile. Les sous-officiers sortis de leur sommeil ou raflés en ville étaient dirigés vers le bâtiment sanitaire. Plusieurs officiers, sous la direction du capitaine Harry, dirigeaient l'opération. Jusqu'à présent il en manquait une dizaine à l'appel. Après différents contrôles, on se rendit compte que deux étaient en permission à Madrid. Un autre se trouvait à l'hôpital de la Navy.

Au sujet de ces trois hommes, Kovask exigea une enquête serrée. Ils étaient tous bien notés, et l'un d'eux, pour plusieurs raisons, n'avait pris la garde à la casemate nucléaire que deux fois depuis que les rockets y étaient stockés.

En même temps, il étudiait les états des gradés de garde depuis six mois. Il espérait pouvoir accoler certains noms qui reviendraient trop souvent. Un sous-officier seul n'avait pu dérober les tubes et les fusées. Il lui avait fallu la complicité de ses hommes, et obligatoirement toujours les mêmes.

En ville, les patrouilles continuaient de faire la chasse aux sept manquants. Jusqu'à présent, trois encore étaient à retrouver.

Les hommes avaient été consignés dans leur chambrée, mais les discussions allaient bon train au point qu'un murmure bourdonnait dans tout le camp. Le personnel de santé était enfin en place, et le colonel alla lui donner ses consignes. Dans quelques minutes l'examen pourrait commencer.

On avait montré à Kovask la photographie des trois principaux suspects. Un seul avait une tête caractéristique de truand, mais ça ne voulait rien dire.

Brusquement, il donna un coup de poing sur les états du personnel de garde et haussa les épaules. Brandt le regarda avec étonnement.

— Mon travail est idiot. Les simples soldats peuvent se faire remplacer à l'insu de l'officier de semaine. Ce qu'il faudrait, c'est une enquête dans les chambrées. Essayer de savoir le nom de ceux qui aiment particulièrement monter la garde avec tel sous-officier, noter ceux qui sont toujours prêts à rendre service aux copains et à les

remplacer.

— Ils vont tous rester muets comme des carpes, fit le capitaine Harry : ils s'imagineront que nous allons les fourrer en cabane.

— Il faudrait quand même essayer, dit Kovask. Nous gagnerions un temps considérable.

Le téléphone intérieur grésilla. Le colonel Jackson les informait que le personnel sanitaire était prêt, et que les visites allaient commencer. Les trois suspects se trouvaient parmi leurs camarades.

Kovask étudia leur visage avant de se rendre dans les locaux sanitaires. Le médecin-major était le Commander Symons, mais le spécialiste de la décontamination était le lieutenant Langham.

Après les présentations, le colonel Jackson ajouta :

— Ces messieurs sont prévenus. Ce n'est pas un travail habituel, mais je suppose que la gravité de la situation justifie ces moyens exceptionnels.

Ironique avec ça, le colonel ! Kovask resta impassible et approuva d'un signe de tête.

— En somme, dit le médecin-major Symons, il faut flanquer une trouille bleue à certains de ces gaillards.

— Les forcer à reconnaître qu'ils ont manipulé les têtes nucléaires. Du moins forcer le véritable coupable à l'avouer, mais sans se soucier à priori de l'intention criminelle. Soutirer sa confiance en insistant sur le danger qui le menace. Vous connaissez les trois suspects ? Une fois que l'un d'eux aura reconnu avoir manipulé ces engins, nous nous occuperons de lui.

— En souhaitant que l'homme soit parmi ces trois.

— Nous commençons ?

Le lieutenant s'enferma dans une pièce garnie de hublots. Elle était spécialement bétonnée, avec des plaques de plomb dans la masse du ciment et plusieurs appareils repérant la radioactivité.

Les hommes commencèrent à défiler. Langham consacrait à chacun trois à quatre minutes. Il y avait cinq sous-officiers d'examinés quand entra l'un des suspects, un certain Muller.

Le lieutenant poursuivit son examen pendant une dizaine de minutes avant de prendre un visage soucieux.

— Prise de sang, dit-il à son assistant. Analyse immédiate.

Le sergent Muller, complètement nu, devint très pâle et chercha le regard du docteur.

— Mon lieutenant ... Je suis atteint ?

Langham ne répondit pas et balada un compteur de radioactivité sur le corps de l'homme. Finalement, il le regarda droit dans les yeux.

— Dites-moi, Muller, avez-vous manipulé des objets radioactifs ces temps derniers ?

La réponse fut instantanée.

— J'ai monté la garde dans ce trou à saloperies ... Je veux dire la casemate H.

— Dans le couloir seulement ? Avez-vous pénétré dans la partie où se trouvent les rockets ?

— Non, jamais. Mais on est installés tout contre, alors ...

Langham abrégé l'interrogatoire, mais fit conduire le sergent dans une des salles de décontamination. Kovask approuva silencieusement. Mieux valait laisser les gars mijoter un peu dans leur frousse avant de pousser plus loin le jeu des questions.

Encore quelques sous-officiers, puis ce fut le tour d'un autre des suspects. Kovask consulta ses photographies et le nom inscrit au dos. Spencer. C'était celui qui avait une sale tête. Exactement le genre du sergent de marines brute sadique popularisé par le cinéma.

Pendant l'examen médical, il resta impassible, un tantinet goguenard. Même lorsque Langham ordonna la prise de sang. Il répondit brièvement à l'interrogatoire. Le médecin le cuisina plus longuement. Peu à peu, le sous-officier perdait de son impassibilité et son regard se faisait inquiet.

— Dites donc, Doc, ça veut dire quoi, tous ces micmacs ?

Langham hocha la tête.

— Que vous avez été en contact direct avec des objets radioactifs.

Spencer expliqua qu'il avait souvent monté la garde dans la casemate H.

— Comme tous vos camarades, expliqua Langham, mais eux ne sont pas dans votre état.

— Mon état ? Qu'est-ce ça veut dire ?

— Avez-vous aidé au stockage des rockets ?

Justement, Kovask avait en main la liste des hommes ayant participé à ce travail. Ils avaient ensuite été mis en observation pendant plusieurs jours.

— Non, dit Spencer. Je monte la garde dans la casemate H, c'est tout.

— Vous n'avez jamais eu la curiosité d'aller voir à l'intérieur ?

Spencer ricana :

— Faudrait avoir la clé.

Kovask essayait de ne pas se laisser influencer par la sale tête de l'homme, mais, quelque chose lui déplaisait en lui. C'était indéfinissable.

— C'est bon, dit Langham. Je suis quand même obligé de vous garder en observation.

— Bon sang ! Mais je n'ai rien. Absolument rien. Le compteur l'aurait dit.

— Quel compteur ?

L'espace d'une seconde, le sergent hésita.

— Ben, celui de la casemate ! Dans le poste, il y en a des tas. Dont un pour le personnel.

Kovask sentait que quelque chose lui échappait.

— Faites passer le dernier le plus rapidement possible.

— Est-ce prudent ?

— Tant pis. Il y a urgence.

Le tour du dernier suspect, Rohmer, arriva assez rapidement.

— D'origine allemande lui aussi, comme Muller, murmura Kovask. Parle-t-il sa langue maternelle ?

— Je vais me renseigner, dit le capitaine Harry.

C'était un joli garçon, un athlète. Il se prêta de bonne grâce à tous les examens, resta imperturbable devant les mines du lieutenant Langham. Il se laissa faire sa prise de sang, répondit avec aisance aux questions.

— Le plus intelligent des trois, pensa Kovask.

Le capitaine Harry revenait.

— Il parle allemand. Pas Muller. La famille de Muller se trouve aux States depuis un siècle. Celle de Rohmer a émigré après la guerre de 1914.

— Quel âge a-t-il ?

— Trente ans. Pourrait être sergent-chef, adjudant même, mais il est mal noté.

Langham en avait terminé avec Rohmer et le dirigeait vers une des cabines de décontamination.

— On continue ? demanda Symons.

— Oui. Pour le moment. Je reviens. Capitaine Harry, pouvez-vous m'accompagner ?

Les deux hommes sortirent, suivis par les regards intrigués de Brandt, Jackson et Symons.

— Menez-moi à la chambre de Rohmer. Celle de Spencer se trouve dans le même coin ?

— Je vais vérifier. De toute façon, il nous faut passer devant les bureaux.

Les deux sous-officiers habitaient dans le même bâtiment, au même étage. Dans la chambre de Rohmer régnait un ordre impeccable. Des photos de filles nues tapissaient les murs. Kovask chercha dans l'annote en tôle, dans le lit et la cantine. Il ne trouva qu'une liasse d'argent. Des billets espagnols de mille pesetas. Huit en tout. Ce n'était pas une somme extraordinaire, et Rohmer pouvait l'avoir gagnée au jeu.

— Allons chez Spencer.

C'était différent. La chambre n'était pas très propre et dans l'armoire en tôle régnait un désordre indescriptible. Kovask fouilla soigneusement. Il tâta le matelas, chercha autour de lui.

— Pourtant ! murmura-t-il.

Sous le lavabo il y avait une plaque vissée.

— Qu'est-ce ?

— L'accès au siphon. Les lavabos de deux chambres mitoyennes sont contre la même cloison. Une astuce du constructeur pour faire plus vite.

— Vous avez un tournevis ?

— Un couteau.

La plaque fut rapidement dévissée. Kovask plongeait la main sous le siphon et tâtonna. Il finit par trouver un objet et le remonta. C'était, dans un sac de toile, un petit compteur Geiger. Du type employé par les prospecteurs amateurs, et valant vingt dollars dans les bazars des States. Le capitaine ouvrait des yeux ronds.

— Attendez.

Il ramena un autre objet. Une boîte en fer, une enveloppe de ration, pleine de billets de mille pesetas. Kovask les feuilleta.

— Au moins cinquante.

Le capitaine Harry réagissait rapidement :

— Les salauds !

Kovask souriait un peu.

— Doucement. C'est un commencement de preuves, sans plus. Le compteur ne prouve rien. L'argent peut avoir été gagné dans un tripot.

— Je connais bien Spencer. C'est un type toujours fauché et qui empruntait facilement de l'argent. J'ai dû y mettre le holà car il rançonnait les hommes de troupe. Il n'aurait jamais gardé de l'argent gagné au jeu. Il l'aurait perdu encore une fois.

Ce n'était pas si bête.

— Ça, c'était de l'argent en cas de coup dur. Il s'en serait servi pour désertier.

— Vous avez peut-être raison, dit Kovask. Nous allons revenir à l'infirmerie. Il faut que Langham les mette sur la sellette et les rende fous de terreur. Ensuite, ils accepteront de tout avouer.

Comme ils traversaient la cour, un sous-lieutenant accourut vers eux.

— Mon capitaine, je crois que j'ai fait mouche.

Harry expliqua :

— Je lui avais demandé d'essayer de connaître les hommes qui acceptaient volontiers de remplacer leurs camarades de garde avec certains sous-officiers.

— J'ai deux noms. Seulement il y a un accroc. Ces deux hommes acceptaient indifféremment d'aller avec le sergent Spencer ou le sergent Rohmer.

Kovask eut un rire joyeux et donna une claque dans le dos du sous-lieutenant.

— Où sont ces deux hommes ?

— Je me suis assuré d'eux. Ils sont au poste de police. Ils ignorent comment j'ai pu les repérer et me paraissent très inquiets.

— Allons-y. Lieutenant, vous avez fait du bon travail.

Les deux marines, dans le local disciplinaire, n'en menaient pas large. Quand ils virent entrer le capitaine Harry suivi du civil, ils se figèrent au garde-à-vous. L'officier attaqua tout de suite.

— Vous avez aidé Spencer et Rohmer à voler du matériel. Surtout des « D.C. » et des rockets à tête nucléaire. Les deux sous-officiers sont gravement irradiés. Ils ont été évacués le plus vite possible.

Féroce, il ajouta :

— Je me demande si je vais en faire autant pour vous. J'ai envie de vous laisser crever comme des chiens.

L'un des deux types sursauta.

— Alors, on va essayer de sauver les sous-offs et nous on trinquera ?

— Il paraît que c'est vous qui avez proposé l'affaire à Spencer et à Rohmer.

— Quoi ! rugit le marine. Nous ? On a touché cinq mille pesetas pour transporter cette pourriture. C'est tout. C'est eux qui encaissaient la grosse somme. C'est Rohmer qui emmenait les trucs en ville, avec sa bagnole.

— Comment avez-vous effectué les vols, en une fois ou en plusieurs fois ?

Brusquement méfiant, le marine se tut. Le capitaine Harry sourit avec un certain sadisme.

— Très bien. On va vous laisser réfléchir jusqu'à demain.

Affolé, celui qui était resté muet jusqu'alors se mit à parler :

— Captain ... Ne faites pas ça. On va tout vous dire. Chaque fois, on n'en piquait qu'un peu. C'était assez difficile, comprenez ? Fallait remplacer, vérifier tout l'habillage des tubes, recoller les alvéoles des rockets. On ne pouvait faire ça que la nuit. Toutes les deux heures, on est remplacés. Il nous a fallu une dizaine de jours depuis le mois de février. C'est il y a un mois que Rohmer a déclaré que c'était suffisant.

— Savez-vous à qui Rohmer livrait la marchandise ?

— Non. On l'ignore complètement. Mais ce doit être à Cadix même.

Kovask cachait sa satisfaction. Malgré la mort de Julio Lagrano, il remonterait la filière du réseau allemand. Il suffisait d'agir avec précaution. Il entraîna le capitaine Harry.

— Le camp va être consigné jusqu'à nouvel avis. Même pour les officiers supérieurs. Le colonel Jackson va vous confirmer cet ordre. Il ne faut pas que ce qui se passe ici transpire au-dehors.

— Je vais m'en occuper, dit le capitaine Harry. Il n'y aura pas de fuite.

CHAPITRE XIII

Le colonel Jackson contemplait les découvertes de Serge Kovask. Il fit la moue devant le compteur Geiger, passa son doigt sur l'épaisseur des billets.

— Pourquoi ce compteur ? demanda-t-il.

— Parce que Spencer avait une peur bleue des rockets à tête atomique. Ce n'est pas un type très intelligent, et il avait pour ces trucs la méfiance de monsieur tout-le-monde. Il devait scrupuleusement balader le Geiger sur son corps après chaque transfert.

Brandt, la pipe au coin des lèvres, demanda ce qu'il allait faire maintenant.

— Cuisiner Spencer pour posséder Rohmer. J'ai l'impression que ce dernier ne sera pas facile à avoir. Je me demande même si Rohmer n'a pas agi par conviction personnelle, ce qui serait catastrophique.

Les autres hochèrent la tête, partageant ses craintes.

— C'est pourquoi il ne faut pas partir au hasard.

— Vous croyez qu'il connaît une adresse ? Un nom ?

— À peu près certain. On peut se mouiller avec un gars comme lui. Je l'ai parfaitement jugé.

Brandt se dirigea vers la porte.

— Je vais tâcher d'obtenir d'autres renseignements à son sujet. Même si je dois envoyer un message à Washington. Il y a peut-être un moyen de pression sur lui.

Kovask sourit.

— Bravo ! Avec ce genre d'oiseau, il ne faut reculer devant rien. Pas de ménagements.

Puis il s'adressa à Langham, lui demanda si le camp disposait de combinaisons antiradiations et de masques. Le médecin-lieutenant répondit que oui, et alla les chercher avec son assistant.

Kovask expliqua ce qu'il allait faire.

— Langham et moi nous allons nous présenter à Spencer dans cette tenue. Il sera sérieusement ébranlé en nous voyant déguisés. Nous le cuisinerons le plus possible. Un truc qui ne prendrait certainement pas avec Rohmer.

Quand le lieutenant fut de retour, ils s'habillèrent en silence. Les casques comprenaient des amplificateurs acoustiques, un système simple, mais de portée réduite. Il fallait parler plus fort que

d'habitude.

Les cabines antiradiations étaient installées dans une salle désaffectée. Elles comprenaient un sas ne pouvant contenir qu'un homme à la fois, puis une sorte de cellule de pénitencier avec couchette, lavabo et water. La lumière était artificielle, et un aérateur-climatiseur pourvoyait l'endroit en air frais. La proportion d'oxygène y était plus élevée cependant.

— Vous me présenterez comme un spécialiste.

Langham approuva avant de s'enfermer dans le sas. Une minute plus tard ce fut le tour de Kovask. Quand il pénétra dans la cellule, Spencer effondré dans un coin de la couchette n'était plus qu'une loque. Il regarda cette nouvelle apparition avec épouvante.

— Voici le docteur Kovask. C'est un spécialiste pour le mal dont vous souffrez.

Dans le regard de Spencer apparut une lueur criminelle. Il les haïssait. Bien à l'abri dans leur combinaison, ils l'examinaient comme un cobaye, un déchet d'humanité. C'était ça. Il avait l'impression de vivre un mauvais rêve, de suivre un film d'anticipation il était aux mains d'extra-planétaires insensibles qui se f... bien de son mal.

Kovask devina ses sentiments troubles :

— Du calme, Spencer ! Je suis certain que nous allons pouvoir vous tirer de là. À la condition de connaître l'amplitude de votre mal.

À travers du hublot, le sergent vit des yeux calmes au regard impérieux. Malgré lui, il se leva.

— Comprenez bien, Spencer. Nous voulons connaître l'origine de votre mal. Vous avez été en contact direct avec les rockets à tête nucléaire ?

Spencer tressaillit comme si une dernière prudence, un dernier sursaut de bête rusée luttait en lui.

— Non, dit-il finalement.

— Écoutez-moi, Spencer. À la suite de votre état, une enquête rapide a été déclenchée. Nous avons découvert deux soldats assez gravement atteints, eux aussi.

Il cita leurs noms et l'homme prit sa tête entre ses mains.

— Ils nous ont tout raconté. Ce que vous avez fait regarde vos supérieurs, mais nous, nous cherchons à vous guérir. Comprenez-vous ?

Pendant quelques secondes, Spencer resta inerte, la tête enfouie entre ses mains. Kovask avait une envie folle de le frapper. Il allait perdre patience quand Spencer se décida enfin.

— Ouais, dit-il d'une voix rauque. J'ai manipulé les trucs. Et même à pleines mains, comme un crétin que je suis. Cent vingt têtes nucléaires que je me suis farci. Il y avait des caissettes toutes prêtes. Et moi seul j'ai fait le boulot pendant que Rohmer soi-disant montait la

garde. Ce salaud, je parie qu'il est moins atteint que moi. Hein, qu'il est moins atteint ?

Kovask inclina la tête sans rien dire.

— J'en étais sûr !

Sa voix s'affermissait, et toute la haine qu'il venait d'éprouver contre l'humanité entière, il la vouait à son ancien complice.

— Il fallait ensuite se coltiner les engins jusqu'à la Chevrolet de Monsieur. Pourquoi aussi ne pas conduire cette cargaison de mort, hein ? S'il l'avait osé, il me l'aurait demandé, seulement Monsieur gardait son petit secret pour lui. Il me refilait du pognon, mais devait en garder dix fois plus pour lui. Quoique ...

Il s'interrompit.

— Après tout, ça ne vous regarde pas, la suite.

Kovask se planta devant lui.

— Si, Spencer, ça nous regarde. Il y a des gens qui sont en danger de mort maintenant, ceux qui détiennent ces cent vingt rockets.

— Ce que je m'en fous ! Ils peuvent crever, ceux-là. C'est des salauds !

Kovask attendait, se maîtrisant à grand-peine.

— Des nazis !

Kovask et Langham se regardèrent. Spencer se déboutonnait sérieusement.

— Rohmer est fou. Il y croit encore au Grand Reich. Si vous l'entendiez dégoiser ! Pas possible qu'un type soit tordu comme ça. Mais paraît qu'il a de qui tenir et que son père a été compromis pendant la guerre. Il livrait la camelote à des copains réfugiés dans le coin.

— Vous êtes certain que les rockets sont restés en Espagne et ne sont pas passés en Afrique du Nord ?

— Ouais. Je suis cloche, mais quand même. Je notais chaque fois les kilomètres à la Chevrolet de Rohmer.

Kovask garda son calme. C'était la première indication de poids.

— Jamais plus de vingt-deux miles. Donc, c'est bien à Cadix qu'il allait livrer sa cochonnerie.

— Savez-vous où exactement ?

— Aucune idée. Sauf que les billets empestaient le poisson. Mais il y a tellement de pêcheurs dans le coin, sans parler des restaurants, colmados et freidurias.

En effet, ce n'était pas un indice important. Kovask fit un signe à Langham.

— Bien, dit ce dernier. Nous allons maintenant étudier l'analyse faite de votre sang. Nous reviendrons.

Une expression méfiante se développa sur le visage de Spencer. Brusquement, il fut pris d'un accès de rage et se jeta sur eux. Kovask

lui envoya son poing au menton et l'assit sur la couchette :

— Du calme ! Vous allez être soigné au mieux. Restez tranquille, maintenant.

Une fois le sas passé il ôta son masque et essuya son visage.

— Quelle chaleur là-dessous.

Toujours dans la combinaison ils allèrent retrouver le colonel. Brandt était de retour. Il avait déjà obtenu des renseignements importants et en attendait d'autres.

— Le père de Rohmer a été interné pendant la guerre. Il avait été accusé de propagande nazie. De plus, pendant le règne de McCarthy, il s'était à nouveau compromis. Je crois que le F.B.I. le tient à l'œil, et qu'avec le nouveau président et surtout la nouvelle administration il aura intérêt à se faire oublier.

— Allez chercher Rohmer, dit Kovask. Il faut en finir cette nuit avec ces vols.

Il consulta sa montre. Une heure trente. Il se sentait plein d'entrain, mais aurait volontiers mangé un morceau. Le capitaine Harry alla chercher des sandwiches pour tout le monde.

Le sergent Rohmer entra, encadré par deux M.P.. Il souriait légèrement, mais en apercevant le colonel, Brandt et Kovask qu'il ne connaissait pas, il se rembrunit.

Jackson attaqua. En quelques phrases bien étudiées il démontra au sergent qu'il ne lui restait aucune chance de nier. Il cita le nombre des tubes et des rockets volés, le nom des deux marines complices, celui de Spencer.

— Voilà. Vous savez que vous risquez plus que le pénitencier. Les crimes de cette sorte sont jugés par une commission spéciale, en général dépourvue d'indulgence. Avocat d'office et sentence immédiatement applicable.

Il se tourna vers Kovask.

— Je vous le laisse.

Kovask l'examina quelques secondes. Rohmer supporta en silence son regard.

— Vous savez ce que j'attends de vous ?

— Oui.

Puis Rohmer ajouta :

— Mais vous ne me ferez pas parler. Je n'ai pas agi par amour de l'argent, mais par idéal.

— Bon, dit Kovask. Comme votre père.

Le sous-officier battit des paupières et son teint se colora légèrement.

— Votre père, en 1942, puis, plus tard, sous McCarthy, a aussi agi par idéal. Maintenant il se tient tranquille. Il a bien raison. Il serait ennuyeux de le sortir de sa quiétude. Il doit être âgé, maintenant ?

Soixante ans au moins ? L'âge de la retraite. Il serait dommage que la commission dont parlait votre colonel tout à l'heure l'inculpe pour complicité.

Rohmer réagit violemment :

— Ce serait une ignominie !

— Peut-être. Aussi grande que la vôtre ne croyez-vous pas ?

Le sous-officier ouvrit la bouche, puis, soudain, baissa la tête sans répondre.

— Dix ans de prison à cet âge, ça ne pardonne que très peu souvent. Ce serait tout de même dommage.

— Vous n'avez pas le droit de vous servir de mon père. J'ai agi de mon propre chef.

— Oui, mais dans la voie souhaitée, il n'y a pas si longtemps, par votre père.

Kovask alluma une cigarette, se renversa en arrière.

— Nous avons télégraphié à Washington. Le F.B.I. est prêt à entendre votre père si nous le lui confirmons.

Rohmer serra les poings. La voix de Kovask, volontairement neutre et dépouillée de tout effet, poursuivait :

— Comprenez-nous, Rohmer. Il nous faut progresser. Si ce n'est pas vous, lui pourra peut-être nous renseigner.

— Il ignore tout de mes activités. Ce sera inutile et ridicule.

— Nous essayons, vous comprenez ? Le moindre détail qu'il nous fournira nous aidera.

C'était inutile de lui démontrer son aberration, d'essayer de le raisonner. Il fallait briser sa défense par son côté affectif.

— Il existe un réseau de néonazis dans ce pays. Son activité consiste à encadrer des jeunes gens venant d'Allemagne, à leur enseigner les bases de la guerre subversive. Dernièrement, ils ont décidé de posséder un armement ultramoderne. Vous leur avez livré des « D.C. » avec les munitions. À qui les avez-vous remis ?

Rohmer releva la tête.

— Tout de suite vous me demandez le maximum. Vous croyez-vous très habile ?

— Je suis pressé, dit Kovask. Je ne peux vous consacrer plus d'une heure. Ensuite, je chercherai ailleurs.

Il insista doucement.

— Ailleurs, on a certainement dérobé des petites armes tactiques à principe atomique. On ne l'a pas fait partout par idéal. Je trouverai donc, mais vous et votre père n'aurez plus qu'à regretter votre obstination.

Kovask se leva. À ce moment-là, le médecin-lieutenant Langham entra :

— On demande le Commander Brandt de l'Amirauté.

Le capitaine de frégate sortit comme un éclair. Kovask décida d'attendre son retour avant de changer de tactique envers Rohmer.

Il s'approcha du colonel et chuchota avec lui pendant quelques secondes.

— Nous finirons par l'avoir. Il doit avoir beaucoup d'affection pour son père. C'est notre seul argument, même s'il est moche.

— Promettez-lui l'indulgence du tribunal, proposa le colonel.

— Je ne pense pas que ça marche avec un type comme lui.

Brandt revint. Il avait une feuille de papier à la main et la passa à Kovask. Ce dernier la lut avec attention, puis regarda Rohmer. Le sous-officier paraissait mal à l'aise. Il pressentait quelque chose de terrible.

— Vous n'avez plus votre mère, Rohmer ?

— C'est exact, répondit-il d'une voix encore ferme.

— Mais il vous reste une sœur âgée de douze ans environ ?

Rohmer lui lança un regard mauvais.

— Elle se nomme Betty et va encore à l'école. Que fera-t-elle si votre père est interné ? L'orphelinat ? Peut-être sera-t-elle prise en charge par une de ces bandes de gosses comme il y en a tant à New York. Dommage, hein ?

Le sous-officier se rua sur lui comme un forcené, mais Brandt le stoppa d'une manchette en plein visage. Rohmer tituba, une main sur son œil gauche.

— Salauds ! Vous n'êtes que des salauds !

Le colonel s'insurgea.

— Je vous rappelle à plus de dignité, Rohmer. Vous êtes citoyen américain, vous aussi.

— Ne l'oubliez pas. Qu'a fait pour vous cette belle doctrine dont vous vous réclamez ? Elle a perdu une guerre. Elle a fait de vos compatriotes des vaincus. Nous, nous avons fait de vous un vainqueur, un homme qui compte dans l'univers. Le reste n'est qu'utopie, un jeu pour enfant attardé.

Kovask faillit hausser les épaules. Il avait horreur du patriotisme affiché, de la cocarde portée bien haut.

— Vous pensez à Betty, Rohmer ? Dans quelques minutes, je vais m'en aller. Peut-être vais-je quitter l'Espagne pour longtemps. Je suis le seul homme ici qui puisse quelque chose pour vous et pour votre père.

Il avait réellement l'intention de partir. Si Rohmer s'obstinait, il irait enquêter dans un autre camp, en Italie ou en Angleterre. Peut-être y avait-il eu des vols, là-bas aussi ? Voire en Allemagne.

— Alors, Rohmer ? C'est arrêté ? La taule pour votre père, le pénitencier pour vous et la rue pour Betty ? C'est ça ? Répondez, au moins.

Le sous-officier releva la tête.

— Pour mon père, dit-il. Moi je m'en fous. Au contraire, je souhaite en crever, s'il le faut. Mais lui, il faut le laisser tranquille. Betty a besoin de lui. Je vais vous dire à qui je livrais les « D.C. » et les torpilles.

CHAPITRE XIV

Kovask aurait voulu envoyer Brandt aux cent mille diables. Après les révélations de Rohmer, le responsable local de l'O.N.I. s'était dégonflé. Serge avait immédiatement voulu passer à l'action, mais le Commander s'était affolé.

— C'est de la folie ! avait-il hurlé. Vous vous rendez compte que ces bandits-là ont certainement conservé un tube et des rockets ? Ils doivent se tenir sur leurs gardes, et à la moindre alerte ils se serviront de l'engin. De quoi détruire tout le quartier.

Le colonel Jackson approuvait cette attitude, et Kovask avait eu envie de lui river son clou. Ça n'aurait servi à rien. Brandt s'était révélé intraitable.

C'est pourquoi, à trois heures du matin, un briefing extraordinaire réunissait les chefs des différents corps d'armée représentés à Cadix, sous la présidence du Rear-Admiral Donegan.

Fou de rage, mais gardant un calme olympien, Kovask comparait cette réunion à un panier de crabes. Un sentiment commun. Tous étaient épouvantés par les risques courus. Un général d'artillerie parlait même de l'évacuation forcée de la base si un incident aussi colossal se produisait.

Tout cela parce qu'un certain Andrés Gracian, habitant le quartier du port, était l'homme auquel Rohmer avait remis les « D.C. ». Kovask, lui, pensait que l'homme n'avait pas conservé un seul rocket, n'avait certainement eu qu'une hâte, se débarrasser au plus vite de ces engins.

Tournant le dos à la demi-douzaine de gros-bras qui discutaient passionnément, il se rapprocha d'un grand plan de Cadix étalé sur le mur. Il repéra rapidement la rue de cet Andrés Gracian. L'homme vendait du poisson et des coquillages, ce qui expliquait l'odeur des billets dont avait parlé le sous-officier Spencer.

Brandt se planta à côté de lui, pipe ronflante :

— Je m'aperçois que je viens de faire une sacrée boulette ! dit-il, la mine sombre.

— Tiens, vous réalisez ? fit Kovask, cinglant.

— M'accablez pas. Jusqu'ici, les affaires que j'ai traitées n'étaient pas aussi importantes. Perdu la tête, quoi !

Kovask eut une idée.

— Il y a une buvette dans le coin ?

— L'étage au-dessous, mais c'est fermé.

— Je vais boire un coup au bistrot le plus proche. Je reviens dans un moment.

Brandt cligna de l'œil.

— Bien. Je tâcherai de les faire patienter.

Tandis qu'il roulait à bord de sa Mercedes les aveux de Rohmer lui revenaient. Gracian était un homme d'une quarantaine d'années, marié et père de deux enfants. Il appartenait à la Phalange.

Il immobilisa sa voiture sur une petite place, continua à pied. Dans sa poche, il pouvait toucher la crosse de son automatique.

Le magasin d'Andrés Gracian était une toute petite boutique, dans une rue étroite. La maison, d'un seul étage, appartenait au poissonnier.

Deux volets en bois fermaient le magasin. C'était d'ailleurs beaucoup dire. Il s'agissait d'un étal. Andrés Gracian et sa marchandise occupaient l'intérieur et le client se présentait en restant dans la rue.

Le silence le plus complet régnait dans le quartier. Malgré leur goût pour les veillées tardives, tous les habitants étaient couchés. Une chaleur lourde ayant emmagasiné des relents déplaisants stagnait entre les maisons. Pendant quelques minutes il examina l'endroit, consulta sa montre. Trois heures trente.

Il allait traverser la rue quand une lumière jaillit au premier étage. Les fenêtres n'avaient pas de volets mais des barreaux de fer. Il vit une silhouette aller et venir dans la chambre.

C'est alors qu'il aperçut, à côté de la boutique, une charrette à bras chargée de caissettes vides. Avec un sourire il se reprocha de n'y avoir pas pensé plus avant. Un poissonnier, ça se lève tôt pour aller faire ses approvisionnements. En quelque sorte, le briefing lui avait rendu service.

En haut la lumière s'éteignit, mais quelques secondes plus tard, une autre s'éclaira au fond de la boutique. Kovask s'éloigna pour rejoindre l'ombre d'un recoin. Bien lui en prit, car Gracian vint ouvrir les volets de la boutique, jeta un regard à droite et à gauche avant de rentrer. Une minute plus tard, un moulin à café était manœuvré par une poigne énergique. Il s'approcha, jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait une cuisine borgne dans le fond. Il entra silencieusement.

Gracian faisait bouillir de l'eau sur le gaz. Il se tourna brusquement. Bien que de taille moyenne il devait être costaud.

— Que voulez-vous ?

Kovask baissa la tête et la casserole d'eau bouillante passa au-dessus de lui, le mouillant en partie. En même temps, Gracian lui fonçait dessus. Il frappa avec violence, jouant habilement de ses jambes. Kovask pensa qu'il avait affaire à un ancien boxeur.

Une nouvelle fois, le poing l'atteignit au-dessous de l'oreille. Il

riposta, mais le poissonnier savait encaisser. Alors, Kovask changea de tactique et céda du terrain. L'autre y crut. Jusqu'à présent, on n'avait jamais douté de sa force et de sa réputation. Il perdit un peu de prudence et Kovask le manipula à sa guise.

Il hurla à cause du coup de pied à son genou, hurla encore à cause du genou qui venait exploser contre son menton alors qu'il se baissait instinctivement. Il s'effondra lamentablement sous le couperet d'une manchette calculée. Kovask tenait à son bonhomme. D'une seule main, il le releva et le frappa en pleine face. Le coup étourdissait, aveuglait, faisait perdre la réalité extérieure. Gracian gémit. Jamais il n'avait été sonné de la sorte. Un deuxième coup lui fit éclater le nez et il étouffa. Il pompa l'air comme un poisson hors de l'eau.

À ce point-là, Kovask l'étudia. À demi agenouillé, Gracian essayait de récupérer, mais l'entraînement n'y était plus. L'arête nasale brisée le gênait surtout.

— Je remets ça ?

À travers ses yeux pleins de larmes il vit son adversaire et secoua instinctivement la tête.

— Très bien, dit l'autre. Je viens de la part de Rohmer. Tu sais de quoi il s'agit ?

Andrés Gracian releva la tête.

— Ne fais pas celui qui ne comprend pas. Les bazookas ne sont plus ici ? Tu les as remis à qui ?

Une voix appela du premier étage.

— Andrés, con quien hablas ?

Kovask sortit son automatique.

— C'est ta femme ?

— Oui.

— Rassure-la.

Gracian répondit avec une certaine grossièreté, priant son épouse de s'occuper de ses affaires.

— Tes gosses sont là-haut ?

Une lueur d'inquiétude passa dans le regard du poissonnier.

— Pourquoi ?

— Sais-tu où se trouvent Rohmer et ses complices ? À l'infirmerie du camp. Ils sont gravement atteints pour avoir manipulé ces rockets.

— C'est faux, il n'y avait aucun danger.

— Toutes les précautions n'avaient pas été prises. Où les avais-tu cachés ?

— Là-haut.

Kovask le regarda gravement.

— Tu es en danger. Non seulement toi, mais ta femme et tes gosses.

L'autre s'arrêta d'étancher son nez qui coulait.

— Vous mentez. C'était comme de petits obus ordinaires. Les trois

parties étaient séparées.

— Comment crois-tu que nous nous soyons rendu compte des vols ? Rohmer et ses complices ont passé un examen médical, et c'est ainsi que nous avons découvert leur mal. Ils ont tout avoué.

Cette fois l'ancien boxeur parut ébranlé.

— Je ne les ai gardés que deux jours ici.

— C'est suffisant. Qui est venu les chercher ?

Méfiant, l'autre se tut.

— Je te promets de vous envoyer passer un examen à l'infirmerie du camp, toi, ta femme et tes gosses. Il n'y a que là-bas qu'ils peuvent vous guérir, si toi et les tiens êtes atteints.

— Je ne peux pas parler. Ce serait de la folie, me condamner plus sûrement encore.

— À ta guise ! N'empêche que je vais t'emmener avec moi. Ne crois pas t'en sortir ainsi.

L'autre se redressa. Mais Kovask, déjà, était sur lui et le frappait sèchement. Profitant de son désarroi, il prit un tranchoir pour les gros poissons. À moitié groggy, Gracian crut qu'il allait lui fendre le crâne et poussa un hurlement de terreur. L'Américain le frappa avec le large couteau, mais à plat, sur le sommet du crâne. Le poissonnier s'écroula. Il le chargea sur son épaule et démarra. La femme criait et ses pas faisaient trembler le plafond. Il balança son prisonnier sur le siège arrière et mit en route.

Quelques minutes plus tard, il s'immobilisait devant l'immeuble de l'Amirauté. Gracian n'avait pas repris connaissance. Dans l'escalier, il croisa Brandt qui partait à sa recherche.

— Non ! C'est lui ?

— Qui voulez vous que ce soit ? L'alcade de Cadix ?

— Il est réticent ?

— Plutôt ! N'empêche qu'il croit être atteint comme Spencer.

Leur entrée dans la salle du briefing fut assez sensationnelle. La stupeur passée le Rear-Admiral déclara que ce procédé était illégal. Il fallait soigner cet homme et le remettre en liberté. Kovask le prit de haut, les menaça tous des foudres de Washington. Quelques minutes plus tard, lui, Brandt et le prisonnier se trouvaient seuls dans le bureau du Commander.

L'Espagnol avait repris ses esprits. Il regarda autour de lui avec inquiétude, dut réaliser approximativement où il se trouvait.

— Voilà ! dit Kovask. Ou tu parles, ou je te remets entre les mains de la *Segunda Bis*.

C'était le 2^e Bureau et le service de contre-espionnage directement rattaché au gouvernement.

Le poissonnier tiqua visiblement.

— La Phalange est mal vue en ce moment, tu le sais très bien. Elle

met des bâtons dans les roues, craint que l'entrée de l'Espagne dans L'O.T.A.N. n'oblige le gouvernement à lâcher du lest du côté des libertés sociales et civiques. Je suis certain que les hommes de la S.B. te feront parler. Choisis.

Gracian demanda à boire, et Brandt lui prépara un mélange de whisky et d'eau. Il l'avalait avec avidité.

— Je vais parler, dit-il. C'est l'intendant de Julio Lagrano, un propriétaire de Séville, qui, chaque fois, est venu chercher le matériel.

Kovask jura. Le cercle était bouclé et il revenait au même point. Gracian le regarda avec inquiétude.

— Continue.

— Il venait avec une camionnette, me remettait d'autres objets en échange de ceux que je lui donnais. Ils avaient la même forme. Je pense que c'était pour éviter que les vols ne soient trop vite découverts.

— Le nom de cet intendant ?

— Je l'ignore, mais ce n'est pas un Espagnol.

Kovask dressa l'oreille.

— Comment ça ?

— Il parle très bien l'espagnol, mais, d'apparence, ce n'en est pas un. Il doit être Allemand. Pour venir ici, il utilisait une camionnette Peugeot. Il était accompagnée de deux hommes, des Allemands aussi.

— Tu serais capable de le reconnaître ?

Gracian hésita. Kovask se planta devant lui.

— Si je réussis, tu n'auras plus rien à craindre de la Phalange. Ce que je révélerai au gouvernement à son sujet suffira pour qu'elle soit tenue à l'écart, et peut-être même sérieusement surveillée.

Gracian secoua la tête.

— Il y a plusieurs années que ça dure cette lutte secrète. Seulement, la Phalange contrôle toujours les syndicats et une partie de l'armée.

— Ne faisons pas de politique. Vois-tu une autre issue à ta situation ?

L'homme réfléchit à peine.

— Non, reconnut-il.

— Combien de fois as-tu vu cet intendant ?

— Une dizaine.

Kovask se tourna vers Brandt.

— Est-il possible de faire établir un portrait robot ?

— Certainement, je vais convoquer mes spécialistes.

Une demi-heure plus tard, Gracian était entre les mains de trois hommes qui lui passaient des photographies de mentons, de nez, de bouches. Brandt et lui attendaient patiemment à côté.

— La C.I.A. tient un fichier des principaux nazis réfugiés dans ce pays. J'espère que je tiens enfin une piste.

— Est-ce indiscret de vous demander ce que vous comptez faire par la suite ?

— Liquidier le réseau nazi. Même s'il y a des éclaboussures du côté Phalange. Si je peux avoir une preuve flagrante de sa complicité, encore mieux. Mais de toute façon, après ce coup dur, le Parti restera en veilleuse.

— La Phalange est-elle le seul obstacle à l'entrée de l'Espagne dans l'O.T.A.N. ?

Kovask alluma une cigarette avant de répondre.

— Croyez-vous que notre position changera tellement, mon cher Brandt ? Nous jouissons dans ce pays d'un meilleur statut que sur le territoire des autres pays membres. Tenez, en France, par exemple, ou au Danemark, nous n'avons pas cette liberté de manœuvre.

— Alors ?

— Franco veut entrer dans l'Alliance. Pour consolider sa position intérieure. Il sait qu'un jour ça craquera. Je le crois aussi. On ne peut gouverner impunément dans ces conditions. En vingt et un ans de dictature, rien n'a été fait. Les autres s'étaient un peu mieux débrouillés.

Brandt éclata de rire.

— Pas tellement, puisqu'ils ne sont plus en place. Faut croire qu'il a quand même la méthode pour rester en équilibre.

Une heure plus tard, la photo-robot était en possession de Kovask. Elle représentait un homme d'une cinquantaine d'années, d'allure très jeune. Des cheveux blonds coupés court, un visage bronzé, un sourire un peu cynique qui découvrait une magnifique denture.

— Satisfait, Kovask ?

— Parfaitement. Je vais rentrer à Séville et, demain, j'aurai certainement des renseignements plus précis. C'est alors que j'aurai besoin d'une de vos équipes.

Brandt se frotta les mains.

— Entièrement à votre disposition. Qu'allons-nous faire de ce poissonnier ?

— Gardez-le encore un peu. Le temps que tout soit terminé. Il faudrait qu'il puisse rassurer sa femme. Que celle-ci ne prévienne pas la police.

— Ce sera fait. Je peux vous offrir un lit, si vous ne voulez pas rejoindre Séville de nuit.

— Il faut que je sois sur place demain matin.

— Vous ne m'en voulez pas trop ? À cause du briefing ?

Kovask sourit :

— Non, ça m'a permis de trouver Gracian au saut du lit.

CHAPITRE XV

Le lendemain matin, le premier soin de Kovask fut de téléphoner à Duke Martel. Ce dernier avait reçu une documentation importante sur les nazis et les Allemands installés en Espagne depuis la fin de la guerre.

— D'accord, je vous attends à partir d'une heure de l'après-midi, répondit-il à une question de Serge.

Ensuite, il chercha sur l'annuaire le nom de Julio Lagrano, le trouva dans les pages consacrées à Séville et dans celles d'un village voisin. L'homme avait, comme tous les riches propriétaires, un pied-à-terre dans la ville. Il téléphona à la propriété, demanda à parler à l'intendant.

— Je regrette, señor, mais don Camilo est absent pour tout le matin.

— Vous ne savez pas où je pourrais le trouver ?

— Je ne sais pas, señor. Peut-être au commissariat central.

Kovask raccrocha après avoir remercié. La disparition de Julio devait commencer d'inquiéter son entourage. On avait certainement trouvé sa Porsche dans le faubourg nord.

Il décida d'aller faire un tour du côté du commissariat central. Sa voiture au parking, il chercha pendant un bon quart d'heure avant de trouver un break 403 Peugeot, avec comme nom de propriétaire Lagrano. Il attendit. Il voulait seulement voir le visage de l'intendant du domaine, don Camilo.

À dix heures, un homme s'approcha du break, ouvrit la portière gauche et s'installa au volant. C'est un Espagnol de petite taille, légèrement bedonnant. Il n'avait rien à voir avec l'homme de la photo-robot.

Satisfait sur ce point, il rejoignit sa voiture. Au moment de démarrer, il aperçut dans son rétroviseur le garçon en blue-jean. Il ne portait plus sa marinière mais une chemise noire. Il ne s'était guère interrogé à son sujet. C'était peut-être un homme de Lagrano. Il n'était pas très inquiétant, et il savait pouvoir le semer aisément. La moto qu'il utilisait plafonnait à quatre-vingts, quatre-vingt-dix. Pour la ville, c'était, d'ailleurs, un moyen excellent de filature.

Il décida de gagner Cordoue et de manger un morceau en route pour être chez Duke Martel à l'heure du rendez-vous. Le garçon à la moto le suivit jusqu'en banlieue. Kovask le lâcha rapidement sur la N.4. Au bout de quelques kilomètres il s'immobilisa sur le bas-côté,

attendit. Mais l'inconnu avait complètement renoncé, semblait-il.

À Ecija, il s'arrêta devant un restaurant et déjeuna avec appétit. La veille il avait quelque peu négligé son estomac et il se rattrapa. Quand il remonta dans la Mercedes on le regarda avec inquiétude. C'était une vraie folie que de courir les routes par une chaleur pareille. D'ailleurs, la N.4 était en partie déserte.

À une heure pile, il sonnait à la porte de service de la *Compania Internacional de Aceites*. Duke Martel, pantalon clair et chemise à manches courtes, vint lui ouvrir.

— Vous êtes à l'heure, dit-il.

Il le laissa dans le bureau pour aller chercher du café et du bourbon. Au retour, il prit une grosse chemise dans son coffre et la lui tendit.

Kovask sortit sa photo-robot.

— Voici notre homme.

Duke Martel examina le montage.

— Drôle de bonhomme s'il existe ! Je n'aimerais pas me trouver en face de lui sans arme.

Kovask lui-même avait éprouvé une sorte de malaise en regardant la photographie.

— Un dur, j'ai l'impression. Son réseau doit être un modèle du genre.

Le café bu, ils commencèrent le travail. Au début ils trouvèrent trois fiches dont les photographies se rapprochaient du montage. Mais pourtant il manquait quelque chose à ces têtes-là, l'air résolu et cynique de l'inconnu décrit par Andrés Gracia.

C'est Kovask qui découvrit la bonne et la ressemblance était si parfaite que Duke Martel se rendit compte de sa stupeur.

— Bon sang ! En plein dans le mille ! Vous avez un sacré informateur.

— Et les techniciens de Cadix sont des champions, murmura Kovask.

Fasciné par l'inconnu, il ne pensait même pas à consulter la fiche. Duke Martel lut par-dessus son épaule :

« Martin Cramer. Né à Brème, en 1913. (Ça lui faisait quarante-huit ans.) En 1930, adhère à la *Sturmabteilung* (SA), puis à la dissolution de celle-ci, est admis à la *Schutzstaffel* (SS) jusqu'en 1938. Lieutenant quand il est chargé d'un camp de *Hitlerjugend* dans la Forêt-Noire. Se distingue par ses qualités d'entraîneur et de propagandiste. Accusé après la guerre, avec les jeunes gens qu'il dirigeait, d'avoir fait disparaître un groupe de prisonniers sénégalais. Fait non prouvé, mais certainement vrai. Cramer était un passionné de Rosenberg et de Himmler. Dénazifié en 1955, décision fédérale N° U25437. Recherché dans les pays suivants : Néant. Indications fournies par le gouvernement de Tel-Aviv : Néant. »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Kovask.

— Toujours ainsi quand il s'agit de fiches d'anciens nazis. Les gars du S.R. israélien sont tellement bien documentés à ce sujet que nous leur avons demandé quelques tuyaux. Quand il s'agit de types pas très importants, ils acceptent de nous communiquer leurs renseignements. Ce qu'ils n'ont pas fait pour Eichmann, par exemple.

Kovask lut la suite des renseignements :

« En Espagne, depuis la décision de dénazification. S'occupe de recherches commerciales. »

La couleur de la fiche était blanche. L'homme n'était ni surveillé, ni suspecté par la C.I.A..

« Domicile depuis cette date : Madrid, jusqu'en 1956, puis Séville en 1957. À la fin de cette année-là, acquiert, pour une somme dérisoire, un domaine dans le nord de cette ville, à une dizaine de kilomètres environ. Essaie d'y lancer un terrain de camping, sans grand succès, semble-t-il. »

Kovask haussa les épaules et Duke Martel s'esclaffa.

— D'où tiennent ils ces renseignements ?

— Pas de moi, dit Martel. Je ne suis ici que depuis deux ans. Il faut croire que mon prédécesseur n'a pas poussé son enquête très loin.

Serge était tout de même satisfait. Il accepta de boire un whisky sans lâcher Martin Cramer du regard.

— Je crois que c'est une belle prise, dit-il. Allez-vous agir seul ?

Martel paraissait inquiet.

— Je n'ai pas un effectif très important à vous proposer. Deux hommes seulement.

— Cadix m'a promis de l'aide.

Martel parut soulagé.

— J'ai l'impression qu'il vous faudra une équipe de premier choix et suffisamment nombreuse.

— Oui, dit Kovask. Je le crois aussi.

Duke Martel alla ensuite chercher une carte de la région et la punaïsa au mur. Ils localisèrent grosso modo la propriété acquise par Martin Cramer.

— Cette petite rivière, un torrent plutôt, doit la border avant de se jeter dans le Guadalquivir. Ces hachures ne me disent rien qui vaille. Le torrent doit avoir creusé un véritable *cañon* à cet endroit.

— Fort possible, dit Martel, et l'accès se limite à cette petite route départementale. Il vous faudra sérieusement étudier l'endroit avant de vous y risquer.

— C'est ce que je vais faire, dit Kovask.

Avant de quitter Cordoue, il acheta une carte très détaillée de la région. Après Ecija, il s'arrêta pour l'étudier, se rendit compte qu'il pouvait s'approcher du lieu par de petites routes départementales.

À trois kilomètres environ, il cacha la Mercedes, continua à pied dans les petites collines. D'un bois de pins surélevé, il aperçut enfin la propriété. Ce qui le frappa tout de suite, ce fut la différence entre la vétusté des bâtiments d'habitation et les murs neufs et très hauts. Du parc, il ne restait que quelques arbres. Une vingtaine de grandes tentes, des marabouts, étaient soigneusement alignés autour d'une sorte de terre-plein. Au centre, un mât s'élevait, mais le drapeau qui flottait légèrement ne représentait rien. C'était un carré jaune sans aucun motif. Un symbole, peut-être.

L'endroit paraissait parfaitement désert. Il aurait fallu des jumelles pour distinguer les détails. Une petite route passait devant la propriété, puis suivait le mur nord. Comme il l'avait pensé, côté sud se trouvait un ravin. Tout autour, la campagne était déserte. L'endroit merveilleusement choisi.

Kovask, assis contre un pin, pensait qu'il ne pouvait rien précipiter. Il fallait faire surveiller la propriété pendant au moins vingt-quatre heures avant de se lancer dans cette aventure. Il allait demander à Brandt d'envoyer deux hommes pour faire ce travail. Si les tentes étaient toutes occupées, c'étaient au moins deux cents jeunes gens qui se trouvaient à la disposition de Martin Cramer. Et certainement pas des gringalets. En plus il devait employer plusieurs gardes du corps. Enfin, il possédait des « D.C. » et était homme à les utiliser en cas de danger.

Sur le chemin du retour, il se creusa, sans succès. Il était sûrement impossible d'attirer l'Allemand au-dehors pour lui tendre un piège. Alerté par la disparition de Lagrano et les derniers événements, il allait se terrer en attendant que le calme soit revenu. Un léger avantage pour Kovask : Cramer ignorait certainement qu'il était repéré.

Rentré à son hôtel, il téléphona à Brandt, lui expliqua rapidement la situation. Le Commandeur décida d'envoyer immédiatement deux hommes avec l'équipement nécessaire, jumelles ordinaires et à infrarouges, dérivation pour lignes téléphoniques, caméra à téléobjectif.

— Je ne pense pas qu'il possède un émetteur de radio. Trop prudent pour se faire repérer ainsi. Je crois que vos deux hommes devront passer là-bas vingt-quatre heures pour obtenir le maximum d'informations.

Il donna ensuite la position du petit bois de pins d'où ils pourraient voir en toute tranquillité.

— Considérez-vous quand même en état d'alerte, dit-il à Brandt. La situation peut rapidement évoluer. Dites à vos deux hommes que j'irai les rejoindre dans le courant de la nuit. Je sifflerai « Stars and Stripes ». Les premières mesures.

Après ce coup de fil, il prit une douche. Il s'essuyait lorsqu'on frappa. Il cria d'entrer. Par l'embrasure de la porte du cabinet de toilette il vit Isabel Rivera.

— Un instant !

Elle était assise quand il sortit, habillé.

— Bonjour. Je vous dérange ?

— Nullement.

— Vous avez fait bon voyage à Cadix ?

Il hésitait.

— Oui, excellent.

— Fructueux ?

— Je l'espère pour l'avenir.

Elle accepta la cigarette qu'il lui offrait. Ils fumèrent en silence.

— Les journaux annoncent la disparition de Julio Lagrano et de son chauffeur. On a retrouvé la voiture dans la banlieue nord.

Depuis, il l'avait revue et mise au courant des événements vécus en compagnie de José Cambo.

— Vous n'êtes pas inquiet ?

— Pourquoi ? Qui ferait la liaison entre moi et ces événements ?

Elle resta silencieuse, tirant doucement sur sa cigarette.

— Était-ce lui l'assassin de mon mari ?

— Non, je vous l'ai déjà dit. Je ne crois pas. Le véritable responsable ...

Il se tut, puis décida d'aller jusqu'au bout et sortit la fiche et la photo-robot de Martin Cramer.

— Le voilà.

La jeune femme regarda les photographies.

— Je ne comprends pas l'américain. Cet homme ... Martin Cramer ?

— Oui.

— Il me fait horreur. Même s'il n'est pour rien dans la mort de Pedro. C'est indéfinissable.

Brusquement, elle parut songeuse. Il l'observait sans relâche. Elle était très belle. Elle releva la tête et ils restèrent quelques secondes les yeux dans les yeux. Troublée, elle se leva.

— C'est très incorrect ce que je fais, dit-elle avec un rire un peu rauque. Il faut que je parte. Ce nom de Martin Cramer éveille un écho en moi. Il faut que j'aie consulté les papiers de mon mari.

Il parut étonné.

— Vous m'avez dit qu'ils étaient peu importants.

— Je suis allée à la banque aujourd'hui. J'ai trouvé quelques notes dans le coffre qu'il y louait.

Kovask fronça les sourcils.

— Pourriez-vous me les confier ?

— Oui, mais je veux les consulter au sujet de ce nom.

— Puis-je vous accompagner ?

Elle sourit.

— Non. Pas maintenant, certains de ces papiers sont vraiment personnels. Me comprenez-vous ?

Il l'accompagna jusqu'à la porte, la referma lentement. Il avait parfois l'impression d'être dupe quand elle était devant lui. Dupe de quoi, de qui ? Il ne savait pas. Menait-elle un jeu à part ? L'avait elle commencé du temps de son mari, à son insu ? C'était une fille étrange et c'était la seule chose qu'il pouvait dire d'elle.

Fumant une cigarette, il pensait à elle avec une sorte d'irritation. Il la désirait, mais il se méfiait, et ces deux sentiments se mêlaient sans donner la solution de ce mystère. Il regrettait de ne pas l'avoir suivie. Elle avait brusquement décidé de fuir. Parce que leurs regards s'étaient accrochés, ou bien à cause de Martin Cramer ?

Le téléphone sonna une demi-heure plus tard, alors, qu'allongé sur le lit, il rêvassait.

— Isabel. Je viens de consulter les papiers de mon mari. J'ai trouvé ce nom. Je suis certaine que ça vous intéressera. Voulez-vous venir ?

Il ricana :

— Maintenant vous m'acceptez ?

— Ne soyez pas rancunier. Venez.

Avant de partir il décida de téléphoner à Brandt pour le mettre au courant de son rendez-vous. Dans la rue il chercha le garçon au blue-jean, mais ne le découvrit nulle part. Jusqu'à la villa des Rivera il chercha en vain dans son rétroviseur la silhouette du jeune homme allongé sur sa petite moto rageuse. Cette absence l'intriguait davantage. Normalement, l'inconnu aurait dû revenir attendre autour de l'hôtel. Avait-il suivi Isabel Rivera ? Ce n'était pas absurde.

La jeune femme l'attendait en haut du perron, la mine grave.

— J'espère que vous ne m'en voulez pas, dit-elle.

Il fut surpris.

— Mais non. Qu'avez-vous découvert ?

— Venez.

Intrigué, il se dirigea vers le bureau où elle l'avait précédé. Il suivait le mouvement de ses hanches, le jeu de ses mollets gainés de noir.

Brusquement, un objet dur s'appuya contre ses reins.

— Ne soyez pas fou, señor. Laissez-vous désarmer.

Devant le bureau de son mari, Isabel s'était retournée. Elle souriait. Kovask était furieux ... D'ordinaire, il était plus perspicace. Il n'avait pas suivi jusqu'au bout l'avertissement de son instinct. On le débarrassa de son automatique.

— Mettez les mains sur votre tête et asseyez-vous, lui dit encore la voix de l'inconnu. Une voix jeune, assez agréable.

Il obéit. Ce qu'il appréhendait le plus c'était qu'on lui annonce que,

désormais, il était entre les mains de Martin Cramer.

— Merci, vous êtes raisonnable, señor.

L'inconnu se déplaça sur le côté, un revolver pointé sur lui.

C'était le garçon au blue-jean.

CHAPITRE XVI

Il ne devait pas avoir plus de vingt ans. Son corps était souple, ses gestes félins. Malgré sa jeunesse il n'était pas à mésestimer et la façon dont il tenait son arme prouvait son expérience.

Kovask détourna les yeux, les posa sur Isabel Rivera. La jeune femme souriait toujours.

— Je vous dois quelques explications, dit-elle.

— Il se peut que j'aie compris.

Elle secoua la tête.

— Non. Je ne travaille pas pour Martin Cramer.

Surpris, il réfléchissait rapidement :

— Segunda Bis ?

— Encore moins.

Sur la bouche du garçon apparut un pli de mépris.

— Nous ne sommes pas des assassins, dit-il.

Kovask hocha la tête en silence.

— Nous faisons partie de l'opposition, dit Isabel Rivera. Ni communistes, ni anarchistes. Simplement républicains. Comme toute opposition est interdite, il ne nous reste que la clandestinité.

Notre groupement s'appelle *Union Democratica*, mais nous faisons partie du *Frente Ibérico de Liberation*. Depuis trois ans, notre activité s'est développée. L'U.D. a un seul but pour le moment : compromettre la Phalange, la dresser contre le gouvernement.

— Quels résultats escomptez-vous ?

— Plusieurs, tous favorables à notre cause. La Phalange entre dans l'opposition, et cela disperse la riposte du gouvernement, autorise même certains mouvements de masse. La Phalange parvient à isoler le gouvernement. La confusion qui s'ensuit peut nous être favorable.

Elle alluma une cigarette.

— Mais depuis la découverte de mon mari, nous avons changé nos plans. Nous savons que Martin Cramer détient des bazookas atomiques. Nous désirons nous en emparer. Peut-être pour ne jamais les utiliser, mais notre force de persuasion sera immense. Nos chefs nous ont donné leur accord.

Kovask regarda le garçon, puis elle.

— Vous êtes seuls ?

— Non, fit-elle en riant. Nous pouvons convoquer dans l'heure cinquante sympathisants. Mais revenons-en à vous, señor. Vous nous

avez été très utile. L'élimination de Julio Larano, la localisation de Martin Cramer. Seuls, nous n'aurions jamais pu obtenir de tels résultats.

— Puis-je baisser les mains ?

— Oui, mais ne risquez pas une mauvaise blessure. Nous ne vous tuerons pas, mais nous serons obligés de vous neutraliser.

— Donnez-moi une cigarette.

Elle l'alluma, la posa sur le rebord du bureau. Il la prit tandis que le garçon surveillait tous ses gestes.

— Je regrette de cueillir les fruits de votre enquête à votre place, mais, pour nous, c'est d'intérêt vital.

— Vous n'y arriverez pas. La propriété de Martin Cramer est sévèrement gardée. De plus il dispose de deux cents jeunes gens entraînés au combat. Même avec cinquante hommes. N'oubliez pas que Cramer, lui, n'hésitera pas à se servir des « D.C. ».

Il tira sur sa cigarette avant de continuer :

— Si vous vous en étiez tenus à votre premier objectif, la compromission de la Phalange, j'aurais pu vous être utile. Car c'était également mon but.

Le jeune garçon haussa les épaules.

— Ne racontez pas d'histoires. Les Américains soutiennent tous les régimes de dictature. Ou alors, quand un pays se libère, comme Cuba, ils l'accusent de pro communisme, lui refusent leur aide. Ces pays-là sont bien forcés, alors, de se tourner vers Moscou ou Pékin.

Kovask eut un sourire ironique.

— Vous êtes vraiment dans le vent. C'est très à la mode d'accuser les Américains de tous les crimes.

— Les vrais démocrates de ce pays n'ont plus confiance en vous. Malgré les exemples de la révolution, ils sont prêts à recommencer une alliance avec les communistes. Par votre faute, votre seule faute. En 1944, ce pays vous attendait. Il n'était pas possible que vous libériez la France, l'Italie même, sans envoyer quelques divisions ici. Vous nous avez oubliés. Jamais nous ne pourrons vous le pardonner.

Isabel Rivera chercha son regard :

— Son père a été fusillé il y a cinq ans.

Un silence suivit. Kovask écrasa son mégot dans un cendrier en marbre. Il aurait pu le rafler, le projeter sur le garçon, se laisser tomber derrière le bureau et renverser celui-ci sur la jeune femme. Il ne se sentait pas en danger immédiat, était curieux de ce qui allait suivre.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— Vous garder prisonnier un certain temps.

— On va me chercher.

— Martin Cramer sera suspecté.

— Votre plan est stupide.

Le garçon, décidément hargneux, riposta avec violence :

— Pas autant que vous le croyez. Nous avons un moyen de convaincre Martin Cramer.

Il se tut, comme s'il craignait d'en avoir trop dit. Isabel resta silencieuse, les yeux baissés sur le sous-main du bureau. Kovask, vivement intéressé, regrettait cette discrétion. Lui-même avait réfléchi au moyen d'attirer Martin Cramer dans un piège. Il n'en avait trouvé aucun, et ces terroristes amateurs paraissaient en posséder un. Ils étaient très sûrs d'eux. Il fallait que ce fût quelque chose d'infaillible.

— Votre mari connaissait-il vos activités ?

— Non. Il savait que je fréquentais les milieux libéraux, mais ignorait la part active que je prenais à la lutte.

— Pedro connaissait l'existence du camp, n'est-ce pas ?

— Oui, et la veille de sa mort il avait rencontré un paysan de la région. L'homme avait été évacué avec sa famille et cherchait du travail. Pour la première fois, Pedro entendit parler d'accident très grave et de radioactivité.

— Vous me l'aviez caché alors que vous m'aviez dirigé vers Perico, *El Machote*.

Elle sourit :

— Je ne pensais pas que le vieux fou saurait vous renseigner, mais je voulais aussi élucider cette affaire de radioactivité. Dans notre organisation, nous supposons l'emploi d'une arme de petite puissance. Pablo a retrouvé un article paru dans une revue américaine sur le « Davy Crockett » et le « Red Eye ». Tout de suite nous avons compris l'importance de cette arme nouvelle, pour nous.

Avec des gestes prudents il sortit son paquet de cigarettes, en alluma une.

— J'ai la nette impression que vous sous-estimez Martin Cramer. Vous espérez l'attirer en dehors de sa propriété et le capturer. J'ai étudié une éventualité semblable et je n'ai trouvé aucune solution.

Pablo, puisqu'elle l'avait désigné par son prénom, eut un sourire plein d'orgueil.

— Pourtant, c'était simple. Il suffisait d'y penser.

— Ce que c'est que d'être né dans le pays de Christophe Colomb ! répondit Kovask.

Il voulait l'asticoter, utiliser sa jeunesse et son impétuosité pour le faire parler.

— Et peu nous importe Martin Cramer. Qu'il aille se faire pendre ailleurs pourvu qu'il nous indique où se trouvent ces armes.

— Vous ne vous emparerez pas de lui. Cet homme a su éviter d'être condamné comme criminel de guerre, et pourtant c'en est un. Il n'a jamais attiré l'attention sur lui depuis qu'il est en Espagne, et pourtant

il a formé des centaines de néonazis. Il est rusé comme un renard. Vous allez tout gâcher par votre imprévoyance. Il n'y a que deux heures que vous connaissez son nom, son repaire.

Pablo l'écoutait, goguenard.

— Ce que vous ignorez, señor, c'est que depuis plusieurs jours nos sommes prêts. Il ne nous manquait que le nom et l'endroit. Mais pour une fois, la chance nous favorise. L'un de nous connaît parfaitement Martin Cramer.

— Ce n'est pas aussi simple que vous voulez le dire, dit Kovask.

— Cet ami, dit Pablo, dédaignant l'interruption, est un entrepreneur de maçonnerie. Il a effectué des travaux à la propriété de Martin Cramer. Tout à l'heure, il me l'a confirmé au téléphone. Notre organisation surveille cet Allemand depuis longtemps. Nous ignorions évidemment quelles étaient ses activités.

Il éclata d'un rire bref, très fier de donner une leçon à l'Américain.

— Notre ami l'entrepreneur va téléphoner à Martin Cramer et lui annoncer que des inconnus posent des questions sur lui.

Kovask comprit immédiatement l'ingéniosité de ce plan. Martin Cramer viendrait certainement aux nouvelles, voudrait connaître le signalement de ces inconnus et tomberait dans le panneau.

— Jacinto habite la banlieue Est, et ses ouvriers lui sont dévoués. Martin Cramer n'a aucune chance d'en réchapper.

L'agent de la C.I.A. hocha la tête :

— C'est un plan excellent ...

— Heureux que vous appréciez, señor. Pendant que se dérouleront ces événements, vous serez enfermé dans la cave de cette villa. Nous vous libérerons plus tard. Kovask eut une moue désabusée :

— Écoute, *muchacho*, ne me prends pas pour un imbécile. Après, je serai trop dangereux pour vous.

— Non. Même si vous nous dénoncez à la police secrète. Ils ne nous retrouveront pas.

Il se demanda s'il ne devait pas risquer une tentative pour ne pas éveiller les soupçons du jeune garçon et d'Isabel. Ils devaient attendre une action désespérée de sa part. Il hésitait. S'il réussissait à se rendre maître de la situation, Martin Cramer lui échapperait. Leur plan était le meilleur qui soit. Le moins dangereux. S'il parvenait à « donner du temps au temps », il n'aurait plus qu'à empocher les marrons retirés du feu par les autres.

Son silence, son expression soucieuse alertèrent le jeune garçon.

— Attention, señor ! N'oubliez pas qu'il vous serait facile de vous en sortir. Ne misez pas trop sur ma jeunesse.

Il décida de rester tranquille. Un coup de bluff pouvait lui amener une balle dans un bras ou une jambe.

— Doña Isabel, dit Pablo, allez préparer la cave pour le señor.

Laissez-lui de l'eau et de quoi manger. Peut-être devra-t-il attendre longtemps notre retour.

Un quart d'heure plus tard, elle annonça que l'endroit était prêt.

— Avancez, señor. N'oubliez pas que je tire au moindre geste suspect.

Ce qu'il fit quand Kovask s'immobilisa dans la descente d'escalier. La balle siffla sur sa droite et s'incrusta dans le crépi, faisant éclater des fragments de brique rose. Il poursuivit son chemin.

La cave était nue, avec seulement une chaise longue de jardin, une table en fer sur laquelle Isabel avait posé une petite bonbonne d'eau, des fruits et des gâteaux secs. Un soupirail attirait une flaque de soleil. Il était trop étroit pour laisser passer le corps de Kovask, même en descellant le barreau de fer.

Sans autre parole, la porte fut refermée sur lui. La clé grinça dans la serrure et un verrou fut poussé. Il alla l'examiner. Pedro Rivera avait jadis aménagé l'endroit en cellule, sans se douter que ce serait un de ses collègues qui l'inaugurerait.

Il s'installa dans la chaise longue, consulta sa montre. Elle indiquait sept heures moins le quart. Il n'y avait pas tout à fait une heure qu'il était dans la villa.

Brandt, qu'il avait prévenu par téléphone de son entrevue avec la veuve Rivera, ne serait pas là avant une bonne heure encore.

Il aurait dû le rappeler à sept heures.

Le Commander prendrait certainement un hélicoptère ou un petit avion d'observation. Mieux valait qu'ils n'interviennent pas trop vite.

Kovask sourit. Ni Isabel, ni Pablo, n'avaient paru s'inquiéter. Ils restaient des amateurs. Même si leur plan de la capture de Martin Cramer était excellent.

Le soleil couchant s'acharna sur cette partie de la maison, la chaleur coulait par le soupirail. Il but un peu d'eau fraîche, alluma une cigarette.

Ensuite, il examina sa cellule et fit une conclusion désagréable. Si, par malchance, Brandt ne le retrouvait pas, il lui serait impossible de sortir de là. Il sonda la cloison, se rendit compte qu'il s'agissait d'un mur de refend épais de trente centimètres au moins.

C'est en vain qu'il chercha un instrument quelconque pour attaquer la porte. L'endroit était parfaitement nu. Seul le verre de la bonbonne aurait pu lui fournir des éclats suffisamment durs pour un travail pareil. Il lui aurait fallu cinq à six heures d'efforts acharnés.

Installé dans la chaise longue, il fuma en s'efforçant au calme. Il réfléchit, pour s'évader de sa condition, aux différents aspects de l'affaire.

Les yeux fermés, il réunit les morceaux du puzzle. Arrivé à un certain point, il se dressa vivement et jura.

Le plus important de l'histoire lui avait échappé jusque-là. Elle débordait le cadre local et intéressait tout le secteur Méditerranée et Sud-Europe.

Faisant les cent pas dans sa cellule, il grilla plusieurs cigarettes avant d'entendre le moteur d'une voiture qui s'arrêtait non loin de là.

Isabel et Pablo qui revenaient ? Ou le Commander Brandt ? Un silence suivit et il tendit l'oreille. La villa semblait toujours aussi déserte.

Brusquement, on frappa à la porte de sa cellule.

— Kovask ? demanda une voix étouffée.

— Ici ! hurla-t-il. C'est vous, Brandt ?

— Nous allons essayer de liquider cette porte.

Il leur fallut cinq minutes pour en venir à bout et Kovask se rongea au sang. Brandt et deux hommes firent irruption dans sa cellule. Le Commander parut soulagé en le voyant indemne.

— J'ai cru vous trouver à moitié mort. Qui vous a enfermé ici mon vieux ? Les hommes de Martin Cramer ?

— Non, une femme et un gosse. Venez, je vous expliquerai en route.

Brandt, surpris, écouta son récit. Kovask avait retrouvé sa voiture. Celle des collaborateurs du Commander suivait derrière.

— Si je comprends bien, c'est volontairement que vous vous êtes laissé enfermer ?

— C'était la seule façon de laisser Cramer tomber dans le piège. Maintenant il nous faut trouver un entrepreneur de maçonnerie qui habite la banlieue Est, et dont le prénom est Jacinto. J'espère qu'un annuaire sera suffisant.

Il roula, les dents serrées. Brandt tirait sur sa pipe l'air songeur.

— Vous paraissez en pétard. Nous avons fait notre possible pour aller vite.

— S'agit pas de ça, Brandt. J'ai eu le temps de réfléchir dans mon trou. Vous souvenez-vous des paroles du sergent Spencer et de Gracian ? Ils recevaient les faux bazookas et les faux rockets dans un emballage d'origine.

— Oui. Et alors ?

— D'où tenaient-ils ces emballages ? Ils sont aussi rares que les armes qu'ils contiennent. Vous savez bien qu'on surveille leur fabrication et leur stock !

Brandt tétait sa pipe, l'air absorbé.

— Je vais vous dire, dit Kovask. Ce sont des emballages volés ailleurs. En Italie, en Allemagne. Volés avec leur contenu et maquillés à nouveau pour être remis en échange d'autre « D.C. » et de fusées.

Le Commander retira la pipe de sa bouche.

— Nom d'un chien ! Vous voulez dire ... ?

— Que les vols étaient accomplis sur une grande échelle, et que

l'arrestation de Cramer va certainement nous livrer la composition d'un immense réseau qui couvre l'Europe.

Il ricana :

— Le plus drôle, c'est que j'ai été envoyé ici pour permettre à l'Espagne de fournir des garanties. Quand je vais déballer ma petite histoire à Washington, l'O.T.A.N. tout entière risque d'en être ébranlée.

Il immobilisa la Mercedes devant l'hôtel.

— Combien d'hommes à votre disposition ?

— Il y en a deux dans le bois de pins en train de surveiller la propriété de Cramer. En plus il y a les deux qui nous suivent.

— Vous êtes venus par la route ? fit Kovask, incrédule.

— Non, mais j'ai un correspondant ici. C'est sa voiture que nous utilisons. L'hélico nous a déposés à l'aérodrome. C'était le seul moyen de faire vite.

À la réception ils demandèrent un annuaire et Kovask trouva rapidement :

— Jacinto Pedal, *via Granada, 58*.

— On va trouver du monde, là-bas ?

— Oui, mais des gens qui ont mille raisons d'être discrets. Tout se passera sans bruit.

Brandt grimaça :

— Ces gars-là sont de première force au couteau.

— Oui, mais nous, nous n'avons pas de raisons de nous montrer discrets. Après tout, que risquons-nous ? Il suffit d'aller vite pour éviter une rencontre avec la police. Il vaudrait mieux ne pas trop abîmer les gardiens de Martin Cramer. Ils vivent dans l'opposition. Nous ne sommes pas là pour remplacer la police espagnole.

— Une fois Cramer en notre pouvoir ... ?

— Nous lui poserons les conditions d'un marché. Il ne pourra pas les refuser.

Le soleil était couché depuis longtemps, mais le jour encore grand quand ils eurent repéré la maison de l'entrepreneur. On y accédait par un portail ouvrant sur une grande cour. Les matériaux étaient entreposés sous des hangars légers. Le logement de Jacinto Pedal, situé au premier étage, avait toutes ses ouvertures sur une galerie cachée de la route.

Un homme de Brandt avait fait le tour des bâtiments pour apporter ces renseignements.

— Je crois dit-il, qu'il suffit que deux hommes se présentent normalement à l'entrée, et que les autres pénètrent en sautant le mur du fond.

Kovask fut d'accord, mais les mit en garde.

— Nous ignorons le nombre des personnes présentes. Neutralisez

immédiatement les premières vues.

Brandt et lui s'approchèrent du portail, et Serge tira la chaînette. Un homme aux vêtements tachés de chaux, un type râblé entrouvrit.

— Le patron n'est pas là.

— Je sais, dit Kovask. Regardez ça.

Il lui tendit une feuille de papier. L'homme baissa la tête, Serge le frappa à la nuque. Le maçon poussa un "han" de surprise, essaya de se défendre. Une seconde manchette le fit rouler dans la poussière. Brandt le ficela tandis que Kovask refermait la porte.

La cour était déserte. Un faible bruit de radio provenait de l'étage. Il escalada l'escalier de bois avec précaution, se rapprocha de la pièce d'où s'échappait la musique. Son arme à la main, il entra. Une femme d'une quarantaine d'années lui tournait le dos, en train de discuter avec Isabel.

Celle-ci arrondit les yeux. La femme se retourna, eut un recul devant l'arme.

— Martin Cramer est ici ? demanda Kovask.

Le visage d'Isabel se ferma.

— Sortez devant moi, dit-il.

La femme désigna une pièce voisine.

— J'ai ma petite fille qui dort à côté. Si elle se réveille, elle va avoir peur.

Kovask la regarda dans les yeux :

— L'Allemand est ici ?

— Oui. Depuis une heure.

— Qui le garde ?

Elle évitait de regarder Isabel.

— Un homme de mon mari. L'autre monte la garde dans la cour.

— Ils ne sont que deux ? s'étonna Kovask.

— Tous sont partis là-bas.

Kovask regarda la femme de Rivera, un sourire aux lèvres.

— Pourquoi êtes-vous mauvaise joueuse ?

Elle haussa les épaules.

— Allez voir Martin Cramer et vous comprendrez.

— Où est-il ?

— Au fond de la cour, derrière les sacs de ciment.

Brandt rejoignit Kovask.

— Ça va. Nous sommes maîtres du coin. Nous avons trouvé Cramer. Qui sont-elles ?

Il le lui précisa.

— Envoyez un des gars ici et rejoignez-moi.

CHAPITRE XVII

Un des hommes de Brandt veillait sur l'Allemand. Ce dernier, les mains attachées derrière le dos et les chevilles entravées, était assis sur un tas de sacs de ciment. Son œil inspecta l'Américain sans aucune insolence, mais avec intérêt.

Il hocha la tête.

— Je comprends, dit-il. C.I.A. ?

Kovask l'examinait sans répondre.

— Vous avez failli arriver trop tard, poursuivit l'Allemand. Ils sont tellement furieux qu'ils n'allaient pas me le pardonner.

— Furieux de quoi ?

L'Allemand daigna sourire.

— Ils sont allés vérifier. Ils ne vont pas tarder à revenir.

— Vérifier quoi ?

— L'inaccessibilité des « D.C. » et des rockets à tête nucléaire. Et c'est Jacinto Pedal qui a construit la fosse où se trouvent ces armes. Dans les caves de ma propriété.

Kovask étudiait ce visage lisse, parfait, qui ne reflétait aucun sentiment. Il semblait coulé dans un bronze d'une grande pureté.

— Avez-vous installé un système de protection ?

— Non. Je n'aime pas la complication. Pourtant, il me fallait ménager l'avenir.

Il gonfla son torse.

— Vous me comprenez ? Ici je suis dans un pays qui n'est pas le mien. Dans ces conditions, il m'était très difficile de couvrir mes arrières.

Un instant, ils se regardèrent en silence.

— Qu'avez-vous fait ?

— Tous ces rockets peuvent exploser d'un instant à l'autre. Une très belle chose. Plusieurs kilotonnes certainement, et beaucoup de radioactivité.

Kovask avait changé de visage et il s'en rendit compte. D'une voix suave, il ajouta :

— Vous vous doutez que nous ne nous sommes pas contentés de quelques prélèvements au camp Wake à Cadix.

— Combien de rockets ? demanda l'Américain d'une voix dure.

— Plusieurs centaines. Une dizaine sont amorcés. Suffisant pour une réaction en chaîne...

— Vous croyez tenir les rênes, Cramer ?

L'autre lui lança un regard acéré.

— Mais vous savez bien que je les tiens. De moi vous attendiez la remise des armes volées, plus, certainement, les accords secrets entre nous et la Phalange.

Kovask était sidéré par cette lucidité.

— Tout cela vous échappe, poursuivit Cramer. Parce qu'une explosion atomique dans ce pays serait catastrophique pour vous. Pour l'Organisation Atlantique. Pour toute la stratégie occidentale.

L'Américain se pencha en avant, le visage grimaçant.

— Je ne vous crois pas ! Une telle folie est impossible. Aucune machinerie ne pourrait vous inspirer confiance. Un mécanisme se détraque. Chaque jour, chaque nuit serait devenu un cauchemar.

L'autre écoutait avec attention.

— Vous avez raison. Je n'aurais jamais eu confiance en un mécanisme, même établi par un spécialiste en électronique.

Devant le visage de l'Américain, il eut son petit sourire qui tirait ses lèvres vers la droite en un rictus.

— Seulement, j'ai confiance en Hugo.

Il marqua un temps d'arrêt avant d'expliquer.

— Hugo vit dans la fosse où se trouvent les rockets. Il sait comment faire exploser celui qui se trouve à portée de sa main. Hugo déteste la vie. Il attend ce moment-là avec impatience.

— Cramer, vous bluffez ?

— Non. Hugo est mutilé de guerre. Il a les deux jambes amputées.

— Il ne peut vivre sous terre. Même s'il dispose de lumière électrique.

— Hugo n'en a pas besoin. Il est aveugle. Je l'ai trouvé dans un de ces hôpitaux espagnols, parmi des épileptiques, des idiots congénitaux et des mongoliens. Lui, avait toute sa lucidité. Blessé en France, il avait réussi à passer en Espagne. Il y est arrivé mort. On l'a amputé par acquit de conscience. Puis comme il vivait encore, on s'en est débarrassé. Un hospice dans l'Extremadura. Un établissement horrible, tenu par des sœurs à la charité usée depuis longtemps. Allez un jour visiter un de ces endroits. Vous saurez alors ce qu'est l'Espagne. Hugo n'a jamais oublié. Croyez-moi, il préfère sa cave, sa solitude, son électrophone. Dans son état, il ne saurait souhaiter que la mort.

Kovask détourna le regard.

— Je ne vous crois pas.

— Les autres non plus. Mais s'ils ont entendu la voix de Hugo, ils ne doivent plus douter.

Kovask prit une cigarette et ralluma. Ce faisant, il croisa le regard de l'homme de Brandt. Un regard qui exprimait le doute et l'effarement. Comme le sien certainement. Il fit quelques pas.

Cramer dit doucement :

— Il n'y a pas de solution, Kovask.

— Quelles conditions doivent être réunies pour que Hugo fasse tout sauter ?

— Si je vous les explique, ce n'est pas par puérilité. C'est que je suis entièrement persuadé de leur force. En principe, je communique avec Hugo toutes les six heures. La prochaine fois, ce sera à minuit. En principe. Si Hugo se rend compte d'un danger, il cherche à entrer en contact avec moi. En cas d'impossibilité, il attend une heure pour une nouvelle tentative. Ensuite, il est libre de ses actes.

— Mais une maladie, un accident ?

— Un de mes hommes avait mission d'intervenir. Mais comme il doit se trouver dans la même situation que moi aujourd'hui, Hugo est maître de ses actes.

Brandt le rejoignit. Tout de suite il vit que quelque chose ne tournait pas rond. Kovask l'entraîna à part et le mit rapidement au courant.

Le Commander dut se faire violence pour l'écouter jusqu'au bout.

— De la frime, hein ? C'est une chose impossible.

— Il est très convaincant. Que faisons-nous ?

— Je n'y crois pas, dit Brandt. Il ne peut sacrifier les jeunes qui campent chez lui.

Kovask jura.

— Je n'avais pas pensé à eux.

Mais Cramer ne parut nullement déconcerté.

— Ces garçons sont déjà loin. C'est l'application d'une consigne très stricte lorsque il se produit un événement inquiétant. Le coup de fil de Jacinto Pedal en était un.

— Votre propriété est donc vide ?

— Ils n'ont dû trouver là-bas que deux de mes hommes. Notre seul appui dans ce pays venait de la Phalange, mais il fallait se montrer prudent. Toutes ces mesures de sécurité ont été soigneusement étudiées.

Malgré ses liens, il paraissait très à l'aise.

— Imaginez, dit Kovask, que nous laissions Hugo aller jusqu'au bout. Nous, et principalement notre pays, en supporterions les conséquences, mais vous également.

— Vous n'irez pas jusqu'au bout justement. Vous allez me laisser filer jusque chez moi. Je mets mes affaires en ordre, rassure Hugo et le fais sortir de sa fosse. Vous me laissez partir avec lui. C'est tout.

Un coup de sifflet discret retentit et l'homme de Brandt sortit du hangar.

Certainement Jacinto Pedal qui revient.

Un moteur de voiture ronflait rageusement devant le portail. Kovask

fit signe à l'un des hommes d'ouvrir. Une vieille camionnette fit irruption dans la cour. Ses phares trouaient la nuit, venue pendant que Kovask interrogeait Cramer.

Tout se passa rapidement. Un type fut malmené par l'un des Américains, mais la surprise était trop totale pour eux. Pablo fulminait. En tout il y avait cinq hommes. L'un d'eux avait une soixantaine d'années et l'allure d'un commerçant retraité. C'est lui qui invita ses compagnons à ne rien tenter. Il paraissait avoir une certaine influence sur eux.

— Je suppose, dit-il, que vous êtes Américains ? Pablo nous a parlé de vous.

Kovask plongea ses yeux dans ceux de l'homme.

— Vous a-t-il expliqué comment il nous avait frustrés du travail effectué pour retrouver Cramer ?

— Attendez, dit ce dernier. Votre déception sera égale à la nôtre. Nous n'avons pu arriver à ces armes. Il y a véritablement un homme dans cette fosse, et il exige de parler à Martin Cramer dans le plus bref délai.

Il eut un geste d'impuissance.

— Nous nous sommes attaqués à un trop gros morceau. Je suis effrayé des conséquences qu'auraient pu avoir nos actions de ce soir.

Les hommes qui l'accompagnaient grognèrent leur approbation. Pablo ne paraissait plus aussi à l'aise.

— Comprenez-vous, señor, que ces armes doivent revenir chez nous ? Êtes-vous disposé à vous abstenir de toute nouvelle intervention ?

L'Espagnol releva la tête. Son visage, éclairé par les torches, des Américains, était grave.

— Je suis le responsable local de l'Union Democratica. Si j'ai quelque influence sur mes compatriotes, vous pouvez me faire confiance. Nous allons oublier cette affaire en espérant que vous la réglerez au mieux pour tout le monde.

Kovask resta impassible, mais il avait envie de sourire. La grande peur atomique donnait beaucoup de sagesse à tout le monde.

*

* *

Brandt était monté avec lui, tandis que Martin Cramer roulait, toujours ligoté, en compagnie des deux hommes de l'O.N.I..

— Je cherche le moyen de liquider ce Hugo, dit le Commander en mâchonnant sa pipe. J'ai pensé à l'électrocuter avec le téléphone qui lui sert à correspondre avec Cramer. On envoie quelques milliers de volts ...

— J'y ai songé moi-même. Mais on risque de flanquer le feu dans la fosse, et alors ...

— Dommage en effet. Alors ?

Kovask conduisait, le visage fermé. Il laissa tomber :

— Laissez-moi voir la disposition des lieux.

— Vous n'avez pas pensé une seconde à vous incliner devant les prétentions de Cramer ?

La voix de Brandt était grave et Kovask fut frappé du sérieux de cette demande.

— Votre opinion personnelle serait favorable à cette solution ?

Le Commander ne répondit pas tout de suite, comme s'il regrettait de faire part de son désaccord.

— C'est une solution prudente. Même si Cramer reste muet à ce sujet, nous retrouverons bien les principaux membres du réseau européen qui met nos bases au pillage.

— Ce sera long, fit Kovask d'un ton neutre.

— Bon sang, Kovask. Si jamais ça pète là-bas ? Il faudra évacuer Séville, toute la région.

Il ralentit quand les phares éclairèrent les murs de la propriété.

— Ils n'ont pas refermé le portail.

Celui-ci béait sur l'intérieur de la propriété. Kovask appuya sur l'accélérateur.

— Cramer a parlé de deux hommes seulement. Je suppose que nos prédécesseurs les ont réduits à l'impuissance.

L'un d'eux gisait sur le perron, le crâne fracassé. Il était mort. L'autre fut retrouvé à l'intérieur, attaché par du fil électrique sur une épaisse table de cuisine. Kovask nota le procédé.

Encadré par les deux agents de l'O.N.I., Cramer arrivait.

— Où est la fosse ?

— Au sous-sol. Le commutateur est dans le coin là-bas.

Seuls Kovask et Brandt descendirent. Le sous-sol de la bâtisse était voûté. La fosse leur apparut bientôt. En fait c'était un bloc de béton à moitié enterré dans le sol. Ils en firent silencieusement le tour. Brandt était pâle comme un linge, et Kovask pensait à l'infirme enfermé à l'intérieur, qui d'un seul geste pouvait les réduire à néant. Il passa sa main sur son visage, la retira humide de transpiration.

Il nota qu'un tuyau de cuivre amenait de l'eau jusqu'à la fosse, et que le fil du téléphone pénétrait par le même endroit. Le système d'aération, un gros tuyau, devait déboucher sur le toit.

Quand ils remontèrent, Cramer les regarda avec ironie.

— Des minutes désagréables, n'est-ce pas ?

— Vous allez téléphoner à Hugo que tout va bien.

L'Allemand secoua la tête.

— Non. Je veux bien lui demander de rester tranquille une heure,

mais c'est tout.

Kovask haussa les épaules.

— J'ai un excellent moyen de vous forcer à obéir. Un moyen unique d'éviter toute explosion. Je vous fais enchaîner auprès du téléphone. Vous ne vous sacrifierez pas aisément.

Pour la première fois, il nota un tressaillement sur le visage lisse de Cramer. Mais la voix de celui-ci resta assurée cependant :

— Cette situation ne pourrait se prolonger éternellement.

— C'est cependant ce que je vais faire, Cramer. Inutile de vous dire que je ne capitule pas. Même si c'est de mauvaise politique de vous mettre au courant de mes intentions. Votre présence auprès du téléphone sera ma sauvegarde.

Cramer lécha ses lèvres. Kovask l'aurait cru beaucoup plus invulnérable.

— Et pendant ce temps, Cramer, je réduirai Hugo à l'impuissance.

— Vous ne pourrez pas. La porte de la fosse ne peut être manœuvrée que de l'intérieur. Attaquer le béton avec un outil quelconque l'alerterait et il nous ferait tous sauter. D'ailleurs, il faudrait des heures pour y arriver de cette façon.

Sa voix était quelque peu haletante. Kovask le regarda pendant quelques secondes, puis haussa les épaules.

— Une chose que vous pouvez me dire. Que s'est-il passé au camp secret de la Sierra Morena, et qu'est-il arrivé à Juan Vico et Miguel Luca ?

— Un accident idiot ! Nous avons voulu expérimenter ces rockets. Nous pensions en tirer deux. Le premier a éclaté dans une sorte de trou de blaireau. Juan Vico y était caché. Son compagnon est mort sur le coup, lui s'est rué à l'extérieur comprenant le danger. Un gars allait tirer un deuxième rocket. En voyant cet homme hurlant sortir du rocher, il s'est affolé et a tiré en l'air. Nous n'avons eu que le temps de fuir. Le rocket est tombé sur les caisses qui en contenaient d'autres, tout montés et prêts à être utilisés. Par chance, personne ne fut atteint, sauf un camion et ce Juan Vico.

— C'est pour lui que vous aviez convoqué le professeur Enrique Hernandez ?

— Oui. C'est Lagrano qui l'avait fait venir. Nous étions inquiets et voulions l'interroger. Au fait, vous avez fait disparaître Julio Lagrano.

Kovask le toisa.

— Je suppose que Juan Vico n'est pas mort des brûlures radioactives. Julio Lagrano a bien été obligé de mettre la police au courant ?

— Pas la police. L'armée. C'est là qu'il avait le plus d'amis. Il a essayé de minimiser l'affaire. Le territoire a été évacué et gardé militairement.

L'Américain entraîna Brandt dans un coin.

— Combien faut-il pour vous rendre à Cadix ?

— Pas tout à fait trois quarts d'heure par l'hélicoptère. Vous voulez que j'y aille ?

— Oui. Pour me ramener un équipement Isherwood.

Brandt sursauta.

— Vous voulez ... ?

— Tout l'équipement, y compris la combinaison isolante du plongeur. Tous les tubes plastiques que vous pourrez trouver. Et, évidemment, un spécialiste de l'affaire. Le groupe électrogène, si c'est nécessaire.

Le Commander passa la main sur son front. Il était livide.

— C'est le seul moyen ? ...

— Vous savez bien que oui, coupa Kovask. Une chose m'a surpris dans la cave. L'état hygrométrique très élevé de l'air. En quelques secondes, ce sera réalisé et en pleine sécurité. Téléphonez avant de prendre l'air. Que tout soit prêt à être embarqué à votre arrivée.

Cramer regarda le Commander qui s'éloignait, puis reporta ses yeux sur Kovask.

— Vous feriez mieux de téléphoner à Hugo, dit ce dernier.

Maté, Cramer s'exécuta. L'appareil se trouvait dans son bureau, caché dans la bibliothèque. S'approchant, Kovask entendit une voix rauque s'exprimant avec soulagement et en allemand. Martin Cramer lui expliqua que tout allait bien, mais qu'il lui téléphonerait dans une heure.

Quand ce fut terminé, il se laissa tomber sur un siège, le regard sombre.

— C'est de la folie, Kovask ! Cela ne peut marcher. Je ne sais ce que vous envisagez, mais Hugo, lui, n'a qu'à étendre la main et à frapper violemment la tête du rocket sur le sol en ciment. Comment pouvez-vous lutter contre cette fraction de seconde ?

Kovask se tourna vers l'un des deux hommes de Brandt.

— Montez vers le bois de pins où se trouvent vos deux collègues. N'oubliez pas de siffler « *Stars and Stripes* ». Dites-leur qu'ils peuvent venir ici. Ils doivent s'ennuyer là-haut.

Il revint auprès de Martin Cramer.

— Je suppose qu'il est inutile que nous fouillions ce bureau. Tout ce qui a quelque intérêt doit se trouver dans un coffre, dans la fosse bétonnée ?

L'Allemand ne répondit pas. Après son coup de fil à Hugo, on lui avait à nouveau entravé les mains. Il paraissait déconcerté par la succession des événements. Il s'était cru suffisamment fort pour imposer ses vues, et l'obstination de l'Américain l'épouvantait. En même temps, il était curieux de savoir s'il oserait aller jusqu'au bout.

Les deux hommes de Brandt arrivèrent et firent leur rapport.

— Vers sept heures, la débandade a été totale. Les jeunes gens sont partis en masse et les gardiens de la propriété ont disparu. Nous étions inquiets, nous demandant ce qui allait se produire. C'est alors que la camionnette est arrivée. Il y avait cinq hommes à l'intérieur. Ils sont entrés sans trouver pratiquement de résistance. Un gars s'est fait assommer sur le perron. Ils sont repartis trois quarts d'heure plus tard environ.

Kovask fit transporter le mort dans une chambre, puis délivrer l'homme attaché sur la table.

À l'heure dite, Cramer téléphona à Hugo. Sa voix n'était plus aussi ferme. Quant à l'infirme, il demanda à plusieurs reprises si tout allait bien. L'Allemand le rassura et Kovask raccrocha l'appareil qu'il avait tenu.

— Il s'inquiète. Je le sens nerveux. Au moindre bruit suspect, il fera tout sauter.

— La fosse a des murs épais. Nous avons tourné autour tout à l'heure et il ne nous a pas entendus. Hugo ne risquera pas votre vie vous sachant ici.

Cramer hocha la tête.

— Je me demande s'il s'en soucierait.

Il était onze heures quand le téléphone extérieur sonna. Kovask décrocha, reconnut la voix de Brandt.

— J'ai pensé à une chose, fit ce dernier. Nous allons atterrir dans la propriété. Éclairez un carré d'une centaine de mètres de côté avec les voitures. J'ai tout le matériel. Dans une heure je suis là.

— Bonne idée ! dit Kovask. Ce sera fait.

Quand le moment fut venu, Kovask sortit avec deux des hommes. La Mercedes et la Dodge des deux derniers venus furent placées de façon à délimiter l'aire d'atterrissage.

Ce dernier s'effectua très facilement. Brandt sauta à terre et présenta l'homme qui le suivait :

— Winkler, premier maître, responsable de l'équipement Isherwood. Il avait une permission de la nuit et il a fallu le chercher dans tous les bas quartiers.

Winkler avait un visage sympathique, brûlé par le soleil. Il sourit discrètement.

— Nous ne serons pas trop pour transporter le matériel. Winkler a préféré emporter le groupe électrogène, se méfiant des chutes de tension du réseau local.

— Nous pourrions le laisser ici, dit le premier maître. J'ai suffisamment de fil et ça nous épargnera des efforts inutiles.

Quant à l'équipement Isherwood, il fallait deux hommes pour le

transporter.

— Nous ne nous en sommes servis qu'une fois, expliqua Winkler. Et encore sur un vieux chaland. C'est vraiment un système étonnant. Nous travaillions par vingt brasses de fond. La température de l'eau à cette profondeur était de 15° centigrades et la salinité normale. Eh bien, en moins d'une minute, la brèche du chaland, huit à dix pieds carrés, était bouchée par une couche épaisse d'un pouce. Une minute plus tard, elle avait atteint près d'un pied. Et l'obturation était parfaite. Les pompes ont commencé de vider le chaland et deux heures plus tard, il pouvait flotter.

— Venez voir la fosse. Observez le plus grand silence.

— C'est vrai qu'il y a un type dedans ? demanda le premier maître d'une voix rauque.

Kovask hocha la tête.

— Oui, mais il y a aussi de quoi tuer des centaines de personnes. C'est lui ou elles.

— Je comprends, monsieur, dit Winkler. Seulement, l'espace de quelques secondes ce sera horrible pour lui.

Pendant une dizaine de minutes il examina la fosse puis ils remontèrent.

— Nous allons ceinturer le bloc avec nos tubes où circulera l'hélium à moins deux cents degrés. Je suppose que les murs de cette fosse font un pied d'épaisseur ?

— Environ, dit Kovask.

— Ils vont se fendiller immédiatement et cela favorisera la pénétration du froid. La vapeur de l'air se figera sur-le-champ. Quant au gars ... sa chair va éclater.

Kovask pensait aux rockets amorcés. Le mécanisme de percussion serait instantanément bloqué. Le premier maître le regardait.

— Vous aviez entendu parler de l'équipement Isherwood ? C'est un procédé tout récent ...

— Inspiré d'une technique française, ajouta Kovask. Une base aussi importante que celle de Cadix se devait de disposer d'un tel appareil. Comment allez-vous plaquer vos tuyaux ?

— Avec des ventouses spéciales. Dès que l'hélium circulera ils se plaqueront à la paroi.

Kovask consulta sa montre.

— Il faudrait que tout soit prêt dans une demi-heure.

Au bout de ce temps là, Martin Cramer téléphonerait à Hugo. L'homme devait transpirer fortement dans cette étuve. Ses mains resteraient collées à l'appareil, son oreille également. Il frissonna et essaya de chasser cette image.

Kovask consulta sa montre.

— Expliquez-moi le processus de la pénétration du froid.

— Il sera rapide. Une minute après la mise en route, la température à l'intérieur de la fosse sera à 0° centigrade. Ensuite, l'abaissement suit une progression géométrique. Trente seconde de plus et il fera moins quinze degrés. Au bout de cette nouvelle minute, entre moins cinquante et moins soixante degrés.

Kovask lui demanda de régler sa montre sur la sienne.

— Vous commencerez à 0 h 59. Martin Cramer téléphonera à une heure et je m'efforcerai que cette communication dure une minute.

Le premier maître le regarda curieusement.

— L'homme ne raccrochera pas.

— Je sais, dit Kovask. C'est ce que j'espère.

— Nous pousserons l'expérience jusqu'au bout ?

— Oui. Jusqu'au bout.

Le premier maître inclina la tête.

— Bien, mais il faudra attendre un certain temps avant de pouvoir pénétrer dans l'endroit.

Les rouleaux de tube en plastique spécial furent déchargé et emportés jusqu'à la cave. Winkler enroulait soigneusement les sections autour de la fosse. Il ne les espaçait que de quelques centimètres. Plusieurs rouleaux furent nécessaires.

Dehors, le groupe électrogène ronronnait allègrement et alimentait déjà l'appareil Isherwood.

À 0 h 55 Kovask entra dans le bureau de Martin Cramer. Ce dernier, les yeux fermés, paraissait sommeiller, mais il les ouvrit quand l'Américain entra.

— Vous n'oubliez pas l'heure. Je vous préviens, c'est la dernière fois que j'accepte de téléphoner à Hugo. Il arrivera ce qu'il voudra ensuite. Cette situation ne peut s'éterniser.

Kovask resta impassible. L'Allemand ne croyait pas si bien dire. Il s'approcha des deux hommes de garde.

— Sortez, leur demanda-t-il à voix basse. Éloignez-vous.

Il avait donné la consigne aux autres et à Brandt. Le premier maître avait refusé d'abandonner ses appareils. Cramer le regarda avec surprise.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Quel est ce bruit de moteur ?

— Vous verrez bien. Vous êtes toujours décidé à sacrifier Hugo à votre orgueil ? Jusqu'au bout, vous espérez que nous ne réussirons pas ?

La grande aiguille de sa montre était entre le 11 et le douze. Il restait deux minutes avant l'heure H. Cramer se redressa dans son fauteuil. Son teint se décomposait imperceptiblement depuis qu'il assistait impuissant et sans comprendre à toutes ces allées et venues.

— Vous bluffez, Kovask. Il ne peut rien arriver à Hugo. Je vous l'ai dit. En une seconde il peut nous faire tous sauter. Vous jouez avec nos

vies, en ce moment.

Une seule minute, que la trotteuse grignotait allègrement. Kovask se dirigea vers la bibliothèque tout en comptant mentalement. Il ne toucha pas au combiné. Il restait encore trente secondes. Dans le château, il ne restait plus que Hugo et le premier maître Winkler dans la cave. Lui et Cramer dans ce bureau.

Cramer devina soudain la tension qui s'emparait de lui.

— Kovask ! Que se passe-t-il ?

L'agent de la C.I.A. décrocha le téléphone, le lui tendit. Cramer hurla :

— Hugo ? Tu es là ?

La voix de l'infirmier s'éleva. Un bruit bizarre faisait s'entrechoquer les mots. Kovask pensa que c'étaient les dents du malheureux. Le froid, soudain, devait être insoutenable.

— Hugo, réponds, que se passe-t-il ?

Kovask regarda sa montre. En ce moment, la température de la fosse devait avoisiner moins dix degrés.

— Je ne comprends pas, hurlait Cramer. On dirait qu'il bourdonne, qu'il chantonne à bouche fermée.

C'était cela même. Hugo devait avoir la bouche gelée et il essayait de continuer à parler.

— Je n'entends plus que la tonalité.

Kovask lui arracha le téléphone. Il y avait aussi d'étranges craquements. Il se demanda si c'étaient les murs de la fosse ou le corps de Hugo qui les produisaient. Maintenant, la température descendait allègrement vers moins cinquante ...

Cramer cherchait son regard.

— Vous avez réussi, hein ? Je ne comprends pas comment, mais vous avez réussi.

Alors, comme soulagé, il s'abandonna :

— Vous trouverez en bas un coffre portatif avec tout ce qui peut vous intéresser. Les papiers qui compromettent la Phalange, ceux qui concernent le réseau Charles-Quint. C'est lui qui était chargé du vol des armes dans toute l'Europe. Il y a aussi une liste des commanditaires allemands de notre organisation. Faites de moi ce que vous voudrez.

FIN

-
- 1 Cavaliers.
 - 2 Veilleurs de nuit.

5 COLLECTIONS

CRÉÉES POUR VOUS
PAR LES ÉDITIONS
FLEUVE NOIR

ESPIONNAGE

La lutte des ombres

SPÉCIAL-POLICE

Enigme et Suspense

ANGOISSE

Le frisson de la Peur

AVENTURIER

Le Gentleman Justicier

ANTICIPATION

La Réalité de Demain

CHEZ
VOTRE LIBRAIRE

Exigez

"FLEUVE NOIR"

PRIX : 240 F. 2,40 N.F.

Imp. Foucault

N° 327